



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

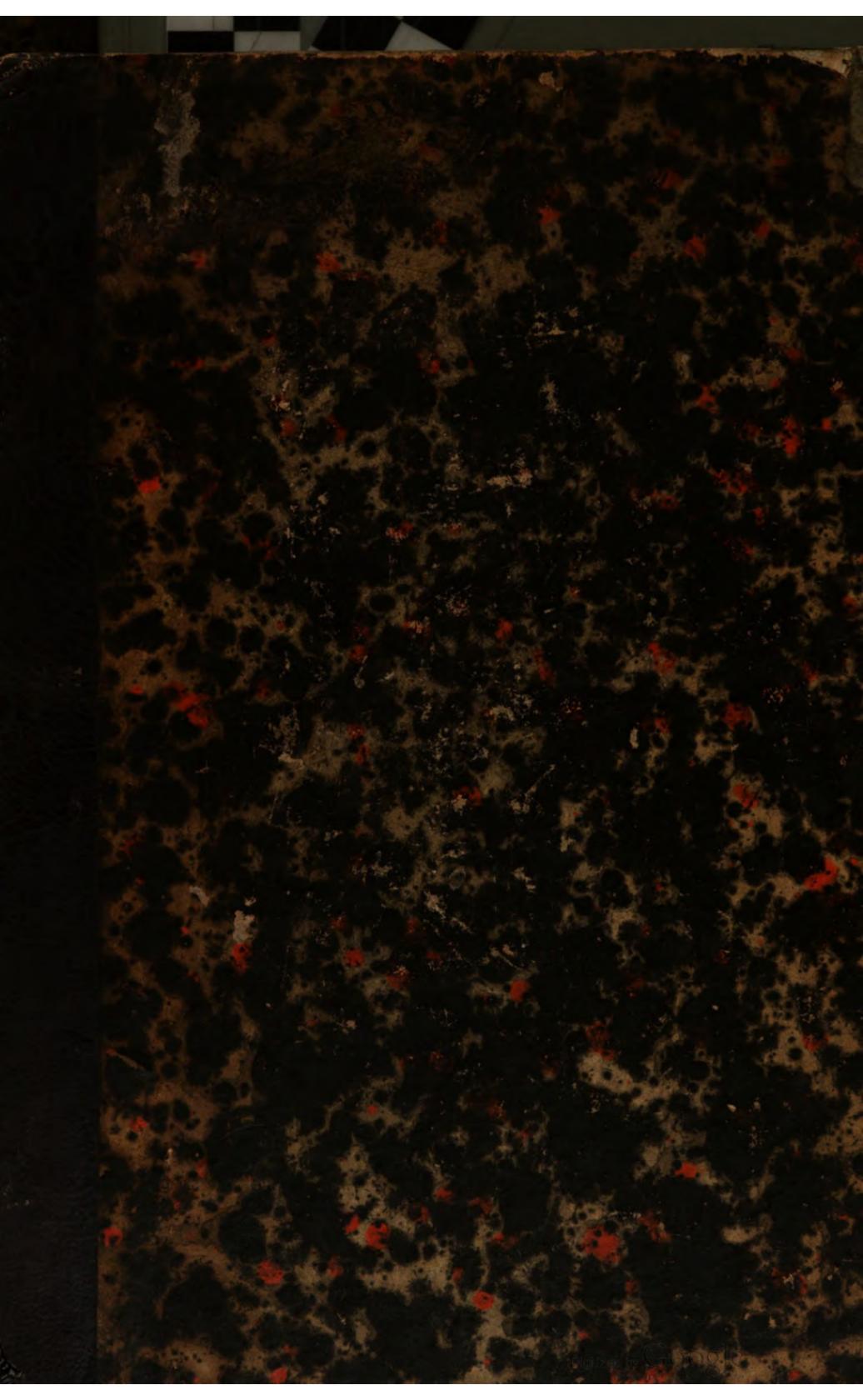
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Don à la Bibliothèque  
Elceyria —

185. sm 27  
18



395

6.230

457475



# ANTIGONE.

---

IMPRIMERIE BOUCHARD-HUZARD,  
7, rue de l'Éperon.





*J'arrive en sa présence, au lever de l'aurore:  
un rideau de nuages transparents couvrait sa  
statue immense.*

*Bouillon inv.*

*Coetman sc.*

457475

# ANTIGONE

PAR

**M. P. S. BALLANCHE.**

NOUVELLE ÉDITION

ORNÉE DE SIX GRAVURES, D'APRÈS LES DESSINS DE M. BOUILLON.

*Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.*  
Virg., Æn. I.



**PARIS,**

**BEAUJOUAN ET JOURDAN, LIBRAIRES-ÉDITEURS,**

PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 32.

—  
**1839**





---

## AVERTISSEMENT.

---

CET ouvrage, qui étoit composé bien avant 1814, avoit d'abord été imprimé à Lyon; la totalité de l'édition fut retirée par l'auteur, qui voulut y faire quelques corrections de style. Quoique cette première édition n'ait jamais été entièrement achevée, et qu'elle n'ait pu être, par conséquent, répandue dans le public, on en rencontre cependant des exemplaires, mais très rarement; ils ne contiennent que les cinq premiers livres en 208 pages, et n'ont pas de frontispices. Ce fait bibliographique, déjà consigné par M. Beuchot dans le Journal de la Librairie, n'a pas sans doute une grande importance; mais on a cru qu'il n'étoit pas inutile d'expliquer l'existence des exemplaires imparfaits que le hasard peut encore présenter.

L'édition de 1814, la seule qui ait été connue du public, fut imprimée par M. Didot l'aîné; la publication en fut, de jour en jour, retardée par des circonstances étrangères à l'ouvrage lui-même, et dont il est fort peu nécessaire de rendre compte ici; elle ne parut qu'au commencement de 1815.

L'édition que nous donnons aujourd'hui est donc

réellement la troisième. Elle n'a subi aucun changement; sauf quelques légères corrections, elle se distingue de la précédente, seulement sous le rapport de l'exécution typographique : M. Didot l'aîné a bien voulu l'assimiler à celle de sa belle collection in-8° : ce sont les mêmes caractères et les mêmes procédés de tirage. On a cru devoir ajouter des arguments à chaque livre.

Les gravures dont elle est ornée ont été faites sur les dessins et sous les yeux de M. Bouillon, à qui nous devons le *Musée des Antiques*, l'une des plus honorables et des plus importantes entreprises de ce temps-ci, et qui touche à sa fin.

---

A SON ALTESSE ROYALE

**MADAME,**  
**DUCHESSE D'ANGOULÊME.**

**M**<sub>ADAME</sub>,

*Antigone fut, dans les temps anciens, le plus parfait modèle d'une vie de dévouement et de sacrifices : son nom est devenu le nom même de la piété filiale ; il est devenu le vôtre, MADAME, et c'est là, sans doute, la plus grande louange que l'on ait pu jamais donner à cette héroïne de la vertu et du malheur.*

*Ainsi donc une renommée qui a traversé tant de*

*siècles sous la protection des ames élevées et des cœurs généreux, mais qui ne vivoit que dans les récits des poètes, et que la nuit des âges couvroit d'un voile à demi fabuleux; cette renommée si pure est maintenant, en quelque sorte, consacrée de nouveau par tout l'amour et tout le respect que nous portons à la Fille auguste de nos Rois.*

*Puisse une telle alliance de souvenirs nobles et touchants me justifier d'avoir choisi Antigone pour sujet du tableau que j'ose aujourd'hui déposer aux pieds de*  
VOTRE ALTESSE ROYALE,

*Je suis, avec un profond respect,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très humble et très  
obéissant serviteur,  
P. S. BALLANCHE.

Lyon, le 8 août 1814.

# ANTIGONE.

LIVRE PREMIER.

## SOMMAIRE.

Tirésias et sa fille Daphné, à la cour de Priam, peu avant la guerre de Troie. Le devin retrace l'histoire des premiers temps de la Grèce, et Daphné entremêle de chants les récits de son père. Interrogé sur les événements de Thèbes, et sur les vertus d'Antigone, Tirésias promet au roi de lui faire connoître ce qu'il desire savoir. Exposition. Commencement du récit. Enfance d'Antigone. OEdipe, roi de Thèbes, déclaré roi de Corinthe, à la place de Polybe qui vient de mourir. Fête donnée par OEdipe au sujet de cette nouvelle couronne qui lui est échue. Funestes pressentiments qui viennent troubler cette fête. Paroles étranges et involontaires d'un prêtre de Delphes. Invocation à Némésis, par Daphné. La peste à Thèbes, en punition d'un crime inconnu. Trouble d'OEdipe et de sa famille. OEdipe, retiré au fond de son palais, cherche à combattre ses inquiétudes par le souvenir de ses jours de gloire et de bonheur. Il se retrace à lui-même sa victoire sur le Sphinx, et se glorifie encore de sa pénétration qui lui fit deviner l'énigme. Tout se dévoile. Jocaste s'enfuit. Étéocle, Polynice et Créon, profèrent des paroles outrageantes contre OEdipe. Les députés de Corinthe se retirent. Antigone commence à montrer cette ame tendre et forte, et cet instinct de dévouement qui devoient faire sa renommée. Amour d'Hémon. Mort de Jocaste. Tirésias suspend son récit, et Daphné chante, en s'accompagnant de la lyre, les charmes de la terre natale.

# ANTIGONE.

---

## LIVRE PREMIER.

TIRÉSIAS, désolé des maux qui ne cessoient d'accabler l'héritage d'Œdipe, s'étoit retiré en Asie, accompagné de sa fille Daphné : elle guidoit les pas du vieillard fugitif, car il étoit privé de la douce clarté du soleil. Le roi Priam avoit reçu le devin aveugle, et la charmante prêtresse d'Apollon. Tous les deux s'asseyoient à la table du puissant monarque, au milieu de sa nombreuse famille. Là, étoient le vaillant Hector, et sa jeune compagne, la belle Andromaque, tout étonnée encore d'avoir échangé le modeste vêtement des vierges contre la parure des nouvelles épouses; Cassandre, qui avoit reçu d'Apollon la vaine prérogative de lire dans l'avenir; Polyxène, ornée de mille graces, et dont le trépas cruel coûtera tant de larmes

à sa mère; Polite, destiné à être immolé par Pyrrhus au pied des autels domestiques, et sous les yeux mêmes de ses parents; Laodice, qui, à l'aurore de la vie, passoit déjà pour la plus belle des filles de Pergame; Polydore, le dernier des enfants du roi, et qu'une horrible trahison devoit ravir de si bonne heure à la lumière du jour. Là, étoit le berger de l'Ida, juge entre trois déesses, Pâris, que la faveur de Vénus ne pourra garantir des hasards de la guerre. Là, étoit aussi cette femme de Sparte, Hélène, transfuge du lit conjugal : elle étoit timide comme une jeune fille; son visage se coloroit d'une aimable rougeur, lorsque sa beauté attiroit les regards des hommes; elle ne quittoit point les côtés de son nouvel époux, et sembloit toujours craindre quelque sentiment secret d'aversion, à cause de la pudeur trahie. Quelquefois elle pensoit, en soupirant, à cette patrie qu'elle ne pouvoit plus espérer de revoir, aux rives fleuries de l'Eurotas, aux verdoyants sommets du Taygète, à tous les lieux enchantés où, dans ses jours d'inno-

cence, elle menoit des danses légères, avec les compagnes de sa jeunesse.

La famille de Priam ne se lassoit point d'entendre Tirésias, lorsqu'il rappeloit la mémoire des temps anciens, lorsqu'il peignoit le vicil Inachus et son fils Phoronée, héritiers de la sagesse de l'Égypte, répandant les bienfaits de la société parmi des hordes sauvages. Le savant vieillard connoissoit l'histoire des peuples, et l'origine des plus illustres maisons de la Grèce : il racontoit les aventures de Cécrops, qui réunit les peuples de l'Attique; de Cadmus, qui donna des lois et des arts à la Béotie; de Danaüs, qui fonda la puissante monarchie d'Argos. Il s'étoit trouvé avec les héros de la Toison d'or, qui visitèrent mille régions inconnues; et il avoit appris d'eux tous les prodiges de cette expédition merveilleuse. Il redisoit le navire Argo, dont les rameurs étoient tous des rois, ou des fils de rois; la poutre prophétesse, coupée dans les forêts de Dodone, et qui continuoit de rendre des oracles parmi les abymes des mers; le Pont-Euxin, séjour des

plus affreuses tempêtes ; la glèbe féconde donnée par Triton , en signe d'hospitalité , au chef d'une si mémorable entreprise ; les riches campagnes qui s'étendent au pied du Caucase , et que le Phœbe arrose de ses eaux immenses le dragon , redoutable gardien du trésor de Mars. Il redisoit Orphée , tantôt faisant oublier , par des chants inspirés , les fatigues et les ennuis d'une longue navigation , tantôt dirigeant la manœuvre par les sons de sa lyre divine ; le bel Hylas , doucement attiré au fond des eaux par les nymphes des fontaines ; la magicienne de Colchos , sacrifiant à l'amour l'aimable pudeur d'une vierge , les devoirs les plus sacrés , et le trône de ses pères , mais ne pouvant retenir par la force des enchantements un cœur qu'elle avoit conquis par le simple attrait de la beauté. Il redisoit Hercule , bienfaiteur de tant de peuples ; le fameux pilote Typhis ; Castor et Pollux , célèbres par leur amitié fraternelle , et par leur indomptable valeur ; le vainqueur du Minotaure ; l'amant infidèle d'Hypsipile et de Médée ; Nestor de Pylos ,

déjà renommé par les charmes de son éloquence; Pélée, que, depuis, une déesse n'avoit pas dédaigné de prendre pour époux; Télamon, Méléagre, Admète, tous ceux enfin qui partagèrent et la même gloire et les mêmes dangers.

Tirésias mêloit à ses récits de graves leçons sur la piété envers les Dieux immortels, sur le gouvernement des peuples, sur la nécessité de pratiquer la vertu. Daphné, lorsque son père suspendoit ses discours, tiroit de sa lyre les accords ravissants que lui avoient enseignés les Muses. Toute la famille de Priam étoit plongée dans une admiration mêlée de respect; car, alors, la sagesse et la poésie étoient regardées comme les plus beaux présents des Dieux.

« Illustre étranger, dit un jour Priam à  
« Tirésias, vous ne nous avez point encore  
« parlé de la ville d'Amphion, qui vous a vu  
« naître, de cette ville où viennent de se  
« passer tant d'événements funestes; vous ne  
« nous avez point parlé d'OEdipe, ni de ses  
« deux fils, ni de cette guerre terrible des

« sept chefs. Le rapide Hellespont, la vaste  
« mer que partage l'Eubée, nous séparent des  
« belles contrées où s'établirent les descen-  
« dants d'Agénor; et nous n'avons, jusqu'à ce  
« jour, recueilli que des bruits incertains sur  
« tant d'aventures lamentables. Sans doute  
« vous en fûtes témoin : daignez donc nous  
« instruire de la vérité; et sur-tout, ô vieil-  
« lard, parlez-nous de cette jeune Antigone,  
« si douce, si dévouée, dont le nom est devenu  
« le nom même de la piété filiale. »

« Grand roi, répondit Tirésias, mes yeux,  
« avant d'être privés de la lumière du soleil,  
« ont vu bien des malheurs; et, depuis que je  
« ne jouis plus de la douce clarté du jour, j'ai  
« ouï le récit de bien grandes adversités; mais  
« je ne vis et n'entendis jamais des infortunes  
« pareilles aux infortunes qui ont accablé  
« l'illustre maison de Labdacus. Cependant,  
« ô Priam, quelle que soit l'amertume de ces  
« tristes souvenirs, je cède à votre prière. Je  
« peindrai les maux qui ont accablé ma patrie;  
« je vous raconterai les malheurs d'OEdipe et  
« de ses coupables fils; je vous raconterai

« aussi les vertus et le généreux dévouement  
« d'Antigone. Oui, je vous entretiendrai du  
« courage de cette vierge magnanime, et de  
« ses sentiments élevés, auxquels l'adversité  
« donnoit une force nouvelle. Vous la suivrez  
« dans l'exil qu'elle partagea avec son père,  
« le plus misérable des hommes; dans ses  
« voyages, comme suppliante; enfin je vous  
« dirai sa mort prématurée, dernier sacrifice  
« qui couronne tous les autres. Sans doute il  
« me sera pénible de retracer tant de scènes  
« cruelles; mais, du moins, la pensée d'An-  
« tigone viendra adoucir mes douleurs, et  
« répandra quelque charme sur ces funestes  
« récits.

« Antigone fut la compagne de Daphné;  
toutes les deux avoient été initiées de bonne  
heure aux aimables mystères des Muses.  
Elles ont passé ensemble les années de leur  
enfance à tresser des couronnes de fleurs sur  
les bords de la fontaine Castalie, et à parer  
les autels d'Apollon. Antigone, à cet heureux  
âge de la vie, paroissoit être ou l'une des

chastes nymphes du Permesse, ou l'une de ces jeunes déités à qui la ville d'Orchomène venoit d'élever des autels. Je ne sais quoi d'au-dessus de la nature humaine étoit dans ses regards modestes; et des paroles touchantes sembloient toujours près d'éclorre sur ses lèvres. Son silence étoit plein de charme; mais rien n'égalait l'impression que produisoit le son de sa voix. Tous disoient avec enchantement : « Heureux le père qui la  
« voit croître dans son palais! plus heureuse  
« la mère qui lui donna le jour! et mille fois  
« heureux celui qui pourra la saluer du nom  
« de son épouse! » Antigone employoit ses innocents loisirs à célébrer les louanges des Dieux immortels, les récompenses qui attendent la vertu dans une vie meilleure, les arts consolateurs accordés à l'homme. Son ame tout entière se déployoit dans ces chants religieux, et répandoit sur sa figure un éclat plus doux que le sentiment même du bonheur.

« Telle étoit Antigone, qui bientôt sera l'unique consolation de son père, d'Œdipe,

jusqu' alors comblé de tous les dons de la fortune. Dans la force de l'âge, il régnoit en paix sur les peuples de la Béotie; et, se confiant en ses longues prospérités, plein d'orgueil, il avoit perdu le souvenir de son enfance délaissée, ainsi que des oracles qui troublèrent les premières années de sa jeunesse. Jocaste, son épouse, joignoit encore quelque beauté à toute la majesté d'une reine, à toute la fierté de la race de Cadmus. Étéocle, et Polynice, Ismène, et sa sœur Antigone, étoient les fruits de cette union, que l'on nommoit fortunée, au moment où Polybe, roi de Corinthe, et qui passoit pour être le père d'Œdipe, vint à mourir. Polybe avoit déclaré qu'après lui l'heureux Œdipe réuniroit sur sa tête, à la couronne de Thèbes, celle de Corinthe.

« Le peuple avoit confirmé, par ses suffrages, les dernières volontés du vieillard. Des députés furent envoyés à Thèbes pour annoncer au roi cette nouvelle, et lui offrir les hommages de la ville qui domine sur deux mers. Ce prince ne put retenir ses larmes

en songeant à celui qu'il avoit toujours regardé comme l'auteur de ses jours. Il pensoit aussi à l'affliction de Mérope, la vertueuse épouse de Polybe. « Oui, disoit-il, je vais à « Corinthe; je veux joindre ma douleur à la « douleur de ma mère, que depuis si long- « temps je n'ai point vue; ensuite je placerai « sur mon front la nouvelle couronne que « m'accordent les Dieux. »

« Mais bientôt OEdipe ne sentit plus que la joie de posséder un second royaume, et d'échapper à des oracles importuns, qui, dès ce moment, étoient convaincus de mensonge à ses yeux. Même, avant que d'aller à Corinthe, il voulut célébrer, dans une fête magnifique, le jour heureux qui assuroit son repos, et augmentoit sa puissance. Il s'entoura de toute sa famille; il appela également l'ambitieux Créon, frère de Jocaste, avec ses fils, l'impétueux Ménécée, et le généreux Hémon. Les députés de Corinthe y étoient aussi. Je m'y rendis avec ma fille; nous avions l'un et l'autre le front ceint d'une couronne de laurier. Je ne vous retracerai point les dé-

tails de cette fête, si brillante en apparence, et si triste dans la réalité. Je ne vous dirai point les augures menaçants, les sentiments pénibles et contraints de toute l'assemblée. Il y avoit quelque chose de sinistre dans tous les apprêts et dans toutes les pompes de cette journée : un pressentiment funeste étoit au fond des cœurs. OEdipe n'étoit point étranger à cette impression générale. Une terreur sourde couvoit au - dedans de lui-même ; mais il la comprimait de tout le poids de ses pensées orgueilleuses. Il racontait, avec une exagération toute nouvelle, sa gloire, les faveurs dont les Muses l'avoient comblé, l'empressement de ses voisins à rechercher son alliance.

« Les paroles présomptueuses du roi, son regard superbe, et l'empreinte douloureuse d'une inquiétude qu'il cherchoit en vain à étouffer, donnoient à tous ses traits un aspect singulier et terrible. Ainsi la plus belle des Gorgones, Méduse, réunissoit sur son visage, et les charmes qui attirent, et les épouvantes qui glacent le cœur. Alors je vis

s'allumer parmi les convives une sorte de joie bruyante et folle qui tenoit du vertige : elle ressembloit à celle des Thyades furieuses, lorsqu'elles se répandent sur le mont Ménale, ou dans les bois du Lycée, en célébrant les victoires du triomphateur de l'Inde : elle ressembloit à celle de la malheureuse Agavé, immolant son propre fils au sein de l'ivresse. Les chants des Muses doivent être graves ; il ne faut pas qu'on puisse les prendre pour l'insensé délire des Ménades. « Retirons-nous, « dis-je à ma fille ; nous sommes venus pour « participer à un banquet des Muses, et non « point à une orgie de Bacchus. D'ailleurs il « me semble que j'ai senti sur moi le souffle « de la colère des Dieux. Retirons-nous ; ce « n'est pas ici la place d'une vierge. » Antigone et Ismène se dispoient à nous suivre.

« En ce moment un prêtre du temple de Delphes se présente pour prendre part à la fête. Son air vénérable rappelle le calme dans l'assemblée. OEdipe se lève, et fait placer à ses côtés l'auguste vieillard. Le front du roi se colore de la rougeur de la

honte; et le prêtre, en s'accompagnant de la lyre, chante les prodiges de l'harmonie ancienne. Il vouloit s'arrêter aux jours d'Amphion; mais, entraîné par la puissance du Dieu qui s'étoit emparé de lui, il médite de chanter le Sphinx, désolant l'héritage de Cadmus; OEdipe, vainqueur du Sphinx, et recevant, pour prix de sa victoire, le trône de Thèbes, et la main d'une reine. Alors il reprend sa lyre, et murmure un chant nouveau. Au lieu des souvenirs heureux qu'il se propose de retracer, ses paroles mystérieuses ne savent peindre que des objets funestes : c'est un enfant dont la naissance avoit été un sujet de terreur pour ses parents; ce sont les sommets escarpés du Cythéron; c'est Laïus, immolé au milieu de ses gardes. Jocaste gémissoit dans son cœur; car elle se rappeloit, et cet enfant condamné à mourir en naissant, et son premier époux, immolé par une main inconnue dans un défilé de la Phocide.

« OEdipe étoit agité de mille sentiments divers. Les prestiges de la gloire s'évanouis-

sant peu-à-peu dans son ame, il sentoit naitre une sorte de tristesse qu'il ignora jusqu'alors ; car les illusions de l'orgueil l'avoient toujours abusé sur l'obscurité de sa destinée ; mais, aujourd'hui, mille circonstances de sa première jeunesse viennent s'offrir à son esprit, pour lui prouver, d'une manière confuse, qu'il n'étoit point né de Mérope, et que Polybe n'étoit pas son père. Moi-même, il me sembloit que ma couronne de lauriers s'agitoit sur ma tête. Un frémissement intérieur faisoit trembler tous mes membres ; le poids du passé et de l'avenir oppressoit mon ame. Je saisis, à mon tour, ma lyre ; mais, craignant de ne pouvoir en tirer que des sons lugubres, je la donnai à Daphné. « Tiens, ma fille, lui dis-je, « voici la lyre d'Amphion ; nous sommes tous « ici en proie à la puissance de sinistres pres- « sentiments ; reporte notre pensée sur de « riantes images. »

« Daphné prit aussitôt l'instrument harmonieux dont les accords élevèrent jadis les murs sacrés de Thèbes. A l'instant même une

pâleur mortelle vint flétrir sur son visage les roses de la jeunesse. Elle vouloit repousser la lyre d'Amphion; mais il n'étoit plus en son pouvoir de résister au Dieu de Délos: elle se mit à chanter une invocation à Némésis. Tous les convives étoient muets de crainte, d'étonnement; et de grosses larmes rouloient dans tous les yeux.

« Némésis, disoit-elle, divinité douce et  
« terrible, écoute ma voix, laisse-toi fléchir.  
« La Pudeur fut autrefois, sur la terre, ton  
« aimable compagne; vous étiez toutes les  
« deux vêtues de blanc. Tu te mêlois aux as-  
« semblées des hommes; la Pudeur présidoit  
« aux fêtes où les femmes étoient appelées.  
« Mais, hélas! à présent vous habitez le haut  
« Olympe, et vous ne venez plus nous visiter  
« que rarement. Autrefois, ô Némésis, tu en-  
« tretenois chez les mortels des pensées de  
« modération et d'équité; tu leur apprenois  
« à pratiquer la justice, à ne point abuser  
« d'une heureuse fortune, à ne pas se laiss-  
« ser abattre par le malheur. Tu empêchois  
« l'orgueil de naître dans les cœurs superbes;

« tu excitois la compassion pour l'infortuné.  
« Tu avois en ta puissance le repentir qui suit  
« la première faute; les prières humbles et  
« touchantes formoient ton cortège. Aujourd'hui,  
« ô Déesse, tu es chargée par les justes  
« Dieux de récompenser et de punir, d'égaliser  
« le châtimement à la faute, de répartir entre  
« les hommes les plaisirs et les douleurs, d'a-  
« baisser l'orgueil. Tu ne permets pas que les  
« succès durent long-temps, parceque la pros-  
« périté amollit la force de l'ame. Tu traînes  
« à ta suite et le malheur qui instruit l'hom-  
« me, et le remords qui le déchire. Aujourd'hui,  
« terrible Némésis, armée de chaînes  
« de fer, tu garrottes et le coupable, et le fils  
« du coupable; tu écrases l'injure altière sous  
« tes pieds; tu te promènes dans la solitude,  
« pour chercher les traces du sang répandu  
« en secret, et qui n'a pas été vengé. Tes yeux  
« sont continuellement occupés à rechercher  
« le crime impuni. Quel est cet enfant con-  
« damné à mourir? Abandonné sur le som-  
« met du Cythéron, les pieds percés et tra-  
« versés d'une courroie, suspendu ainsi aux

« branches d'un arbre, pour devenir la proie  
« des bêtes féroces, ses cris lamentables atti-  
« rent un vieux berger, qui le délivre. O  
« Dieux! ne vois-je pas ce même enfant,  
« nourri par pitié dans une cour étrangère,  
« courir avec impatience au-devant de ses  
« tristes destinées? Déesse vengeresse, Némé-  
« sis, est-ce toi qui guides ce bras parricide?  
« Jeune présomptueux, tu te confies en ta  
« force! Tu insultes à la foiblesse d'un vieil-  
« lard, et tu l'immoles à ton brutal empor-  
« tement! Mais quelle est cette victoire en-  
« core plus funeste? Une vierge ne sauroit  
« raconter la suite de cette épouvantable aven-  
« ture. »

« Daphné ne peut ajouter une seule parole ;  
et sa lyre continue de rendre des sons qui  
semblent des gémissements étouffés. N'avez-  
vous jamais entendu dans les forêts le mur-  
mure précurseur de l'orage? Un bruit sourd  
gronde dans le lointain : tout-à-coup ce bruit  
cesse, et l'on n'entend plus que le frémiss-  
ement des feuilles qui continuent d'être  
agitées, sans qu'il y ait le moindre souffle

dans l'air. N'avez-vous jamais éprouvé de ces songes pénibles pendant lesquels vous voyez un glaive nu suspendu sur votre tête, ou un abyme ouvert sous vos pas? Ces images suffisent à peine pour vous faire comprendre ce qui se passoit au fond des cœurs. Il y avoit là comme une odeur de sang et de mort; les murs eux-mêmes paroisoient menaçants: on eût dit qu'ils vouloient prendre la parole pour révéler quelque crime, ou annoncer quelque malheur. Jocaste semble être parvenue à sa dernière heure. Antigone et Ismène versent des ruisseaux de larmes. Étéocle et Polynice, les yeux enflammés de courroux, adressent à ma fille un discours outrageant. OEdipe cède à l'anxiété qui le tourmente.

« Vieillard, me dit-il d'un ton où respirent  
« et la menace et l'effroi, vieillard, est-ce toi  
« qui as enseigné à cette jeune prêtresse d'A-  
« pollon ce langage mystérieux qui me glace  
« d'horreur? Ta fille est-elle comme un autre  
« Sphinx, dont je doive deviner les funestes  
« énigmes? »

« Alors, m'efforçant de cacher le trouble

qui m'agitoit moi-même, je lui répondis :  
« Prince, ne cherchez point à démêler votre  
« destinée : laissez-la enveloppée de ce voile  
« qui ne peut se soulever sans vous livrer à  
« mille tourments. OEdipe, cette curiosité in-  
« quiète déplaît aux Dieux : ils veulent que  
« nous respections leurs secrets. Confions-  
« nous seulement à leur justice, car ils sont  
« justes, même dans leur sévérité. »

« Sors d'ici, vieillard, me répondit le roi ;  
« va porter ailleurs, et tes sinistres discours,  
« et tes leçons insolentes. Si je ne respectois  
« le bandeau d'Apollon, et les lauriers de  
« Délos, je te ferois saisir et jeter, avec ta fille,  
« hors des murs sacrés de Thèbes. »

« L'assemblée entière étoit plongée dans la  
stupeur ; je sors de la salle du festin avec  
Daphné ; les députés de Corinthe m'accom-  
pagnent.

« Cependant une calamité horrible, signe  
trop certain de la colère des Dieux, vient  
fondre sur le royaume de Laïus. Apollon  
tend son arc contre les malheureux habitants  
de Thèbes, comme, naguère, contre la fa-

mille de l'orgueilleuse Niobé. Le fléau destructeur n'épargne ni le sexe ni l'âge; la ville est remplie de funérailles. On n'entend partout que des cris et des gémissements. On ne rencontre que des convois funèbres; on ne voit que des sacrifices expiatoires. OEdipe et Jocaste, dans le trouble mortel qui les agite, ne savent à quel Dieu recourir; ils ont des secrets qu'ils n'osent se confier, et qu'ils voudroient se cacher à eux-mêmes. Le roi ne pouvoit bannir de sa mémoire ce vieillard dont il versa le sang; et Jocaste pleuroit toujours l'enfant qu'elle laissa arracher de son sein maternel.

« Au milieu de ces douleurs, augmentées par le pressentiment de douleurs plus grandes encore, Créon, frère de la malheureuse Jocaste, commence à laisser paroître cette ambition farouche que jusqu'alors il avoit eu tant de peine à dissimuler. Après la mort funeste de Laïus, il avoit connu, un instant, les charmes du pouvoir suprême, et n'avoit pu voir, sans un profond chagrin, OEdipe le forcer de descendre presque aussitôt du

trône où il étoit si paisiblement assis. « Quel  
« est cet étranger, disoit-il alors en lui-même,  
« qui vient ainsi régner sur la race de Cad-  
« mus? On ignore jusqu'à son origine, car  
« enfin il n'est pas bien prouvé qu'il soit le  
« fils de Polybe et de Mérope. Et, s'il l'étoit,  
« comment, sur la foi d'obscurs oracles, au-  
« roit-il quitté la contrée qu'il devoit gouver-  
« ner un jour, pour venir s'emparer d'une  
« couronne qui peut lui être disputée? Le bel  
« exploit, murmuroit-il sans cesse, le bel ex-  
« ploît qu'une énigme devinée, pour mériter  
« de ceindre le bandeau royal! » C'est ainsi  
que Créon exhaloit, dans le secret de son  
cœur, ses plaintes amères. Mais au moment  
où il vit OEdipe entouré de tant de présages  
affreux, et comme précipité du haut de sa  
gloire, alors l'ambitieux crut inutile de se  
contraindre davantage. Il parle hautement  
de ses espérances, et veut les faire partager  
à ses fils; tous les deux repoussent, par un  
profond silence, la pensée de leur père. Le  
courageux Ménécée, dévoué au culte de la  
patrie, ne connoissoit que la gloire des armes,

et n'en vouloit point d'autre; son frère, le généreux Hémon, plein de sentiments nobles et désintéressés, ne voyoit qu'avec douleur son père fonder tout son avenir sur les malheurs dont la famille d'Œdipe étoit menacée.

« L'infortuné roi de Thèbes, retiré au fond de son palais, cherchoit la solitude, et sembloit craindre l'approche de sa famille. Là, il étoit troublé encore par les gémissements d'une multitude qui souffroit mille maux dont il se croyoit coupable, car il s'accusoit dans son propre cœur. Il disoit avec amertume: « Qu'ai-je fait de mon courage? Qu'ai-je fait de cette brillante intelligence qui avoit « répandu ma renommée parmi les nations « de la Grèce? Ah! combien, aujourd'hui que « je suis devenu foible comme un enfant, je « tremblerois devant le Sphinx, devant ce « monstre venu de la mystérieuse Égypte, « qui se plaisoit à faire deviner des énigmes, « et à égorger ceux qui ne pouvoient rem- « porter une si étrange victoire. Je ne fus « point épouvanté de cette nouvelle sorte de

« combat. Mon cœur ne connoissoit aucune  
« crainte, et mon génie n'étoit étonné de rien ;  
« d'ailleurs je ne voyois que le prix qui m'é-  
« toit réservé, un sceptre, et la main d'une  
« reine. Ce jour mémorable est encore pré-  
« sent à mon esprit. Le Sphinx étoit assis sur  
« une des croupes arides du mont Phicéus :  
« de là il répandoit la terreur sur toute la  
« contrée. J'arrive en sa présence, au lever  
« de l'aurore : un rideau de nuages transpa-  
« rents couvroit sa stature immense. Il avoit  
« le visage d'une femme ; tous ses traits, par-  
« faitement réguliers, étoient immobiles : j'a-  
« perçois encore cet œil scrutateur qui sem-  
« bloit vouloir arracher les plus intimes  
« secrets de la pensée, et, dans les contours  
« de sa bouche, une sorte d'ironie triste et  
« terrible qui me faisoit frémir. Oui, je puis  
« l'avouer à présent, quand je vis ses mains  
« terminées en griffes énormes s'avancer hors  
« du nuage, toutes prêtes à saisir une proie  
« assurée, je commençai à me repentir de ma  
« témérité. Cependant l'énigme m'est propo-  
« sée, mais d'une manière toute nouvelle et

« toute merveilleuse. Aucun son articulé ne  
« retentissoit à mon oreille, aucun mouve-  
« ment ne paroissoit agiter les lèvres du mons-  
« tre; seulement j'entendois comme une voix  
« intérieure qui résonnoit sourdement au  
« fond de ma poitrine; au même instant, les  
« regards du Sphinx s'allumèrent, une joie  
« féroce anima son visage, ses griffes s'abais-  
« sèrent sur ma tête : alors je tirai mon glaive,  
« et, me couvrant de mon bouclier, je m'é-  
« lançai sur mon terrible adversaire, car il  
« m'étoit livré; j'avois deviné l'énigme. Mon  
« fer s'enfonça dans je ne sais quoi qui n'exis-  
« toit plus : tout avoit disparu comme une  
« vision. Néanmoins mon glaive dégouttoit  
« d'un sang immonde; et j'avois entendu un  
« bruit foible, mais sinistre, tout semblable  
« au râle d'un homme qu'on égorgeroit dans  
« les bras du sommeil. »

« Ainsi OEdipe se plaisoit encore à rappeler jusqu'aux moindres circonstances d'un triomphe qui lui sembloit si glorieux; mais, bientôt accablé sous le poids de ses funestes pressentiments : « A quoi m'a servi, s'écrioit-

« il, d'avoir pu résoudre le problème proposé  
« par le redoutable habitant du mont Phi-  
« céus? Eh Dieux! quel problème! C'étoit ce-  
« lui de toutes les misères attachées à la con-  
« dition des fragiles mortels. Il me demanda  
« le nom de cet être singulier qui n'a qu'une  
« voix, qui ne vit qu'un jour sous le soleil,  
« et qui n'est debout qu'un instant! Hélas! à  
« cette époque, j'étois bien loin de soupçon-  
« ner la rapidité de ce peu de moments que  
« nous passons sur la terre; j'ignorois sur-  
« tout et les foiblesses et les craintes, et les  
« douleurs et les larmes; j'ignorois à quel  
« prix l'existence est achetée; j'ignorois enfin  
« combien sont dangereuses les faveurs du  
« destin, qui donne en troubles et en mal-  
« heurs ce qu'il promet en gloire et en pros-  
« pérités. Je devinai cependant que l'homme  
« étoit cet être qui n'a qu'une voix, celle du  
« gémissement; cet être éphémère, dont la  
« vie, toute remplie d'amères tristesses, est  
« placée entre deux enfances si courtes et si  
« rapprochées, que le tout semble n'avoir  
« que la durée d'un jour. La pensée obscure

« du Sphinx fut dévoilée à mon esprit, comme  
« si j'eusse été éclairé par l'expérience des  
« choses humaines. Maintenant, il ne me reste  
« plus assez de lumière pour savoir, malheu-  
« reux ! ce que je voudrois connoître encore.  
« C'est donc ainsi que les Dieux se jouent  
« des foibles mortels ! Prendroient-ils donc  
« un cruel plaisir à confondre notre intelli-  
« gence ? Ah ! je le sens, une nouvelle carrière  
« s'ouvre devant moi ; mais c'est une carrière  
« d'infortunes et de souffrances. Désormais  
« je serai célèbre, non seulement parmi les  
« nations de la Grèce, mais encore parmi  
« toutes les nations du monde : à cause de  
« cette vie mêlée de tant de plaisir et de tant  
« de douleur, de tant de gloire et de tant  
« d'abjection, de tant de bonheur et de tant  
« d'adversité, je serai regardé par les races  
« futures, en quelque sorte, comme un em-  
« blème des tristes destinées de l'homme. »

« Tels étoient les entretiens solitaires d'OE-  
dipe, retiré au fond de son palais. L'infortuné  
cherchoit encore dans sa pensée des appuis  
à son orgueil ; mais le sentiment de sa mi-

sère, l'emportant sur les efforts de la vanité, le plongeait dans une profonde stupeur. Alors il ne sortoit de cet état d'abattement que pour se livrer au plus affreux désespoir.

« Un jour j'arrivai près de lui au moment où il proféroit de terribles malédictions contre la cause inconnue de la colère des Dieux. « Eh, malheureux prince! m'écriai-je, savez-vous sur qui doivent retomber vos anathèmes? Savez-vous s'ils ne doivent pas atteindre les têtes les plus chères? Savez-vous, ajoutai-je en frémissant, savez-vous s'ils ne doivent pas vous atteindre vous-même? « OEdipe, l'infortune égare vos esprits. Vous n'avez pu supporter le fardeau de la prospérité; c'est pourquoi le malheur vous trouve si foible. »

« Vieillard sans pitié, me dit le roi, qui t'a chargé de m'outrager ainsi? Que tu me connois mal! Oui, je suis assez fort pour lutter contre l'adversité, mais à découvert. « Ce sont ces incertitudes, ces présages, ces mystères affreux, qui désolent mon ame. « Vieillard, délivre-moi de l'avenir! »

« Prince, lui répondis-je, puisque vous de-  
« sirez connoître votre destinée tout entière,  
« vous souvient-il de ce vieillard que vous  
« avez tué sur les confins de la Daulie? Vous  
« reveniez de Delphes, où vous étiez allé con-  
« sulter l'oracle; car ce n'est pas d'aujourd'hui  
« que vous fatiguez les Dieux de votre inquiète  
« curiosité. Eh bien! cet homme dont vous  
« avez versé le sang... Ah! permettez que je  
« me taise... Faites venir le berger Phorbas. »

« Dieux! s'écria OEdipe, maintenant je  
« commence à comprendre tout ce qu'il y a  
« d'obscur dans ma destinée. J'entrevois les  
« plus funestes vérités. » Il ne put en dire  
davantage.

« J'ai toujours présent à ma mémoire le  
moment terrible où tout fut expliqué par le  
vieux berger, en présence du roi de Thèbes  
et de sa malheureuse famille, qui étoit ac-  
courue. Secret plein d'horreur, qu'à peine  
j'ose dévoiler ici! Abyme de maux, devant  
lequel je recule encore! Des oracles avoient  
annoncé à Laïus que l'enfant qui naîtroit  
de lui et de Jocaste seroit le meurtrier de

son père, qu'il deviendrait l'époux de sa mère, qu'il seroit à-la-fois et le fils de sa femme et le frère de ses fils; qu'ainsi il pourroit donner aux mêmes personnes deux noms également doux et horribles. Dès que l'enfant sur qui repositoient de si funestes oracles étoit venu au monde, les auteurs de ses jours, en proie à mille terreurs, étouffant tous les sentiments de la nature, avoient résolu de le faire mourir. Ce triste ministère fut confié à un serviteur fidèle, qui, n'ayant pu se déterminer à être cruel qu'à demi, au lieu d'égorger sa victime à l'instant même, l'avoit cachée dans son manteau, et l'avoit emportée sur les sommets du Cythéron: là, touché d'une pitié barbare, il perce avec son épée les pieds du fils de son maître; pour y passer une courroie; il le suspend ainsi aux branches d'un arbre, se retire en pleurant, et s'en remet aux bêtes féroces pour achever l'exécution des ordres du roi. L'enfant alloit être, en effet, misérablement dévoré, si le berger Phorbas, attiré par ses cris pitoyables, n'étoit accouru pour le dé-

livrer d'une mort certaine. Mérope, reine de Corinthe, voulut voir ce pauvre innocent, qui, de si bonne heure, connoissoit la misère et les souffrances. Charmée des graces de sa figure, et touchée en même temps d'un sort aussi cruel, la reine ne put se défendre de l'intérêt le plus vif; elle le garda dans son palais; et, comme elle n'avoit pas d'enfant, elle engagea Polybe à l'adopter. A présent, mes nobles hôtes, vous connoissez toute cette lamentable histoire. Vous avez déjà deviné qui est cet enfant exposé sur le Cythéron, et élevé à la cour de Polybe. Vous avez deviné que cet enfant du malheur étoit OEdipe, OEdipe, qui portoit encore, dans les cicatrices de ses pieds, et dans son nom même, la preuve de tant de faits extraordinaires. Vous savez à présent que ce vieillard tué par lui sur les confins de la Daulie étoit Laius, et que Laius étoit son père. Vous savez enfin que cette reine de Thèbes, dont il avoit obtenu la main pour prix de sa victoire sur le Sphinx, étoit sa mère. Vous frémissez! Que seroit-ce donc si, au lieu de n'entendre

qu'un récit, vous eussiez pu voir ce tableau déchirant?

« A peine Jocaste a-t-elle entrevu la vérité, qu'elle s'est enfuie, le front couvert de honte. Étéocle et Polynice, l'œil sombre et hagard, accablent de malédictions leur malheureux père : « O douleur qui n'a pas d'égale! disoient-ils; nous voilà condamnés à une « éternelle ignominie; il faudra désormais « que nous passions de tristes jours à rougir « de notre naissance. » Mais, Antigone se jetant aux pieds du roi, et embrassant ses genoux : « Mon père, disoit-elle, quels que « soient les malheurs qui nous sont réservés, « je vous en conjure, confiez-vous aux Dieux « immortels. » Ismène se voiloit le visage; elle avoit peine à démêler les sentiments divers qui agitoient son ame. Alors les députés de Corinthe déclarèrent qu'ils ne vouloient plus pour roi un homme qui traînoit le malheur après lui, et qui avoit deux fils si dignes de leur fatale origine. Créon vouoit aux Dieux infernaux cette race odieuse qui étoit venue s'asseoir sur le trône de Labdacus. Ménéécée

déplorait les maux de sa patrie. Hémon pleuroit en silence ; mais un autre sentiment pénétra dans son ame, en même temps que la pitié, lorsqu'il vit la pieuse Antigone baigner de larmes les genoux de son malheureux père. Dès ce moment, son cœur conçut un amour qui ne devoit plus s'éteindre. Naguère il avoit partagé les jeux des enfans d'OEdipe. Chaque jour Antigone s'étoit embellie sous ses yeux ; mille fois il entendit la douce voix de l'aimable vierge se mêler, dans les chœurs de ses compagnes, aux solennités des Muses ; mille fois il admira sa grace enchanteresse ; mille fois il l'avoit prise pour l'une de ces jeunes Nymphes à qui, dans l'ancre de Nyssa, fut confiée l'enfance de Bacchus. Mais, en ce moment, l'ame de l'héroïne fut révélée au fils de Créon. « Généreuse et touchante fille, dit-il en lui-même, « tu seras mon épouse, ou je mourrai. » Antigone, à son tour, avoit démêlé les secrets sentiments d'Hémon ; et je ne sais quel doux charme s'étoit glissé dans son sein, parmi tant de douleurs.

« Ainsi, au milieu du trouble et de la désolation qui régnoient dans le palais d'Œdipe, deux nobles cœurs s'étoient entendus; les sentiments généreux que développe l'infortune les avoient captivés bien plus fortement que les riantes séductions du plaisir et du bonheur. Hémon connoissoit peu ce que la vie offre d'agréable. Élevé loin des cours, son enfance fut confiée à un Centaure, qui lui apprit à braver les rigueurs des saisons, à manier les armes, à dompter un étalon fougueux, à poursuivre le sanglier dans les forêts. De bonne heure il fut privé des douces caresses de sa mère; et son père avoit toujours été dur à son égard. Étonné des choses nouvelles qui se passaient au-dedans de lui, il se sentoit comme renaître à une autre existence.

« Antigone, la pieuse Antigone, ne suspendoit ses consolations envers ses parents infortunés que pour remplir des devoirs religieux. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle offroit des libations aux autels de ses Dieux domestiques. C'est là qu'Hémon la

trouva seule pour la première fois. Il veut lui parler ; mais les paroles s'évanouissent à mesure qu'elles se forment sur ses lèvres. Chose étrange pour un homme qui n'a jamais tremblé devant le danger, de demeurer ainsi sans voix devant une vierge timide ! A la fin, les larmes du héros coulent le long de ses joues ; Antigone répond par des larmes ; et telle fut pour eux la première expression de l'amour. Ils sentent l'un et l'autre la profondeur de leur misère. Mais Hémon croit que c'est à lui de lutter contre tant de maux réunis. « Antigone, dit-il à la fille d'Œdipe, vous « n'êtes pas seule sur la terre. Les Dieux m'en- « voient près de vous ; et je viens vous offrir « un appui. Prenez confiance en mon cou- « rage ; mon bras sera assez fort pour vous « retenir sur le bord de l'abyme. » Ensuite il ajouta à voix basse, et en tremblant : « Un « homme est le bouclier de son épouse. »

« Prince, répondit Antigone en rougissant, « la colère des Dieux est autour de nous. » Elle ne peut rien dire de plus. Deux pensées différentes l'occupaient en même temps, l'a-

mour, ce sentiment si nouveau pour elle, ensuite la honte de sa naissance.

« Hémon l'avoit comprise : « Croyez-moi, « lui dit-il, le malheur ne doit point nous effrayer. Le malheur! eh! comment pourrois-je le haïr? c'est lui qui m'a fait connoître Antigone. Écoute, fille sublime, écoute, l'adversité n'est pas sans quelque charme. La joie et les plaisirs causent d'amères distractions; il faut, pour mieux unir les hommes, cette terrible association du malheur. Antigone, mettons en commun nos mutuelles disgraces. »

« A ce discours, la fille d'Œdipe, les yeux baissés, resta quelque temps en silence. « Non, prince, répondit-elle enfin, je ne puis être votre épouse; j'ai à remplir d'autres devoirs. » Elle parloit ainsi; mais, au fond de son cœur, l'infortunée écoutoit encore la douce voix de l'espérance. Tels sont des matelots au moment d'une affreuse tempête. Le vaisseau est ouvert de toutes parts, la terreur et la mort règnent sur les flots; mais tout près d'être engloutis dans l'abyme, ils ont encore

les yeux tournés vers l'étoile d'Orion, qui laisse échapper quelque foible lueur au travers de l'obscurité profonde.

« Grand roi, et vous, famille florissante de Priam, permettez que je suspende aujourd'hui mon récit. Mon ame est remplie de douleur. Ah ! toutes les calamités qui faisoient du royaume de Thèbes un vaste théâtre de deuil et de désolation avoient cessé, et sembloient s'être réfugiées dans le palais du roi. N'attendez pas que je vous les raconte en détail. Je ne vous peindrai point Jocaste affaissée sous le poids de si grandes calamités, s'éteignant entre ses deux filles, pareille à la lampe d'un tombeau, sans plainte, et comme sans douleur. Je ne vous peindrai point le désespoir d'Antigone et d'Ismène frappant l'air de leurs cris, pendant qu'Œdipe disoit, avec une tranquillité sinistre :  
« Tu fais bien de mourir, épouse déplorable,  
« mère plus déplorable encore ! Tu fais bien  
« de mourir ! Il y a assez de moi pour achever  
« d'épuiser sur ma triste vie toute la colère  
« des Dieux ! » Et qui pourroit peindre cet

OEdipe, ce digne objet de terreur et de pitié? Immobile, les yeux fixes et hagards, il sembloit Sisyphe changé en rocher; mais il y avoit dans cette tête auguste toute la majesté du malheur, et tout ce que la nature humaine a de plus noble et de plus beau. En voyant cette famille dans les différentes attitudes de la douleur et du désespoir, on eût dit qu'un vaste reptile l'enveloppoit de ses anneaux immondes, et faisoit éprouver à tous différents genres de supplice. Le souvenir de tant de misère me déchire encore le cœur.

« O ma fille! ô Daphné! prends ta lyre;  
 « chante les sources du Dirce, les sommets  
 « de l'Hélicon, le tombeau d'Amphion et de  
 « Zétus. Hélas! j'ai besoin de me remettre sans  
 « cesse dans la pensée les douceurs de la pa-  
 « trie. Le soleil ne luit plus pour moi; mais  
 « je sens quelque chose dans l'air, qui n'est  
 « pas le parfum de l'Aonie. La fleur du lotos  
 « ne m'envoie plus ses suaves émanations. Ma  
 « fille, chante la patrie qui ne recevra point

16.

« mes os, car je suis destiné à errer encore  
« dans des contrées étrangères. Quant à toi,  
« sans époux, comme Antigone, à cause de  
« ton père, que deviendras-tu ? »

« Mon père, dit la prêtresse d'Apollon,  
« pourquoi vous inquiéter avant le temps ?  
« Laissez-moi chanter la patrie. Peut-être les  
« accents des Muses pourront-ils ramener le  
« calme dans votre ame. »

A ces mots, Daphné accorde sa lyre mélodieuse, et chante, avec une douceur infinie, la terre des prodiges, les aventures merveilleuses qui l'ont illustrée, ces sites enchanteurs qui furent le berceau des beaux-arts. Elle dit le char de Bacchus traîné par des tigres apprivoisés, les travaux d'Hercule, qui ont répandu par toute la terre la gloire du nom Thébain. Elle dit la poésie et la musique, qui ont adouci les mœurs des premiers hommes.

« Vos chants, ô belle Daphné, reprend  
« aussitôt Priam, ressemblent à ces doux  
« concerts que des voix inconnues font en-  
« tendre dans les bosquets sacrés de l'Ida ou

« de Thymbrée. Mais, ô vénérable vieillard,  
« et vous, charmante prêtresse d'Apollon,  
« pourquoi regrettez-vous tant cette patrie  
« où vous n'avez recueilli que des douleurs?  
« Pourquoi regrettez-vous le sol terrible en-  
« semencé par Cadmus, ce sol si funeste à  
« ses habitants, cette terre ravagée par mille  
« fléaux et par des guerres impies? »

« Vous ne savez pas, ô Priam, répond Ti-  
« résius, vous ne savez pas les rigueurs de  
« l'exil. Rien ne peut nous détacher de la  
« terre qui nous a vus naître, où nous avons  
« formé nos premiers pas, où nous avons en  
« quelque sorte essayé la vie. L'air y devien-  
« droit de feu, que nous voudrions encore le  
« respirer. Nos souffrances elles-mêmes nous  
« attachent à la patrie; et nous aimons les lieux  
« où nous avons souffert. Nous voudrions du  
« moins y trouver un tombeau, car souvent,  
« hélas! tel est l'unique desir de l'homme. »

Pendant le discours du vieillard, Hélène soupiroit en pensant à cette riante Lacédémone, célèbre seulement par des aventures aimables, et qu'elle avoit abandonnée, au

mépris de toutes les affections et de tous les devoirs. Andromaque s'abandonnoit à la rêverie, au souvenir de cette autre Thèbes qu'elle avoit quittée pour être l'épouse du plus vaillant des fils de Priam. Ainsi la patrie a mille charmes pour tous les cœurs.

FIN DU LIVRE PREMIER.

# ANTIGONE.

LIVRE SECOND.

## SOMMAIRE.

Suite du récit de Tirésias. Œdipe aveugle. Nouveaux outrages de ses fils et de Créon. Plaintes d'Ismène. Dévouement d'Antigone. Œdipe enfermé dans une tour. Ses deux filles partagent sa captivité. La couronne de Laïus tirée au sort par Étéocle et Polynice. C'est Étéocle qui est désigné pour régner le premier. Œdipe banni par ses fils. Malédictions proférées par le roi détrôné. Antigone accompagne son père. Sortie de Thèbes. Entretiens près du tombeau d'Amphion et de Zétus. L'exil. Pressentiments et troubles d'Œdipe. Voyage sur le Cythéron. Terreurs de la mort, et souvenir cruel du meurtre de Laïus. Antigone, dans ce moment solennel, empêche son père de renouveler ses malédictions contre de coupables fils. Dernières paroles d'Œdipe, et nouvelle consécration d'Antigone. Mort merveilleuse de l'homme du destin. Antigone, restée seule, se réfugie chez un berger du Cythéron, pour y mener une vie cachée. Effets de la consécration de la fille d'Œdipe. Antigone dévouée refuse les soins et l'appui d'Hémon, qui étoit venu la chercher dans sa retraite. Tirésias, pour la seconde fois de cette journée, suspend son récit.





*Ch bien, arrêtons-nous. C'est ici! oui, c'est ici,  
je le sens! dis-moi, l'ombre de Scaïus n'est-elle  
pas assise sur le rocher?*

*Bouillon inv.*

*P. Baquoy sc.*

---

**LIVRE SECOND.**

**L**E lendemain, la famille de Priam se réunit autour de Tirésias, pour entendre la suite de son récit ; et le divin vieillard continua en ces mots :

« OEdipe croit conjurer le malheur en se privant lui-même de la douce clarté du jour. Il enfonce de ses propres mains une agrafe d'or dans ses yeux ; et, sans se plaindre des tourments qu'il endure, il dit, avec une sorte de joie affreuse : « Oh ! que je me plais dans « ces ténèbres ! Il me semble qu'enfin je com-  
« mence à entrer en possession du calme si  
« désirable qui nous attend au fond du tom-  
« beau. Obscurité terrible et douce, je te sa-  
« lue ! Sois mon asile ! sois le lieu de mon  
« repos ! Je pourrai peut-être supporter la vie,  
« lorsqu'elle ne sera pour moi qu'une longue

« mort ! Soleil, dont j'ai si long-temps pro-  
« fané la lumière, je ne te verrai plus colo-  
« rant des premières teintes de l'aurore la  
« double cime du Parnasse, ou inondant de  
« tes feux les riches campagnes de Thèbes, ou  
« te jouant parmi ces nuages étincelants qui,  
« le soir, entourent d'une ceinture charmante  
« les sommets de l'Hélicon ! Ombre de Laïus !  
« accepte mon sacrifice volontaire ! et vous,  
« redoutables Euménides, ne poursuivez pas  
« davantage ma famille ! Déjà la compagne  
« malheureuse de mes tristes destinées, cette  
« femme que je n'ose appeler d'aucun nom,  
« m'a précédé dans la nuit éternelle ! Paix à  
« sa cendre ! Que la terre soit légère à ses os,  
« et qu'à présent je sois seul exposé au cour-  
« roux des Dieux ! »

« Étéocle, et Polynice, tous les deux éga-  
lement insensibles, ne peuvent être touchés  
du spectacle si pitoyable d'Œdipe s'arrachant  
les yeux avec un courage barbare. Créon,  
sans respect pour ce qu'il y a de sacré dans  
le malheur, accable encore le roi des traits  
d'une sanglante ironie. « Où s'arrêtera, se

« disent-ils tous les trois, où s'arrêtera sa fu-  
« reur? L'insensé! après avoir lassé Némésis  
« par son orgueil, après avoir comblé la me-  
« sure de l'imprudence, après avoir appelé  
« sur lui-même sa propre malédiction, il li-  
« vre à ses mains impies son visage désho-  
« noré! Quel sentiment veut-il que nous lui  
« gardions, quand il ne craint pas de se traiter  
« ainsi? Roi de l'énigme, ajoute Créon, le  
« sceptre auroit-il encore quelque charme  
« pour vous? Renoncez-vous à tout, excepté  
« au rang suprême? »

« Mon père, s'écrie Ismène, vous venez  
« d'entendre Créon : hâtez-vous d'abandon-  
« ner à cet ambitieux des choses qu'il prise  
« au-dessus de la pitié et de la justice. »

« Avoit-on besoin, répond OEdipe, de ces  
« dures paroles pour me dépouiller du vain  
« titre de roi? Oui, je consens à descendre  
« d'un trône où je ne suis monté que par un  
« crime affreux! Eh! n'ai-je pas dit assez que  
« je ne veux conserver de la vie que ce qu'elle  
« a de plus triste et de plus fâcheux? J'irai,  
« oui, j'irai mendier mon pain; et celui que

« le bandeau royal poursuivoit en quelque  
« sorte n'aura plus de retraite assurée. Qui  
« se croiroit obligé de remplir à son égard  
« les saints devoirs de l'hospitalité, lorsqu'il  
« est ainsi repoussé par les siens? « Voilà,  
« dira-t-on, voilà cet OEdipe qui régna sur  
« la race vaillante de Cadmus; et mainte-  
« nant, vil rebut des humains, il erre comme  
« une ombre de lui-même! Le voilà, celui  
« que les Dieux avoient doué de tant d'intel-  
« ligence! Le voilà, cet heureux favori des  
« Muses! Il n'a pas su prévoir ce que le sort  
« lui réservait!

« Antigone, entourant de ses bras les épau-  
les de son père, et arrosant d'un torrent de  
larmes la poitrine de ce monarque infortuné,  
lui disoit d'une voix entrecoupée : « Non,  
« vous n'irez pas seul; je conduirai vos pas;  
« je mendierai avec vous le pain de la dou-  
« leur. »

« Eh quoi! voulez-vous donc, s'écrient  
« Étéocle et Polynice, que notre opprobre  
« soit connu par tout l'univers? Ah! du  
« moins épargnez-nous cette dernière honte;

« craignez de nous rendre la risée de votre  
« peuple et des autres nations de la Grèce. »  
Les cruels aussitôt joignent l'outrage à l'insulte.

« OEdipe est enfermé dans une tour. Ses  
fils le dérobent à tous les yeux : ainsi on cache aux hommes ces maladies qui ont reçu le nom de sacrées, parcequ'on les regarde comme une marque de la colère des Dieux. Ensuite ils tirent au sort la couronne de Laïus; mais ils jurent auparavant, les perfides! ils jurent de ne régner tour-à-tour que pendant une année. Étrange convention, bien digne, en effet, de cette fatale couronne qui avoit ceint le front d'OEdipe! Les Furies, sans doute, reçurent un serment destiné à être violé.

« Antigone et Ismène veulent partager la captivité de leur père ; spectacle plus touchant que je ne puis le dire! OEdipe, ce roi naguère si favorisé de la fortune, est maintenant réduit à la solitude d'une prison. Tout cet éclat du trône s'est évanoui; mais il lui reste ses deux nobles filles : elles apprêtent

son frugal repas , préparent les modestes vêtements qui doivent désormais lui servir, et charment ses ennuis par d'harmonieux concerts.

« Vous le savez , illustre Priam , il n'est point de repos pour le méchant ; une mauvaise action est trop souvent punie par le projet d'une action plus mauvaise encore. Le coupable est ainsi précipité de crime en crime jusqu'au dernier degré de la perversité. Étéocle et Polynice ont osé s'élever contre leur malheureux père ; ils ont osé tirer au sort sa couronne ; ils ont osé l'enfermer dans une prison ; et , à présent , ils veulent le bannir ; car ils en sont venus à oraindre que cette tête dévouée aux Dieux infernaux n'attire de nouveaux malheurs et sur eux et sur leur empire. Ils ignorent que c'est à leur détestable ambition qu'ils devront les calamités dont ils sont encore menacés. Le sort désigne Étéocle pour régner le premier ; et Polynice consent à s'éloigner. Les deux frères , avant de se séparer , hélas ! c'est pour la dernière fois qu'ils seront d'accord entre

eux , prennent la résolution impie de faire sortir leur père de sa prison , et de le chasser hors de Thèbes.

« OEdipe alors sent renaître en lui tous les mouvements divers qui l'ont agité : aux combats de l'orgueil contre l'inflexible nécessité succède l'abattement du malheur. Tantôt son courage n'est qu'un affreux désespoir ; tantôt il cherche à retrouver dans le fond de son cœur quelque sentiment de la nature. Mais la fureur l'emporte : « Ainsi ,  
« dit-il , le courroux des Dieux n'est pas épuisé !  
« Malheur ! malheur à moi ! Périssent le jour où  
« la faim des bêtes féroces fut déçue ! Mais  
« pourquoi serois-je seul à plaindre ? Mes fils ,  
« par leur conduite barbare , ne sont-ils pas  
« dignes de tout leur opprobre ? Dieux ven-  
« geurs , qui écoutez les malédictions des  
« pères , écoutez les miennes ! Vous pouvez  
« m'être favorables aujourd'hui ; je ne vous  
« demande que d'augmenter mes douleurs !  
« Vous avez vengé sur moi le meurtre de  
« Laïus , vengez sur mes fils mes propres ou-  
« trages ! Que le fer décide entre eux de la

« triste royauté de l'énigme ! » Puis il ajoute, avec un sourire amer : « Oui, je leur jette ma « fatale couronne, comme, dans une orgie, « un homme ivre jette à terre des os à demi « rongés, pour jouir du plaisir ridicule de « voir des chiens affamés se disputer cette « vile pâture ! »

« Antigone, qui n'avoit point quitté son père, Antigone se précipite avec effroi aux genoux d'Œdipe : « Mon père, dit-elle, oh ! « par tous les maux que vous avez soufferts, « par vos deux filles que vous n'avez point « cessé d'aimer, par ce sein malheureux dont « vous déplorez la fécondité, n'accablez pas « mes frères du poids de vos malédictions. »

« Ma fille, répond Œdipe, est-ce ta douce « voix qui a frappé mes oreilles ? suis-je bien « éveillé ? Ne suis-je point le jouet de quelque « songe affreux ? Quoi ! tu aurois entendu des « paroles qui maudissoient tes frères : je les « ai entendues aussi. Ce n'étoient point mes « paroles ; non, je n'ai pas mandit tes frères ! « Mais il me semble que la lumière du jour « m'est rendue ! Où suis-je ? Ah ! je les vois,

« les misérables, je les vois! ils sont armés  
« d'un glaive! Justes Dieux! quel spectacle  
« me présentez-vous? Au milieu des cris plain-  
« tifs de mille mourants je distingue leurs  
« cris; leur dernier soupir à tous les deux re-  
« tentit en même temps au fond de ma poi-  
« trine. Eh bien! me voici donc parvenu au  
« comble du malheur! Ma fille, j'ai perdu  
« mes sens et ma raison. » Ensuite, après un  
moment de calme, il ajouta: « Antigone, tu  
« as promis de suivre ton père; viens, guide  
« mes pas; fuyons ces lieux funestes. » Ainsi  
parla le fils infortuné de Laïus; et, s'appuyant  
sur la vierge timide, il sortit de son palais.  
Ismène accompagna son père et sa sœur jus-  
que hors des murs de la ville. Là, elle reçut  
leurs embrassements douloureux, et rentra  
auprès de ses frères.

« A peine OEdipe a-t-il franchi la porte  
Néitide, que ses deux fils deviennent la proie  
de toutes les malédictions paternelles. A ce  
moment solennel et terrible, Étéocle et Poly-  
nice sont comme saisis par une main toute-  
puissante, qui les secoue et les fait chance-

ler. Leur visage est livide, leurs yeux éteints, leurs cheveux hérissés, et tous leurs os craquent avec violence. Ils veulent parler, et ne poussent que des rugissements. Ah! dès-lors il fut facile de reconnoître des victimes promises à la colère des Dieux. Ils sembloient marqués au front, pareils à ces troupeaux qui doivent être égorgés pour la nourriture de l'homme, et que le berger fait parquer dans des lieux séparés.

« Cependant Antigone et son père s'éloignoient des murs sacrés de Thèbes. « Hélas! « disoit le roi fugitif, autrefois je quittai « Corinthe pour me soustraire à la triste destinée dont j'étois menacé. Combien les temps « sont changés! Alors la terre étoit, en quelque sorte, ouverte devant moi; et je pouvois avoir encore quelque confiance en l'avenir. Aujourd'hui, je ne sais où je vais; je n'ai plus d'avenir. Je suis un sujet de terreur pour les hommes: je n'ai rien à éviter, rien à espérer. Sans ta piété, ô ma fille, que deviendrois-je? Adieu, disoit-il encore, adieu, ville de Cadmus, où j'ai passé de

« si brillantes années. Ma fille, elles sont  
« écoulées à présent ces années de gloire et de  
« prospérité; mais, du moins, j'en ai joui,  
« quoique ce n'ait pas été sans quelque trou-  
« ble au fond de l'ame. Et toi, ma fille, à  
« peine à l'entrée de la vie, tu ignores tout-à-  
« fait le bonheur! Puissent les Dieux égaler  
« ta récompense à la peine que méritent tes  
« frères! »

« Mon père, répondit Antigone, pourquoi  
« toujours ainsi mêler avec vos vœux pater-  
« nels les anathèmes dont vous accablez mes  
« frères? Hélas! ils sont bien malheureux,  
« puisqu'ils sont coupables! »

« Conduis-moi, reprenoit OEdipe, auprès  
« du tombeau d'Amphion et de Zétus: nous  
« y passerons la nuit; et demain, au lever de  
« l'aurore, nous continuerons notre route  
« du côté qu'il plaira aux Dieux de nous in-  
« diquer. »

« Quand ils furent parvenus à ce tombeau  
révéré, OEdipe, assis sur le seuil, méditoit  
en silence. Antigone étoit debout devant son  
père. « Mon règne est fini, disoit-il, ma vie

« ne l'est point encore. Et que sais-je si j'ai  
« bu le plus amer de la coupe? » Ensuite il se  
mit à chercher dans sa pensée le lieu qu'il  
devoit choisir pour sa retraite. « Ma fille,  
« ajoutoit-il, où porterons-nous nos pas? De  
« tous les rois de la Grèce qui naguère recher-  
« choient mon amitié et mon alliance, lequel  
« voudra se souvenir de moi? Hélas! que ne  
« m'ont-ils oublié tout-à-fait! Je me présen-  
« terois à eux comme un étranger que la fa-  
« veur des Muses n'a pu préserver de l'indi-  
« gence. Mais, aujourd'hui, il faut que je leur  
« offre OEdipe précipité du trône, et que je  
« leur apprenne, par mon exemple, à ne pas  
« se confier au calme trompeur de la fortune.  
« Je leur raconterai le Sphinx et son énigme,  
« qui est l'histoire tout entière de l'homme.  
« Ma fille, si nous allions à Argos? Non, j'y  
« éprouverois des regrets trop amers; Adraste,  
« plus heureux que moi, y coule en paix ses  
« longs jours entre ses deux filles, princesses  
« charmantes, seul fruit d'un hymen tardif :  
« hélas! dans les temps de ma prospérité, je  
« pensois qu'une double alliance pourroit

« unir nos deux familles. Tels sont les projets  
« des hommes! Ils ressemblent à ces toiles  
« légèrement tissées qu'un insecte industrieux  
« tend quelquefois dans nos demeures, et  
« qu'une esclave vigilante vient détruire aus-  
« sitôt. Irons-nous à Phère, la plus belle des  
« villes de la Thessalie? Là, on connoît tous  
« les devoirs de la pitié envers les hommes.  
« Admète fut le compagnon d'Hercule, et  
« Apollon lui-même a gardé ses troupeaux  
« sur les bords du fleuve Amphrise. Son  
« épouse, la vertueuse Alceste, lorsqu'elle  
« étoit encore à la fleur de son âge, avoit  
« consenti à perdre la vie pour prolonger les  
« jours de ce héros; cependant Alcide se  
« souvint de son ancien ami, et arracha à la  
« mort cette touchante victime de l'amour  
« conjugal. Alceste et Admète sont vieux  
« maintenant: ah! laissons-les terminer avec  
« calme une vie qui fut irréprochable! Les  
« états de Thésée sont près d'ici. Lié avec moi  
« par les devoirs de l'hospitalité, sans doute  
« ce prince m'accueillera, et protégera mon  
« infortune. Mais non, il est environné de

« trop de gloire; cet éclat d'une fortune heu-  
 reuse me feroit trop sentir l'humiliation  
 « qui m'accable. Eh bien, ma fille, allons à  
 « Corinthe. Dieux! que dis-je? un trône  
 « m'attendoit à Corinthe: mes malheurs ont  
 « toujours commencé par la royauté! Hélas!  
 « je ne vous habiterai plus, palais de Polybe,  
 « où j'ai vu s'écouler si paisiblement les pre-  
 « mières années de ma jeunesse! »

« Mon père, dit Antigone avec une voix  
 douce et modeste, n'est-il donc pour nous  
 « d'hospitalité que chez les rois? Ne croiront-  
 « ils point que vous allez implorer des se-  
 « cours afin de remonter sur le trône? »

« Tu as raison, reprit OEdipe; cachons nos  
 « infortunes dans la solitude. Le spectacle de  
 « la misère importune toujours les hommes.  
 « Ils croient que les malheureux sont tom-  
 « bés, ou par leur faute, ou par je ne sais  
 « quel effet inconnu de la colère des Dieux:  
 « c'est ainsi qu'ils ne veulent que des pré-  
 « textes pour excuser leur dureté. Ma fille,  
 « tu connois une montagne élevée qui sépare  
 « la Béotie de la Phocide. C'est par-là que pas-

« sent ordinairement tous ceux qui vont à  
 « Delphes; nous pourrons demander un asile  
 « à quelque pâtre de cette montagne. »

« Mon père, dit Antigone en frémissant,  
 « cette montagne élevée n'est-elle pas le Cy-  
 « théron? »

« Oui, répond OEdipe, oui, c'est le Cythé-  
 « ron! c'est là que mes destinées ont com-  
 « mencé; c'est là qu'elles doivent se terminer!  
 « C'est là, ajoute-t-il avec une voix concen-  
 « trée, c'est là que mes mains furieuses se  
 « sont baignées dans le sang du grand Laïus.  
 « Qu'il me soit permis, avant de mourir, de  
 « faire un sacrifice expiatoire aux mânes de  
 « mon père. Ta présence, ma fille, me sera  
 « nécessaire; ton innocence, plus que mon  
 « sacrifice, apaisera cette ombre irritée. »

« Antigone gémissait en entendant ces fu-  
 nestes paroles. « Mon père, disait-elle, quel  
 « funeste plaisir prenez-vous à nourrir vos  
 « ennuis? Je vous conduirai sur le Cythéron  
 « lorsque vous l'exigerez; mais pourquoi tant  
 « nous hâter d'accomplir un tel devoir? »

« Ma fille, reprit OEdipe, il est toujours

« trop tard de réparer ses fautes , de se  
« purifier de ses crimes. Néanmoins , je  
« le sais , trop souvent j'ai voulu anticiper  
« sur l'avenir. Commençons donc aujour-  
« d'hui par accueillir le sommeil ; les Dieux  
« l'ont donné à l'homme pour adoucir ses  
« peines. »

« Ainsi parla OEdipe ; et il s'endormit sur  
les marches du tombeau. La pieuse Antigone,  
assise aux côtés de son père , et les yeux at-  
tachés sur le visage du roi , voulut conti-  
nuer de veiller. Elle prononçoit , à voix basse,  
des formules consacrées à Diane , et agréa-  
bles aux Muses. Elle croyoit pouvoir écarter  
ainsi du front de l'infortuné ces pensées con-  
fuses de la nuit , qui produisent les songes  
effrayants. Aux premiers rayons de l'aurore,  
OEdipe se réveilla ; et , s'appuyant sur Anti-  
gone , il sortit avec elle du tombeau d'Am-  
phion et de Zétus.

« Mon père , dit la vierge , nous ne som-  
« mes pas éloignés des bords de l'Europe.  
« Croyez-moi , allons dans l'Aulide ; et , si  
« quelque étranger veut nous recevoir dans

« son vaisseau , nous traverserons le détroit ,  
« nous aborderons à Chalcis. De là nous pour-  
« rons ou parcourir l'Eubée , ou mettre en-  
« core la vaste mer entre la Grèce et nous. »  
Elle vouloit , par ces paroles , détourner dans  
l'esprit de son père la pensée du Cythéron ;  
cependant elle songeoit elle-même à sa pa-  
trie , à sa sœur Ismène , à ses deux coupables  
frères , à ses aimables compagnes , et sans  
doute aussi au noble fils de Créon ; et des  
larmes couloient doucement le long de ses  
joues.

« Ma fille , répond OEdipe avec un sourire  
« plein de tendresse pour Antigone , et de dé-  
« dain pour lui-même , ma fille , j'ai compris  
« ta pieuse ruse. Eh bien , j'y consens , allons  
« attendre , sur les rochers déserts de l'Aulide ,  
« quelque vaisseau à qui je confierai le reste  
« de mes tristes destinées. Peut-être , en effet ,  
« pourrai-je trouver un peu de repos au-delà  
« des mers , pourvu toutefois que le récit de  
« mes cruelles aventures n'ait pas déjà rempli  
« le monde. La renommée , ma fille , publie  
« en un instant les actions et les sentiments

« des rois. Ils ne peuvent ensevelir dans  
« l'ombre ni leurs fautes, ni leurs malheurs.  
« Les plaintes que la douleur arrache à  
« l'homme revêtu du pouvoir suprême sont  
« comme un long gémissement qui retentit  
« au loin. »

Tels étoient les entretiens des deux exilés. Antigone conduisoit son père aveugle, et demandoit de temps en temps le chemin de l'Aulide. Lorsqu'ils étoient pressés par la faim, ils entroient dans la cabane d'un berger ou sous la hutte d'un pêcheur, et ils mangeoient en silence le repas de la pauvreté. Souvent ils arrosoient de larmes les grossiers aliments qu'on leur présentait. Plusieurs fois ils voulurent s'embarquer, mais toujours on cherchoit quelques vaines raisons pour les éloigner. En voyant la beauté d'Antigone, à l'air auguste et sinistre du roi, chacun étoit frappé d'un étonnement mêlé de terreur et de respect : d'ailleurs un bruit confus d'Œdipe errant avec sa pieuse fille s'étoit déjà répandu par-tout ; par-tout on craignoit la rencontre d'un homme visible-

ment poursuivi par les Dieux vengeurs, et traînant la malédiction après lui. Nul n'osoit interroger les deux fugitifs; on ne remplissoit envers eux que les plus stricts devoirs de l'humanité; encore n'étoit-ce qu'avec une sorte de répugnance, tant on craignoit la funeste contagion du malheur. « Tu le vois, « ma fille, disoit alors OEdipe, acheté-je assez cher le peu de jours que la clémence « des Dieux m'a laissés? Nous avons fui les « palais des rois pour éviter leurs superbes « dédains; mais par-tout la pauvreté est un « opprobre. Ah! sans doute, il y a sur mon « front quelque marque d'anathème; per- « sonne a-t-il jamais essuyé de pareils outrages? Ma fille, abandonne-moi à mon sort « déplorable. »

« Non, mon père, répondit Antigone, « non, je ne vous abandonnerai point : ne « repoussez pas les soins de votre fille; avec « vous, les mépris des hommes ne me font « aucune peine. »

Après avoir parcouru pendant quelque temps les ports de l'Aulide, les illustres ban-

nis se retirèrent dans un hameau écarté, sur les bords de la mer. Antigone s'occupoit à filer la laine afin de nourrir son père. OEdipe aimoit à rappeler l'histoire des premiers âges du monde, et à tirer de nouveaux sons de la lyre. Ils se promenoient ensemble sur la grève solitaire, ou s'asseyoient sur un rocher battu par les ondes menaçantes. Antigone décrivait la forme des navires qui traversoient l'Euripe; elle disoit quelle étoit la couleur des voiles, les emblèmes qui décorent la poupe, et le nombre de rameurs: OEdipe expliquoit alors à quelle nation appartenoit chaque vaisseau, car il connoissoit les mœurs et le gouvernement de tous les peuples.

« Cependant le roi portoit dans son sein un trouble qu'il ne pouvoit plus contenir: son front chargé d'ennuis devenoit de plus en plus sombre et terrible; son ame tout entière s'élançoit vers le redoutable avenir. Tel un vieux chêne de la forêt de Dodone: l'arbre prophétique a vu s'écouler plusieurs générations d'hommes; son front chenu est tout

noirci des coups du tonnerre, son tronc robuste a résisté aux vicissitudes des saisons et aux ravages du temps; mais, au premier orage, il succombera; et il ne sait plus que prédire sa propre fin. Tel étoit OEdipe.

« Ma fille, dit-il un jour, je ne sais ce qu'il  
 « y a en moi; il me semble que jamais je n'ai  
 « senti une telle tristesse. C'est plus que de la  
 « douleur, ma fille; oui, c'est plus que de la  
 « douleur. Je suis comme jeté hors de la vie,  
 « et tu m'y rappelles encore. Je voudrais pou-  
 « voir ne rien aimer, ne rien regretter; peut-  
 « être que je me plairois dans cet excès d'a-  
 « bandon et de désespoir. Tes soins me sont  
 « importuns; ta tendresse me fatigue. Ah! que  
 « ne puis-je me soulager par des malédictions!  
 « Ma fille, pardonne ces derniers égarements  
 « à ton malheureux père! J'ai à-la-fois et les  
 « desirs et les terreurs de la mort. J'ai comme  
 « une sinistre pudeur qui me porte à enfouir  
 « dans l'ombre mes derniers instants, sembla-  
 « ble à cet insecte merveilleux qui se retire à  
 « l'écart, sur des arbustes solitaires, pour s'y  
 « construire un tombeau. Ah! laisse - moi ,

« Antigone, laisse-moi; veux-tu donc me sui-  
 « vre sur les bords affreux du Styx? »

« Oui, s'écrie Antigone, oui, je vous sui-  
 « vrai sur les bords affreux du Styx! »

« Fille magnanime, reprend OEdipe, ton  
 « courage me confond : quoi! pour ton père  
 « tu renonces à la vie; eh bien, je veux à pré-  
 « sent que tu y renonces pour toi-même. Viens  
 « t'asseoir à mes pieds, repose ta tête sur mes  
 « genoux; je t'envelopperai de mon manteau  
 « pour te dérober à la douce clarté du jour. »

Antigone obéit, et son père l'enveloppe de son manteau, symbole des ombres mystérieuses de la mort. « Voici que je suis satisfait, dit OEdipe à voix basse, mon Antigone est séparée de toute la terre. Qui pourroit être digne de respirer le même air qu'Antigone? Ah! ma fille, tiens-toi bien séparée de tous les mortels! que tes sentiments leur demeurent inconnus! Garde le secret de tes nobles pensées! Puisque les Dieux n'ont pas encore fixé le terme de tes jours, ensevelis-toi dans une solitude profonde. Dédaigne tout ce qui paroît, au premier regard, em-

« bellir l'existence. J'ai cru autrefois, oui, j'ai  
« cru que les destinées humaines avoient quel-  
« que chose de desirable. Insensé que j'étois !  
« je me jouois en quelque sorte sur les bords  
« d'un abyme. Dans le temps même où je pa-  
« roissois enivré de bonheur et de gloire, je  
« méprisois au fond de mon âme et le bon-  
« heur et la gloire. J'y trouvois je ne sais quoi  
« de fade et d'amer qui me rappeloit le triste  
« sourire du Sphinx. »

« Pendant qu'OEdipe parloit ainsi, Anti-  
gone pousoit de plaintifs gémissements, sem-  
blables à ceux de la colombe délaissée, lors-  
que le chasseur lui a ravi sa compagne. « Tu  
« pleures, ma fille, disoit OEdipe, tu pleu-  
« res, infortunée. Ah ! mes discours sont  
« donc bien nouveaux pour toi ! Je te com-  
« prends ; malgré tous nos malheurs, tu as  
« encore conservé quelque confiance en l'ave-  
« nir. Dis-moi la vérité ; la douce espérance  
« n'habite-t-elle pas toujours au fond de ton  
« cœur ? »

« J'avoue, répond Antigone d'une voix  
« entrecoupée, j'avoue que l'espérance n'est

« pas tout-à-fait bannie de mon cœur, et que  
« mon ame quelquefois se réfugie involontai-  
« rement dans l'avenir. »

« Désabuse-toi, ô ma fille, reprend OEdipe,  
« désabuse-toi; tout passe autour de l'homme,  
« tout passe au-dedans de lui. Ses sentiments,  
« ses souvenirs, ses douleurs même, n'ont que  
« peu de durée. Antigone, les jours de ton en-  
« fance, encore si près de toi, ne se sont-ils  
« pas évanouis comme un songe? Ainsi passe-  
« ront tous les autres jours. Les rapides instants  
« que tu donnes à ton père s'évanouiront eux-  
« mêmes comme le rêve de la nuit. Ces vains  
« projets de repos et de bonheur qui viennent  
« quelquefois endormir nos peines ressem-  
« blent à ces fables milésiennes dont on amuse  
« les enfants. Il n'est rien dans la vie de réel  
« que les larmes. Eh! quel pourroit être ton  
« avenir, ô mon Antigone? Fille déplorable  
« d'un père qui est en horreur aux Dieux et  
« aux hommes, quel pourroit être ton avenir?  
« Tes frères, tout occupés de leurs dissensions  
« cruelles, n'auront point d'appui à t'offrir; et  
« ta sœur, la foible Ismène, est un roseau qui

« ne sait que plier sous le poids de l'orage. Un  
« époux selon le cœur d'Antigone rassure-  
« roit peut-être ma tendresse. Mais où trouver  
« un tel époux, l'homme bon et fort à qui je  
« voudusse confier ton innocence, tes vertus ;  
« tes malheurs ; l'homme généreux qui ne crai-  
« gnit pas cet héritage de douleur et d'oppo-  
« bre, le seul qu'Œdipe en mourant puisse te  
« léguer, ô ma fille ? Si tu m'en crois, Anti-  
« gone, jamais tu ne subiras le joug de l'hy-  
« men. Telle est la fatale condition des mor-  
« tels, que, plus ils multiplient leurs affections,  
« plus ils multiplient aussi les chances de leurs  
« misères. Ma fille, je t'en conjure, ne subis  
« point le joug de l'hymen ! Tu soupîres, An-  
« tigone ! Ah ! si je n'étois pas privé de la lu-  
« mière du jour, peut-être verrois-je ton  
« visage couvert de rougeur ! Parle, ô ma fille,  
« puisque je ne puis lire dans tes yeux ni sur  
« ton front ingénu ; parle, y a-t-il quelque  
« mortel à qui l'âme de mon Antigone soit  
« connue ? »

« Mon père, répond la vierge timide, le  
« plus jeune des fils de Créon a pris pitié de

« vos cruelles infortunes, et le sang d'OEdipe  
« ne lui est point odieux. »

« Nouveaux tourments! s'écrie OEdipe; le  
« fils de Créon! Sans doute c'est un prince  
« noble et généreux; mais son père! ah! son  
« père barbare! crois-tu donc que le cœur  
« de cet ambitieux puisse s'ouvrir à des sen-  
« timents désintéressés? Il approuvera une  
« telle alliance, si elle est pour lui un moyen  
« d'assurer le trône dans sa famille; il la re-  
« jettera avec mépris, si elle doit l'en éloigner:  
« tu seras pour Créon ou l'héritière du sang  
« royal, ou la fille de l'inceste. Ah! mon Anti-  
« gone est-elle faite pour un pareil outrage? »

« Mon père, dit Antigone, ne craignez point  
« pour moi: tant que vous vivrez, je mettrai  
« toute ma félicité à vous soulager dans vos  
« douleurs. Et, lorsque les Dieux m'auront  
« envié ce bonheur, je sais ce que je devrai à  
« votre mémoire. »

« Depuis cet entretien, la tristesse d'OEdipe  
n'avoit fait que s'accroître. Pressé par toutes  
ses terreurs: « Ma fille, dit-il à Antigone, c'est  
« en vain que je lutte contre moi-même; je ne

« puis trouver de soulagement que là où j'ai  
 « commencé à souffrir, là où je fus coupable  
 « pour la première fois. Ma fille, conduis mes  
 « pas sur le Cythéron. »

« Antigone obéit. OEdipe, appuyé sur sa  
 fille, sembloit diriger les pas de la vierge timide, tant il étoit en quelque sorte poussé par l'instinct de sa destinée. Ainsi une cavale de Potnie, dédaignant les gras pâturages qu'arrose l'Asopus, s'élançe sur les monts escarpés : elle va au-devant de l'orage ; elle sait qu'au sein de la tempête elle respirera le souffle fécond qui doit la rendre mère. Tel étoit OEdipe s'avancant vers son tombeau mystérieux. »

Ici Tirésias, accablé, s'interrompt un instant. Aussitôt Daphné prend sa lyre accoutumée à charmer les ennuis du vieillard.  
 « Ma fille, lui dit Tirésias, n'articule aucune  
 « parole. Fais-nous seulement entendre ces  
 « syllabes mélodieuses qui ne forment aucun  
 « mot, mais qui, unies au son de la lyre, imi-

« tent si parfaitement le chant du cygne près  
« de mourir. »

« Prêtresse d'Apollon, s'écrie Hélène tout  
« en larmes, ne faites pas entendre le chant du  
« cygne. Hélas! vous me rappelleriez trop vi-  
« vement les bords de l'Eurotas. Les accents  
« de l'oiseau merveilleux ne me sont pas in-  
« connus; ils ravissoient autrefois mon ame;  
« je n'aurois pas aujourd'hui la force de sup-  
« porter de telles émotions. »

Daphné alors accorda sa lyre en souriant;  
et elle en tira des sons isolés, sans les accom-  
pagner de sa voix.

Quand le calme fut un peu rentré dans  
l'ame de Tirésias, le divin vieillard reprit en  
ces mots :

« Ainsi, après plusieurs jours de marche  
incertaine, OEdipe et sa pieuse fille parvinrent  
au pied du Cythéron. Cette montagne est tra-  
versée par trois routes également fréquentées.  
L'une conduit aux vignes célèbres de la Pho-  
cide, et s'élève, par une pente insensible, jus-  
qu'aux deux cimes du Parnasse, qui fendent

les nues; l'autre aboutit à la ville d'Épire, que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Élide, où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et riantes de l'Alphée. Les deux exilés suivent la seconde route, et s'arrêtent au point où elle est coupée par les deux autres. C'est là qu'avoit été commis le meurtre de Laïus. « Ah! malheur « à moi, s'écrie à l'instant OEdipe, malheur à « moi d'avoir été si long-temps sans m'inquiéter de savoir qui étoit cet inconnu que j'imolai avec tant de fureur! Hélas! je revenois de Delphes, où j'étois allé consulter l'oracle; je ne voulus pas retourner à Corinthe, que je croyois être ma patrie. Je me dirigeai du côté de Thèbes. Ma fille, le chemin n'est-il pas étroit? Ne tourne-t-il pas rapidement? N'y a-t-il pas un précipice à ma droite, et un rocher menaçant à ma gauche? Un torrent ne roule-t-il pas au fond de l'abysses ses ondes tumultueuses? Je l'entends gronder. J'entends aussi la source qui étoit alors consacrée aux Muses, et qui mainte-

« nant est chère aux Euménides. Ma fille,  
« conduis-moi sous les deux chênes qui pré-  
« tent à la naïade une ombre hospitalière. Il  
« me semble les voir. Le ciel étoit tout en feu  
« ce jour-là. Les branches des deux chênes  
« plioient sous l'effort de la tempête. Le tor-  
« rent produisoit un bruit tout semblable  
« aux gémissements confus de mille mourants  
« qui exhalent leurs dernières plaintes sur un  
« champ de bataille. Pourquoi résistai-je à de  
« si funestes présages? Pourquoi vis-je sans  
« terreur le rapide roi des airs, l'aigle, frappé  
« de la foudre, tomber à mes pieds? Pourquoi  
« refusai-je de croire à tous les pressentiments  
« que les Dieux faisoient naître dans mon  
« ame? Lumière du soleil, que n'étois-je alors  
« privé de tes bienfaits! Que n'étois-je aveugle  
« comme à présent! »

« Antigone, tremblante aux discours d'OE-  
dipe, se hâtoit de répondre à toutes ses ques-  
tions. « Oui, mon père, disoit-elle, un torrent  
« roule au fond de l'abyme ses ondes tumul-  
« tueuses; un précipice est à votre droite, un  
« rocher menaçant à votre gauche. Nous voici

« près de deux chênes : ils protègent de leur  
« ombre une fontaine qui s'écoule en filets  
« d'argent. Le chemin tourne avec rapidité,  
« et , au bout de l'horizon , je vois les remparts  
« de Thèbes. »

« Tu vois la ville de Cadmus, ô ma fille! je  
« la voyois aussi; et j'étois bien loin de croire  
« que j'allois m'emparer de sa fatale couronne.  
« Eh bien, arrêtons-nous. C'est ici! oui, c'est  
« ici, je le sens! Dis-moi, l'ombre de Laïus  
« n'est-elle pas assise sur le rocher? »

« Non, répondoit Antigone, l'ombre de  
« Laïus n'est point assise sur le rocher. »

« Ah! je la vois, reprenoit OEdipe, je la vois!  
« grande, terrible! une large blessure; des  
« torrents de sang qui en découlent : ses gardes  
« fuiënt : il est étendu sur son char : ses mains  
« défaillantes abandonnent ses rênes : un son  
« qui se forme en vain dans sa poitrine, et qui  
« ne peut devenir une parole articulée sur ses  
« lèvres mourantes... Dieux! il a reconnu son  
« fils! Visage auguste, pourquoi es-tu sur moi?  
« Tes yeux lancent des éclairs. Toutes mes  
« pensées se troublent. Ombre vénérable, si

« tu n'es pas vengée par toute une vie remplie  
« de trouble, si tu n'es pas vengée par cet excès  
« d'infortune et de misère où je suis précipité,  
« sois-le du moins par tout ce que je souffre  
« en cet instant. Laisse tomber un regard sur  
« mon Antigone : elle est innocente, et elle  
« implore mon pardon. Mon Antigone, viens  
« dans mon sein ; entoure-moi de tes bras,  
« fille chérie, je me mets sous ta protection.  
« Ah ! prie pour moi le ciel ! prie le grand  
« Jupiter ! prie les Muses consolatrices des  
« hommes ! Terribles Euménides, laissez-moi !  
« Nulle puissance ne vous est donnée sur la  
« vertu douce et modeste ; et Antigone m'en-  
« veloppe de ses embrassements. Je sens ses  
« larmes qui inondent ma poitrine. Ses lèvres  
« pressent sur mon front mes cheveux blan-  
« chis avant le temps. »

« Ainsi disoit OEdipe. Antigone consolait son père par de douces paroles ; mais, lorsqu'enfin il n'a plus que la mort devant lui, son trouble s'apaise ; et, d'une voix pleine de tendresse : « Ma fille, dit-il, tu vois en moi « une victime destinée au sacrifice. Mon heure

« suprême est arrivée. Je ne sais comment  
« s'accomplira ce dernier acte de la justice  
« des Dieux; mais enfin je vais mourir. Ma  
« fille, coupe sur mon front une boucle de  
« mes cheveux, et tu la placeras sur la tombe  
« de l'infortunée à qui tu dois le jour. Tu feras  
« des libations de lait et de miel sur cette  
« tombe solitaire qui est restée sans honneurs.  
« Ah! c'est la première fois qu'une reine,  
« qu'une épouse, qu'une mère, a été ainsi dé-  
« posée sans pompe, et comme à la dérobée,  
« dans le sein de la terre. Ma fille, rien ne  
« pourra t'empêcher de remplir ce pieux de-  
« voir : la mort aura tout purifié. »

« Après un long silence, il ajouta : « Je vais  
« mourir! A cet instant solennel, je sens à-la-  
« fois la puissance de la vie et la puissance de  
« la mort. La vie n'a plus rien à m'apprendre ;  
« la mort commence à m'instruire. Clarté du  
« jour, tu ne luis plus à mes yeux ; mais une au-  
« tre clarté luit à mon intelligence. Demeures  
« fortunées, ouvrez-vous pour recevoir celui  
« qui deux fois fut appelé au rang suprême ;  
« tant son front étoit fait pour le bandeau

« royal! ouvrez-vous pour recevoir l'homme  
« qui connut toutes les misères! Et toi, Anti-  
« gone, fille courageuse et magnanime, im-  
« plore de nouveau la clémence des Dieux  
« immortels. Et puissent mes derniers senti-  
« ments et mes dernières pensées, en se repo-  
« sant sur toi, te rendre un objet sacré! Mais  
« tu as encore un service à me rendre. Pendant  
« que je me purifierai dans la fontaine, va  
« chercher une brebis noire; je l'immolerai  
« aux déités infernales. »

« Antigone, plus légère qu'un chevreuil,  
s'élance dans la vallée, et court demander à  
un pâtre la victime que desire son père. « A  
« présent, lui dit OEdipe, retire-toi. » Antigo-  
ne se jette à ses pieds. « O ma fille, lui dit le  
« roi, nous ne pouvons rien contre la volonté  
« des Dieux. Hélas! je te laisse seule sur la  
« terre: je ne puis te confier ni à tes frères bar-  
« bares, ni à la foible Ismène, ni à Créon,  
« qu'une secrète ambition dévore, ni même à  
« son généreux fils. Tu ne trouveras d'appui  
« qu'en toi-même; dans ton innocence, et ta  
« vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée. Le

« héros d'Athènes est désigné par les Dieux  
« pour protéger les nobles projets que tu pour-  
« ras encore former. Il se souviendra de l'hos-  
« pitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi  
« dans l'illustre cité de Minerve, avec le ra-  
« meau des suppliants; car il faut toujours se  
« conformer à sa fortune. »

« La vierge, baignant de larmes les genoux  
du roi, n'entend qu'à peine les dernières pa-  
roles d'Œdipe; elle ne songe qu'au triste sort  
de ses frères : sa propre misère et son délaisse-  
ment l'occupent bien moins que les malheurs  
dont ils sont menacés; elle voudroit détour-  
ner les funestes effets de la malédiction pater-  
nelle : « Mon père, s'écrioit-elle, avant que de  
« mourir pardonnez à mes frères. Les Dieux,  
« n'en doutez pas, ferment l'oreille aux vœux  
« de la bonté et de l'amour, lorsque ces vœux  
« n'embrassent pas tous les enfants : ah! par-  
« donnez à mes frères, pour que le malheur  
« cesse de s'appesantir sur moi-même. »

« Ma fille, reprend Œdipe, pourquoi par-  
« ler ainsi? Ame sublime d'Antigone, que  
« t'importe le bonheur ou le malheur? N'au-

« ras-tu pas toujours la paix de la conscience,  
« les louanges des hommes, et l'amour des  
« Dieux! Va, ma fille, je t'ai devinée; tu n'as  
« parlé de toi qu'à cause de mes malheureux  
« fils. Hélas! c'est à eux maintenant que tu vas  
« te consacrer. Un seul sentiment aura donc  
« rempli tous tes jours! Ta vie entière n'aura  
« été qu'une vie de dévouement et de sacrifice.  
« Non, tant de vertu ne restera pas sans ré-  
« compense; ma fille, crois - en les paroles  
« d'OEdipe qui va mourir. Adieu. »

« Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt  
elle entend un bruit effroyable. Le jour pa-  
roît s'éteindre ; seulement quelques éclairs  
rares, mais prolongés, traversent l'obscurité  
profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes  
de l'Hélicon, semblent jeter des flammes. Le  
torrent de la vallée rend un gémissement pa-  
reil à celui dont OEdipe venoit de parler.  
Tout-à-coup retentit au loin comme le rou-  
lement d'un char qui se précipite du haut  
d'une montagne dans le fond d'un ravin, où  
il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur  
serré de mille angoisses, et elle voit, entre

les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père ; et du sein de ces ténèbres mystérieuses sort ce dernier cri : « Hélas ! hélas ! adieu, « ma fille ! » A l'instant même renaît la clarté du jour. Antigone s'approche en tremblant ; mais elle ne trouve que la brebis égorgée : il ne restoit plus rien d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre ? Fut-il englouti dans un abyme ? Fut-il enlevé vivant dans l'Olympe ? Les Dieux se sont réservé ce secret.

« La généreuse fille d'Œdipe, restée seule, partagée entre l'étonnement et la douleur, chercha trois jours entiers le corps de son père, pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Les chênes embrasés brûloient encore. Elle ne fouloit qu'avec terreur ce lieu

consacré par le jugement des Dieux. A la fin, excédée de fatigue, elle se réfugie dans la modeste demeure d'un vieux pasteur, en attendant qu'elle puisse exécuter les dernières volontés de son père, et se rendre à la cour de Thésée.

« Cependant la renommée commençoit à publier la mort du malheureux OEdipe. Mille récits divers circuloient parmi les peuples. Hémon croit qu'Antigone maintenant ne refusera plus son appui. Il sort de Thèbes et va sur le Cythéron pour y découvrir quelque trace des illustres bannis. Il arrive ainsi, conduit par le hasard, devant une cabane ombragée par de vieux chênes. Deux jeunes filles semblables à des Oréades, étoient assises à la porte de la cabane, et s'entretenoient à voix basse. L'une d'elles avoit un luth, qui par intervalle faisoit entendre de légers sons pareils au frémissement du zéphyr dans le feuillage d'un arbre. L'autre accompagnoit doucement les accords de l'instrument harmonieux ; parfois elles s'interrompoient pour s'entretenir. Et alors on eût dit deux ombres

heureuses, dans les retraites de l'Élysée, se rappelant les souvenirs de la vie.

« Le fils de Créon, immobile, n'ose respirer ; dans la crainte de troubler le concert et les charmants entretiens. Voici ce que disoient les jeunes filles semblables aux Oréades : « La belle étrangère goûte maintenant les douceurs du repos. Ah ! ne troublas pas le silence qui entoure la demeure où dort la belle étrangère. Sans doute depuis longtemps elle n'a pas joui du repos, car ses larmes nous ont révélé ses longs chagrins. « As-tu remarqué, ma sœur, la noblesse de tous ses traits ? Oui, j'ai vu sur son visage l'empreinte d'une haute origine. Cependant elle s'est offerte à notre père, ou pour garder les troupeaux, ou pour filer la laine de nos vêtements. Elle semble accoutumée à l'indigence, mais son ame est fière ; elle ne veut devoir qu'à son travail l'hospitalité qu'elle réclame pour quelques jours seulement. D'où vient-elle ? Où veut-elle aller ? « Et pourquoi nous cacher ses aventures ? « Nous qui sommes si touchés de ses mys-

« **térieuses infortunes ! nous qui aimons tant  
 « à pleurer avec elle ! Peut-être la belle étran-  
 « gère est une divinité de l'Olympe ; et sa  
 « tristesse vient de ce qu'elle a pris en pitié  
 « la misère des destinées humaines. Si ce n'é-  
 « toit pas ainsi, comment trouverions-nous  
 « tant de charmes auprès d'elle ? Pourquoi  
 « sentirions-nous un tel soulagement dans la  
 « communication de ses nobles douleurs ?  
 « Mais ne troublons pas le silence qui en-  
 « toure la demeure où dort la belle étran-  
 « gère. »**

« **Hémon pleuroit d'admiration. Il ne dou-  
 toit point que la belle étrangère ne fût Anti-  
 gone elle-même, la pieuse fille d'Œdipe. Il  
 se rappeloit alors le jour terrible où, au mi-  
 lieu des révélations les plus étranges, au mi-  
 lieu des plus grandes calamités, il avoit lu  
 pour la première fois dans l'ame de la vierge  
 magnanime. Aussitôt il se montre aux jeu-  
 nes filles. Elles veulent fuir, mais il leur  
 fait signe de rester. « Ne craignez point, leur  
 « dit-il en s'approchant, je connois la belle  
 « étrangère, celle qui est venue pour conso-**

« ler les hommes, pour pleurer avec eux. »

« A ce moment paroît Antigone, la tête couverte seulement d'un chapeau thessalien. Aussitôt qu'elle aperçoit Hémon, elle se retire en rougissant. Le fils de Créon continuoit de répandre des larmes : il n'eut pas la pensée de suivre la vierge modeste. Il étoit dans la même attitude, lorsque le vieux pasteur sortit de sa cabane, et, s'approchant du héros, lui dit ces paroles : « Jeune guerrier, « entrez dans ma demeure, je vous offrirai « l'hospitalité; votre sœur paroît en proie à « une tristesse plus cruelle que la douleur. « Venez la consoler et pleurer avec elle. » Hémon alors suivit le vieux berger.

« Antigone avoit repris un visage serein; et, saluant le fils de Créon d'un sourire plein d'innocence et de majesté, elle lui parle ainsi : « Noble Hémon, recevez mes adieux. « J'ai entendu les derniers enseignements de « mon père; je dois accomplir ses volontés : « il me semble même que, près de lui, j'habite déjà le séjour des ombres heureuses. « Déjà mon ame semble ne tenir à ceux

« qu'elle a aimés que par la douce puissance  
 « des souvenirs. Retournez dans Thèbes ; di-  
 « tes à Ismène qu'Antigone est destinée à  
 « accomplir les dernières volontés de son  
 « père. Noble Hémon, recevez mes adieux. »

« Hémon, en écoutant ces paroles, demeure immobile et frappé de surprise ; il veut parler, mais, à l'aspect d'Antigone, il est comme vaincu par une crainte religieuse ; cependant il fait de nouveaux efforts, et balbutie avec peine ces mots qui s'échappent de ses lèvres : « Ah ! du moins que je vive  
 « pour Antigone, que je lui consacre toute  
 « mon existence ; peut-être aura-t-elle besoin  
 « d'un appui !

« Non, généreux Hémon ; non, reprend  
 « Antigone, je n'ai plus besoin d'appui ; les  
 « paroles d'OEdipe mourant me suffisent.  
 « Je ne reparoîtrai dans ma patrie que si les  
 « Dieux m'inspirent de vouer ma vie à d'au-  
 « tres sacrifices. »

« Le vieux berger, à ce nom d'OEdipe, a senti une secrète terreur ; ses deux filles charmantes pleurent malgré elles. Hémon,

entraîné par une force supérieure, ne peut résister aux ordres d'Antigone, et se retire en silence. »

Tirésias, interrompu par l'arrivée d'un héraut, s'arrêta pour la seconde fois, et remit au lendemain la suite de son récit. Ce héraut venoit annoncer que tout étoit disposé pour le sacrifice; car le roi Priam avoit voulu que les fêtes de l'hospitalité fussent prolongées pendant neuf jours, et que chaque jour on immolât des victimes aux Dieux immortels. Tirésias, savant dans les choses sacrées, faisoit connoître de nouveaux rites aux prêtres de Troie; mais il refusoit toujours, ainsi que Daphné, de prendre les augures.

FIN DU LIVRE SECOND.



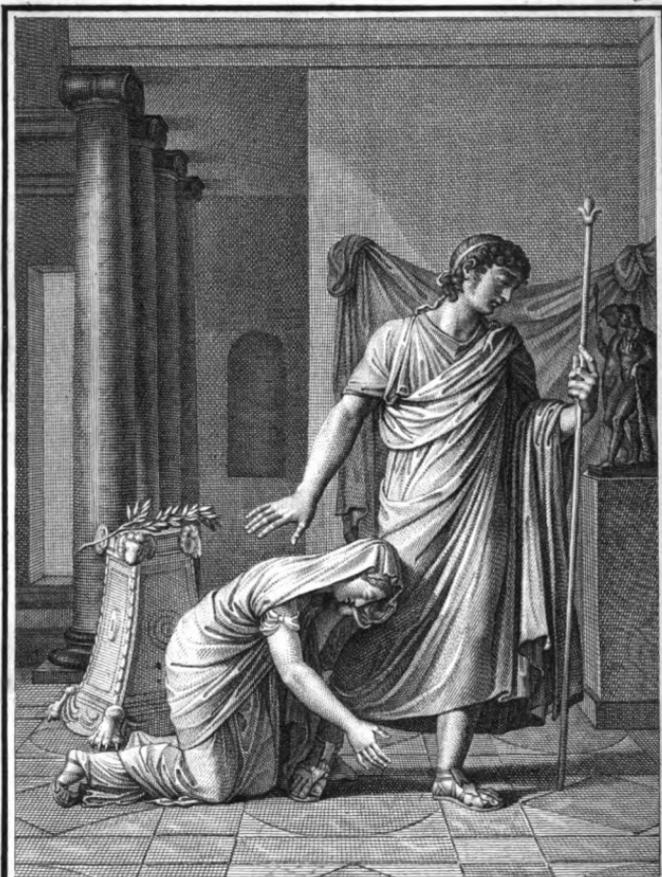
# ANTIGONE.

LIVRE TROISIÈME.

## SOMMAIRE.

La famille de Priam tout occupée du récit de Tirésias. Il en reprend la suite. Antigone se retire à Athènes, en suppliante. Accueil de Thésée. Polynice, devenu gendre d'Adraste, et qui a déjà soulevé la Grèce pour sa querelle, vient demander des secours à Thésée, afin de remonter sur le trône de Thèbes, que son frère ne veut plus lui céder. Le roi d'Athènes refuse de participer à cette guerre impie. Entretiens d'Antigone et de Polynice. Antigone, toujours en suppliante, va à Thèbes pour chercher à fléchir Étéocle. Elle est escortée par des soldats athéniens, et par Piri-thoüs, compagnon de Thésée. Étéocle persiste à garder la couronne. Entretiens d'Antigone, et d'Ismène qui raconte ce qui s'est passé à Thèbes, depuis le départ de sa sœur. Antigone, pour dernière tentative, se rend à Argos, afin de dissuader Adraste d'entreprendre la guerre pour soutenir les droits de son gendre. Cour d'Adraste. Histoire de Tydée et de Polynice. Amphiaraus trahi par son épouse Déiphile. Un collier est le prix de cette trahison. Tydée, envoyé secrètement à Thèbes pour traiter d'une réconciliation entre les deux frères, échoue dans cette mission, et tombe, en revenant, dans une embuscade d'où il sort vainqueur. Projets de vengeance. Douleur d'Adraste. Menaces de Capanée. Funestes pressentiments. Tirésias suspend son récit. Daphné chante Castor et Pollux.





*O mon frère..... les Dieux aiment le repentir ;  
accomplis toute justice et rends le trône à ton frère.*

BIBL  
LYON

*Fontillon inv.*

*Pigeot sc.*

## LIVRE TROISIEME.

LA famille de Priam n'étoit plus occupée que des malheurs de la race de Labdacus. Le puissant monarque de l'Asie aimoit à s'entretenir seul avec le vieillard thébain. Il l'interrogeoit sur les choses obscures qu'il n'avoit point comprises, ou sur les détails qu'il n'avoit point demandés pendant le récit, dans la crainte de l'interrompre. Il s'informoit aussi de l'état actuel de la Grèce, des rois qui la gouvernoient, des guerriers qui avoient quelque renommée. Hélas ! il ignoroit que le jour n'étoit pas loin où ces mêmes Grecs porteroient sur ses rivages une lamentable guerre. Daphné, retirée dans l'appartement des femmes, étoit entourée d'Hécube et de ses nobles filles, qui faisoient aussi mille questions diverses à la prêtresse d'Apollon. Cassandre sur-tout ne quittoit.



point les côtés de la fille de Tirésias. Cette malheureuse Cassandre, prêtresse d'Apollon, comme Daphné, et, comme elle, honorée de l'inspiration du Dieu de Délos, étoit déjà obsédée de la présence confuse de l'avenir; et elle ne trouvoit de calme qu'en se faisant redire la beauté, la vertu, les malheurs d'Antigone. Hélène, la plus belle des femmes d'Ilion, comme elle avoit été la plus belle des vierges de l'OEbalie, Hélène seule se tenoit à l'écart, et pleuroit amèrement sa faute; mais elle oublioit toujours et ses regrets et ses douleurs, lorsqu'elle voyoit paroître celui que trois Déesses n'avoient pas dédaigné de prendre, sur l'Ida, pour juge de leur beauté. Le soir, la famille tout entière se réunissoit dans la salle du banquet de l'hospitalité; et Tirésias continuoit son récit. Le divin vieillard raconta en ces mots les voyages d'Antigone :

« La pieuse fille d'OEdipe descend des sommets du Cythéron, traverse toute la Béotie, le long des bords de la mer, après

avoir côtoyé les rives charmantes de l'Asopus. Elle évitoit les routes fréquentées; mais elle ne marchoit pas sans quelque frayeur, car elle n'avoit point le courage et les mœurs d'une Amazone. A l'entrée de la nuit, et à l'heure des repas, la vierge se présentoit avec crainte dans les cabanes qui se trouvoient sur son chemin, et elle alloit s'asseoir dans le foyer, sous la protection des Dieux domestiques. Le voile qui couvroit son visage, le rameau des supplians qu'elle tenoit à la main, excitoient une attention merveilleuse.

« C'est ainsi qu'elle arriva, inconnue, dans l'Attique. Le peuple d'Athènes, curieux et amateur des choses nouvelles, se pressoit autour de l'héroïne pour savoir qui elle étoit. « Enfants de Cécrops, disoit Antigone, hommes sages et hospitaliers, indiquez-moi le « palais de votre roi. » Tous s'empressent à l'envi de la conduire. La cour de Thésée étoit alors dans les larmes. Le vainqueur du Minotaure et des Amazones n'avoit pu trouver la paix dans sa maison. Il expioit en ce moment et le crime d'avoir abandonné

Ariadne dans l'île de Naxos, et celui d'avoir cru le témoignage de son incestueuse épouse.

« La vierge thébaine se présente avec le rameau des suppliants, et rappelle au roi qu'il fut uni à OEdipe par les liens de l'hospitalité. « Je suis bien loin d'en avoir  
« perdu le souvenir, dit Thésée; avant de  
« partir pour la guerre des Amazones, je  
« voulus m'assurer la bienveillance des rois  
« mes voisins. Le vertueux Polybe régnoit à  
« Corinthe, baignée par deux mers; Adraste  
« occupoit le trône de Sicyone, fertile en oliviers; l'heureux OEdipe, car alors il étoit  
« nommé heureux entre les hommes, commandoit à la race vaillante de Cadmus.  
« Mais que sont et la gloire et le bonheur?  
« Polybe a cessé de vivre, il n'a point laissé  
« d'enfants, et vous m'apprenez qu'OEdipe  
« n'est plus sur la terre. Puissent les Dieux  
« accorder d'heureux jours à Adraste! Quant  
« à moi, j'ai survécu à ma gloire. L'infortune  
« et la honte m'accablent en même temps.  
« Mais il m'en souvient, fille du grand OEdipe, de tous les rois que je visitai, nul ne

« me reçut mieux que votre illustre père.  
« Neuf jours entiers furent passés dans les  
« festins ; et il ne voulut pas me laisser partir  
« sans de magnifiques présents. Princesse,  
« restez à ma cour. Je ne puis vous offrir une  
« compagne de votre âge ; je vous confierai  
« aux tendres soins de ma mère. »

« Antigone dépose alors le rameau des suppliants à l'autel des Dieux domestiques, et, conduite par des femmes, elle se rend à l'appartement de la mère de Thésée. Elle demeura ainsi un an à la cour d'Athènes. Toujours modeste, toujours retirée, on ne la trouvoit jamais ni dans les assemblées publiques, ni dans les festins du roi. La princesse de Trézène avoit vu plusieurs générations de héros ; elle connoissoit toutes les généalogies de la Grèce, et l'histoire de toutes les cours. Mais elle aimoit par-dessus tout à raconter les longues infortunes de sa vie, l'esclavage où elle avoit été réduite, l'orgueil des femmes de Sparte, qu'elle avoit servies pendant un grand nombre d'années. Elle montrait quelquefois sa tête rasée, en

signe de cette condition malheureuse, signe d'opprobre et de douleur qu'elle n'avoit jamais voulu ni cacher, ni faire disparaître. « Pourquoi rougirois-je? disoit Éthra. N'est-il « pas arrivé trop souvent aux filles des rois « de filer la laine pour les vêtements de l'é- « tranger, de préparer la couche d'une maî- « tresse hautaine, et de partager la nourriture « des esclaves? Qui ne connoît l'inconstance « de la fortune? » Antigone écoutoit avec complaisance les longs récits de la mère de Thésée.

« Cependant Étéocle, après avoir régné durant une année, n'avoit point voulu céder la couronne à son frère Polynice. Celui-ci s'étoit exilé volontairement, et s'étoit réfugié chez Adraste, dont il avoit épousé la fille. Le malheureux héritage d'Œdipe alloit être disputé le fer à la main. Polynice, irrité de l'injustice de son frère, s'efforce de soulever toute la Grèce contre lui. Argos arme ses soldats et ses alliés contre la ville infortunée de Cadmus. Tous les rois s'agitent pour cette guerre impie. Les uns déplo-

rent les malheurs de l'exilé, et les autres s'attachent à la fortune d'Étéocle.

« Ce fut à-peu-près en ce temps que Polynice vint demander des secours à Thésée; mais le roi d'Athènes, effrayé par de sinistres présages, craignit de se mêler dans cette odieuse querelle: alors Polynice voulut du moins engager sa sœur à le suivre. « L'équitable Jupiter, disoit-il, donnera sans doute la victoire à celui des deux frères qui près de lui gardera la pieuse Antigone. La justice d'ailleurs est de mon côté, puisque je viens réclamer un droit qui m'appartient. »

« Polynice, disoit Antigone, toi que j'aime si tendrement, oh! par les malheurs de notre famille, je t'en conjure, renonce à cette guerre détestable, et laisse aux Dieux le soin d'accomplir toute justice. Peut-être qu'Étéocle, vaincu par ta modération, se laissera fléchir; et tu régneras à ton tour. Un trône est-il donc une chose si desirable qu'il faille l'acheter au prix de tant de crimes? Mon frère, les hommes sont habiles à se déguiser leurs propres sentiments,

« à donner des motifs à leurs aveugles pas-  
« sions. Entre dans ton cœur : c'est moins la  
« justice que l'ambition qui arme ton bras. »  
Telles étoient les paroles d'Antigone. Mais  
l'impatient Polynice lui répondoit : « Ainsi  
« donc c'est à moi de tout supporter ! Quoi !  
« le sang malheureux d'où je sors ne me  
« donnera pas du moins le triste avantage de  
« partager la plus sinistre couronne qui fut  
« jamais ! Il ne me restera de ma naissance  
« que la honte et la misère ! Non, j'en jure  
« par les Dieux vengeurs, je ne déposerai  
« point les armes ! »

« Mon frère , reprenoit Antigone avec dou-  
« ceur , que t'importe l'opinion des hommes ,  
« si tu fais ton devoir ? Et pourquoi prendre à  
« témoin les Dieux immortels ? » Polynice ,  
n'ayant pu persuader sa sœur , retourne à la  
cour d'Argos presser l'accomplissement de  
ses projets de vengeance.

« Alors la fille d'OEdipe forme le projet  
d'aller à Thèbes ; elle veut essayer si elle aura  
plus de pouvoir sur Étéocle. Thésée lui don-  
ne des gardes pour l'accompagner , et proté-

ger son voyage au milieu des préparatifs de la guerre. Il confie le commandement de l'escorte à Pirithoüs, son compagnon d'armes, et son ami. Antigone est couverte d'un voile; elle tient à la main le rameau des suppliants; un héraut marche devant elle. Les soldats qui couvroient déjà les campagnes laissent avec respect passer la vierge charmante qu'ils ne connoissoient point. Lorsqu'elle est arrivée près de la ville de Thèbes, le héraut crie trois fois au pied des remparts, et la porte s'ouvre à l'instant. Pirithoüs reste avec ses guerriers hors de la ville, parceque Thésée leur a défendu d'entrer dans Thèbes. Ils attendent qu'Antigone vienne se remettre sous leur protection.

« La fille d'OEdipe s'avance seule, précédée du héraut, et se rend au palais du roi. Le peuple se hâte autour d'elle; chacun s'interroge sur cette apparition merveilleuse. Les uns disoient : « C'est la jeune épouse de « l'exilé; elle vient demander la paix. » Les autres prétendoient que c'étoit une vierge savante, née d'un sang illustre, et envoyée

par les prêtres de la Samothrace pour purifier le palais d'OEdipe et la ville de Cadmus. Enfin d'autres disoient : « C'est quelque divinité de l'Olympe, qui vient réclamer un culte et des autels ; et sans doute, à ce prix, elle promettra le salut de Thèbes. » Nul ne soupçonnoit que ce fût Antigone, parceque nul ne pouvoit penser que la fille des rois dût se présenter en suppliante. Elle parvient ainsi jusqu'au palais de son frère. Étéocle accourt. « Roi, dit Antigone, faites retirer vos gardes. » Les gardes se retirent, et Étéocle demeure seul. Antigone alors se jette à ses genoux, et, levant son voile : « Reconnois ta sœur, dit-elle, reconnois Antigone. » Étéocle reste muet d'étonnement. « Oui, c'est moi, continue l'héroïne, c'est moi qui ai suivi OEdipe dans l'exil ; avec lui j'ai partagé le pain de la misère ; j'ai reposé ma tête où il reposoit sa tête. Il a paru à mes yeux au sein d'un orage effroyable. Colère des Dieux, que vous êtes terrible ! Mon frère, j'ai entendu les dernières paroles de l'infortuné qui fut ton père et le

« mien , qui fut aussi le père de Polynice ;  
« j'ai entendu ses derniers gémissements. Te  
« souvient-il des malédictions qu'il proféra  
« lorsqu'il descendit du trône où tu es assis  
« maintenant? Étéocle, ô mon frère, rassure-  
« toi ; ces malédictions n'ont point acquis  
« cette sorte de solennité qui accompagne  
« l'heure suprême. OEdipe est mort sans mau-  
« dire de nouveau ses fils malheureux. O mon  
« frère, n'attends pas le dernier moment pour  
« expier tes fautes ; les Dieux aiment le re-  
« pentir ; accomplis toute justice, et rends le  
« trône à ton frère. Le malheureux, il erre  
« dans l'exil ! Tu ignores, Étéocle, combien  
« il est dur d'implorer le secours de l'étran-  
« ger, d'avoir à essayer ses rebuts. Tu ne  
« sais pas combien il est douloureux de vivre  
« loin de la patrie. »

« En parlant ainsi, Antigone tenoit em-  
brassés les genoux de son frère, qui détour-  
noit la tête pour cacher ses pleurs. « Je  
« connois Polynice, répond Étéocle après  
« un moment de silence, oh je le connois !  
« une fois monté sur le trône, il ne voudra

« plus en descendre. Antigone , qu'espérer  
« d'un furieux qui arme contre sa patrie tous  
« ses voisins? Ma sœur, tu fais de vains ef-  
« forts, je ne céderai la couronne qu'avec la  
« vie. »

« Antigone, toujours aux pieds d'Étéocle ,  
le supplioit avec larmes; mais toutes ses  
prières furent inutiles. Trop sûre à la fin  
qu'elle ne pourra fléchir l'ame implacable  
de son frère, elle résout, pour dernier parti,  
d'aller à Argos implorer la pitié d'Adraste,  
qui conservoit encore dans son cœur quel-  
ques sentiments généreux; mais, avant de  
s'éloigner de Thèbes une seconde fois, elle  
voulut revoir Ismène sa sœur, et ma fille  
Daphné, la douce compagne de son enfance.

« Je n'essaierai point de vous peindre cette  
entrevue déchirante. Lorsque les deux filles  
d'Œdipe se furent livrées à toute l'amertu-  
me de la douleur, elles se retracèrent mu-  
tuellement l'une à l'autre les maux qu'elles  
avoient soufferts. Antigone racontoit le voya-  
ge de l'Aulide, et la catastrophe du Cythé-  
ron. Ismène racontoit à son tour les mal-

heurs de Thèbes, et sur-tout les pensées cruelles qui agitoient Polynice à l'instant où il quitta sa ville natale. « C'étoit le lendemain « du jour où tu sortis du palais de Laius, « avec mon père aveugle, disoit Ismène. Étéocle avoit un air calme, mais ce n'étoit « qu'en apparence; de temps en temps quelque chose de sinistre s'échappoit de ses « yeux. Il venoit seulement d'entourer son « front du bandeau royal, et déjà il paroissoit dégoûté du pouvoir suprême. Au moment où les deux frères se séparèrent, Polynice versoit des larmes. Il voulut serrer « pour la dernière fois dans ses bras Étéocle, « qui le repoussa en disant avec une voix concentrée : « Quelle valeur peuvent avoir nos « embrassements, nous qui venons de chasser OEdipe? Nous avons cessé d'être fils, « pourrions-nous être restés frères? » A ces « paroles, ils fondent en larmes, et le remords entre dans leur ame. Mais Créon, « avec un sourire dédaigneux, leur disoit : « Vous êtes bien les dignes fils du foible OEdipe! Vous ne savez être ni coupables, ni ver-

« tueux ! Choisissez donc enfin , et ne vous  
« livrez pas ainsi à ce trouble éternel. De-  
« meurez affermis dans vos résolutions , ou ,  
« si ce trône vous embarrasse déjà , sortez ,  
« allez chercher OEdipe ; maintenant qu'il  
« est aveugle , il saura peut-être mieux diriger  
« les destinées des hommes. Peut-être il vous  
« pardonnera votre impiété ! Vous , vous lui  
« pardonneriez votre opprobre ! »

« A ces mots , Étéocle se retire en silence ;  
« et Polynice , s'enveloppant dans son man-  
« teau , prend la route de l'exil. J'étois avec  
« lui ; je l'accompagnai jusqu'à la porte d'É-  
« lectre , comme je vous avois accompagnés  
« la veille. Je suis destinée aux tristes adieux.  
« L'infortuné considéroit , en gémissant , ces  
« temples , ces places publiques , tous ces  
« monuments de Thèbes. Hélas ! il sembloit  
« qu'il quittoit pour toujours les lieux de sa  
« naissance ; il sembloit saluer pour la der-  
« nière fois sa patrie. Funestes pressentiments ,  
« puissiez-vous n'être jamais réalisés ! »

« Tels étoient les récits d'Ismène. Antigone  
ne veut pas retarder plus long-temps son

voyage à la cour d'Argos. Un reste d'espérance est encore au fond de son cœur : hélas ! la douce vierge ignoroit la puissance de l'ambition sur l'ame des mortels. Ismène l'accompagne, et la confie, en pleurant, aux soins de Pirithoüs.

« Antigone, livrée seule à l'incertitude de ses résolutions généreuses, méditoit sur la manière de se présenter devant une cour étrangère. Elle prioit les Muses de placer sur ses lèvres les paroles qui persuadent les hommes, et qui font tomber les armes de la main des guerriers. Voici ce que je dirai à Adraste, pensoit-elle en elle-même : « Illustre petit-  
« fils de Persée, vous qui êtes célèbre dans  
« toute la Grèce par votre équité, vous ignorez peut-être que vous entreprenez une  
« guerre impie. Thèbes est sous la protection  
« de Bacchus et du Dieu de Tyrinthe ; ses  
« murs ont été élevés au son de la lyre ; ses  
« annales sont toutes remplies de merveilles.  
« Et qui veut renverser la ville de Cadmus?...  
« Mais, disoit-elle en se reprenant, dois-je  
« mêler dans mes discours le blâme de mes

« frères? Non, j'ajouterai seulement : « Roi  
« d'Argos, retirez-vous, et laissez aux Dieux  
« le soin de régler les destinées des hommes. »  
« Muses protectrices, disoit-elle encore, si  
« vous savez quelque autre parole qui ait plus  
« de pouvoir sur le sage Adraste, daignez me  
« les enseigner. »

« Enfin elle arrive à Argos, placée au sommet d'un rocher comme l'aire d'un aigle ; seule elle traverse la ville ; car Pirithoüs, toujours fidèle aux ordres de Thésée, n'étoit point entré avec elle. La vierge du Cythéron excite sur son passage la même curiosité et la même admiration qu'à Athènes et à Thèbes. Comme dans ces deux villes, le peuple, en la voyant, se livre à mille conjectures.

« Lorsqu'elle fut introduite dans les appartements du roi, Adraste étoit entre ses deux gendres, Tydée et Polynice. L'auguste vieillard paroissoit plongé dans une tristesse profonde. Vous avez peut-être quelquefois remarqué, sur les bords du Simois ou sur les sommets élevés du Gargare, un chêne antique, dépouillé de son feuillage hospitalier.

Les oiseaux du bocage ne vont plus, au printemps, y cacher l'asile de leurs amours, y placer le berceau de leur postérité; il est visité seulement par le vautour, qui vient dévorer sa proie, ou par la vieille corneille, qui ne sait que prédire des malheurs. Néanmoins dans son tronç caverneux le pâtre trouve encore des rayons de miel, luxe modeste de son repas champêtre. Tel étoit Adraste entre ses deux gendres. Son extérieur austère indiquoit les ennuis dont il étoit dévoré; mais au fond de son cœur étoient de généreux sentiments; et ses lèvres laissoient échapper de douces paroles.

« Dès qu'il vit entrer la jeune princesse, il se leva; un sourire de bienveillance et d'admiration vint se placer sur sa bouche vénérable. Des larmes rouloient dans les yeux de Polynice, qui reconnut à l'instant sa sœur. Le valeureux Tydée lui-même sentit s'amollir son cœur farouche. « Qui êtes-vous, dit « Adraste, vous qui venez ainsi au sein d'une « ville tout occupée des préparatifs de la « guerre? Êtes-vous la fille d'un de nos chefs?

« Ou si vous êtes une divinité descendue de  
« l'Olympe, dites-le-moi, je vous offrirai  
« des sacrifices. »

« Je ne suis qu'une foible mortelle, ré-  
« pond Antigone, mais je viens parler au  
« nom des Dieux. Illustre petit-fils de Persée,  
« vous qui êtes célèbre, dans toute la Grèce  
« par votre équité, vous ignorez peut-être  
« que vous entreprenez une guerre impie.  
« Thèbes est sous la protection de Bacchus  
« et du Dieu de Tyrinthe; ses murs ont été  
« élevés au son de la lyre; ses annales sont  
« toutes remplies de merveilles. Roi d'Argos,  
« retirez-vous, et laissez aux Dieux le soin de  
« régler les destinées des hommes. »

« Un sombre chagrin respiroit dans tous  
les traits de Polynice; mais Tydée frémissait  
de rage : un froid dédain s'échappe des plis  
de son front, et la colère étincelle dans ses  
regards. « Voilà donc, s'écrie-t-il, voilà donc  
« les députés que Thèbes nous envoie! Jeune  
« fille, livrez-vous à d'autres soins. Qu'ont  
« à faire les femmes dans la querelle des guer-  
« riers? »

« Prince de Calydon , ditAdraste, pour-  
« quoi ces transports? Écoutez ceux qui  
« parlent au nom des Dieux. » Puis s'adres-  
sant à Antigone : « Ma fille , lui dit-il , et  
« pardonnez à mon âge si je vous nomme  
« ainsi ; ma fille , je ne vous interrogerai point  
« sur votre nom ni sur votre naissance ; le  
« rameau de suppliante que vous tenez à la  
« main doit m'inspirer le respect , et me dé-  
« fendre toute curiosité. »

« Mon intention n'est point de vous celer  
« mon nom , répond la vierge modeste ; je  
« suis Antigone , je suis la sœur de Polynice. »

« Noble princesse , répondAdraste, je con-  
« nois tous vos malheurs. Il est vrai , la guerre  
« qui se prépare est une guerre sacrilège pour  
« Argos aussi bien que pour Thèbes. Les  
« Dieux m'en sont témoins , je ne l'entre-  
« prends qu'à regret ! Je n'ignore pas non plus  
« les maux dont je suis encore menacé. De  
« tous les chefs vaillants qui entourent mon  
« trône , nul ne me survivra. Je resterai seul.  
« Douleur sans égale que m'ont prédite de  
« funestes oracles ! Antigone , je n'ai jamais

« été foible dans les combats, et cependant  
« mon cœur, pour la première fois, connoît  
« la crainte. Hélas! on ignore ce qui se passe  
« dans l'âme d'un roi : elle ne peut souffrir  
« un soupçon injurieux. Si je refusois de  
« faire rendre à l'époux de ma fille un trône  
« qui lui appartient, je serois appelé lâche  
« parmi les hommes. Tels sont les vieillards,  
« diroit-on, ils ne savent pas faire respecter  
« leurs droits; ils préfèrent la honte aux ha-  
« sards de la guerre. »

« Lorsque le roi eut cessé de parler, il  
s'approcha de la vierge du Cythéron; et, la  
pressant contre sa poitrine, il arrosoit de lar-  
mes sa belle chevelure. La pieuse fille d'OEdipe  
gémissoit profondément : elle se rappeloit le  
souvenir douloureux de son père sur les ri-  
vages de l'Aulide. Pourtant Adraste vouloit  
engager Antigone à rester au sein de sa cour.  
« Non, seigneur, répondoit-elle; puisque je  
« n'ai pu vous persuader, mon devoir est de  
« rentrer à Thèbes. Thèbes est ma patrie;  
« c'est là que reposent les restes de ma mère;  
« c'est là que je dois accomplir les dernières

« volontés d'OEdipe; là sont mes Dieux do-  
« mestiques; enfin c'est à Thèbes qu'habite  
« ma sœur, accablée de chagrins. »

« Souffrez, du moins, dit le roi, que pen-  
« dant neuf jours nous célébrions la fête de  
« l'hospitalité. Vous assisterez aux sacrifices  
« que nous offrirons aux Dieux : ma fille,  
« croyez-moi, vous pourrez y assister; car je  
« n'ai qu'une chose à demander aux Immor-  
« tels, c'est de nous épargner une guerre im-  
« pie. Princesse magnanime, vous êtes venue  
« ici avec des paroles de paix; ne vous retirez  
« pas si promptement, on pourroit croire que  
« j'ai rejeté les prières de la suppliante. »

« Le roi, en parlant ainsi, songeoit à pro-  
« fiter de ce retard pour envoyer à Thèbes un  
« ambassadeur. « Si je réussis, disoit-il en lui-  
« même, mon cœur sera comblé de joie; et  
« la vertueuse Antigone ne sortira point de  
« mon palais sans de riches présents pour  
« elle et pour son frère Étéocle. Dieux d'Ar-  
« gos, réconciliez-vous avec les Dieux de Thè-  
« bes! » Telles étoient les secrètes pensées  
« d'Adraste.

« Grand roi, dit la vierge timide, je n'au-  
« rois pu traverser seule une contrée inondée  
« de soldats, et infestée de brigands. Thésée,  
« l'ancien hôte d'Œdipe, a voulu favoriser  
« les desseins de sa fille malheureuse. Il m'a  
« donné une escorte commandée par Piri-  
« thoüs, dont les exploits sont aussi célèbres  
« que ceux du héros d'Athènes. Mais, comme  
« il veut rester étranger à la guerre qui me-  
« nace tous les états du Péloponèse, il a  
« défendu à Pirithoüs d'entrer dans Thèbes  
« et dans Argos. Si je reste ici durant neuf  
« jours, qui remplira les devoirs de l'hospi-  
« talité envers le généreux Pirithoüs et ses  
« vaillants soldats? »

« Vous pouvez vous en reposer sur moi,  
« répond Adraste, les guerriers d'Athènes qui  
« ont protégé votre pieux voyage recevront  
« tous les honneurs dus à de fidèles com-  
« pagnons de Thésée. »

« Antigone se retira dans l'appartement des  
femmes, où elle fut reçue par Argie, épouse  
de Polynice, et par Déiphile, épouse de  
Tydée. Là, elle apprit comment Adraste

avoit choisi ses deux gendres. « Un ancien  
« oracle, dit-on à Antigone, annonçoit que  
« les filles du roi d'Argos devoient avoir pour  
« époux, l'une un sanglier, et l'autre un lion.  
« Cette prédiction obscure, dont Adraste ne  
« pouvoit pénétrer le sens, lui causoit mille  
« inquiétudes cruelles. Il ne voyoit pas sans  
« une sorte de terreur Argie et Déiphile croi-  
« tre et s'embellir sous ses yeux paternels. A  
« cette époque, pendant une nuit d'orage,  
« deux fugitifs se réfugièrent sous un des  
« portiques du palais. Mais ces deux étran-  
« gers, au lieu de jouir paisiblement du mo-  
« deste asile qu'ils ont choisi pour se reposer,  
« se disputent avec violence quelques poi-  
« gnées de chaume desséché, qui étoient res-  
« tées sous le portique : tant il est vrai que  
« les hommes attachent quelquefois leur or-  
« gueil et leur ambition aux choses les plus  
« viles. Adraste entendit ce tumulte; il vou-  
« lut en connoître la cause. On lui dit que  
« deux mendiants s'étoient battus pour une  
« place sous le portique. « Ce ne sont point  
« des mendiants, s'écrie Adraste; j'ai entendu

« les coups terribles qu'ils se portoient l'un à  
« l'autre. Quelques unes de leurs paroles ré-  
« sonnoient le long des voûtes, et sont parve-  
« nues jusqu'à moi. Certainement ce ne sont  
« point des mendiants. » On les amène en sa  
« présence. Il voit que l'un est revêtu de la  
« peau d'un lion, et que l'autre avoit les  
« épaules couvertes d'une peau de sanglier.  
« Il crut alors reconnoître les gendres qui  
« lui furent annoncés par les oracles. C'étoient  
« Tydée et Polynice, tous les deux exilés  
« et fugitifs. Tydée, qui avoit la dépouille du  
« sanglier de Calydon, s'étoit éloigné des ri-  
« ves fleuries de l'Achéloüs, à cause du meur-  
« tre de son frère, dont il s'étoit rendu cou-  
« pable. Polynice, héritier de la dépouille du  
« lion de Némée, avoit quitté sa patrie pour  
« laisser son frère jouir pendant une année  
« du trône de Laïus. » C'est ainsi que l'on fit  
connoître à Antigone les détails domestiques  
de la cour d'Argos.

« Cependant à peine la fille d'OEdipe s'étoit-  
elle éloignée d'Adraste, que le roi convoqua  
le conseil des guerriers pour choisir un am-

bassadeur. On jette les sorts dans un casque d'airain, on les agite, et la première marque qui s'échappe du casque est celle de l'impétueux Tydée, fils d'OËnéus. Adraste, à cette vue, sent une vive douleur au fond de son ame, car il connoit le caractère bouillant du héros; mais il ne peut s'opposer au sort, et d'ailleurs Tydée est son gendre.

« Adraste réunissoit chaque jour au banquet de l'hospitalité, et sa famille, et ses nombreux compagnons, qu'il regardoit aussi comme sa famille. Il n'y manquoit, en ce moment, que Tydée et Amphiaraüs. Tydée s'étoit rendu à Thèbes. Amphiaraüs, prêtre d'Apollon, et instruit des secrets de l'avenir, s'étoit retiré dans une solitude ignorée, pour éviter de prendre part à cette guerre impie. Mais il n'échappera point à sa destinée; son épouse, la malheureuse Ériphile, ne tardera pas de dévoiler l'asile où s'est caché le prêtre d'Apollon.

« Un jour elle étoit assise à la table hospitalière, à côté de Polynice: elle considéroit avec un œil d'envie le superbe collier qui or-

noit le cou d'Argie, belle entre toutes les femmes. Cette parure fatale appartient à Hermione, et passa de la famille de Cadmus dans celle d'Œdipe. Polynice, qui l'avoit reçue de sa mère infortunée, la donna à la fille d'Adraste, lorsqu'elle lui fut accordée en mariage. Ériphile ne cessoit d'avoir les yeux fixés sur cet objet de tous ses desirs, tant il paroissoit ajouter d'éclat à la beauté d'Argie. Ainsi elle s'abreuvoit en silence du cruel poison de la vanité. Polynice s'en aperçut; et, se penchant du côté d'Ériphile :  
« Vous avez bien raison, lui dit-il à voix basse,  
« d'admirer le collier d'Hermione, présent  
« magnifique d'une divinité. Jadis Vénus le  
« détacha de son cou d'ivoire pour en parer  
« l'épouse de Cadmus. Chef-d'œuvre dont  
« rien n'égala jamais la perfection, mille  
« doux charmes sont restés cachés dans ce  
« tissu merveilleux; car ce n'est pas en vain  
« qu'il a été porté par la reine des Amours.  
« Ériphile, nulle femme, sans doute, n'eut  
« moins que vous besoin d'un ornement  
« étranger; mais il est bien permis à une

« mortelle d'ambitionner une parure que  
« Vénus elle-même ne dédaigna pas. Croyez-  
« en ma parole, ce collier est à vous, si vous  
« m'enseigniez la retraite qu'a choisie le poète  
« guerrier dont Argos réclame le secours.  
« C'est d'Amphiaräus que dépend la victoire;  
« il ne pourra manquer d'approuver que  
« vous m'ayez révélé un secret auquel tient  
« la gloire de notre patrie. » Ériphile, séduite  
par ce discours artificieux, indique, en trem-  
blant, le lieu où s'est caché son époux.

« Adraste cependant soupçonne quelque  
infidélité; sans doute il desire la présence  
d'Amphiaräus, mais il ne veut pas la devoir  
à une perfidie. Aussitôt il prend sa lyre, et  
se met à chanter une imprécation contre  
cette vanité funeste qui perdit si souvent le  
cœur des femmes. Il peint des couleurs les  
plus tristes la magicienne de Colchos, appe-  
lant tout l'art des enchantements au secours  
de sa beauté. Il peint Déjanire employant  
des filtres, et ensuite des poisons, pour fixer  
le cœur du grand Alcide; enfin il peint Niobé  
s'égalant à une Déesse, et punie de cet at-

tentat. « Ah! disoit-il, les femmes ne pour-  
« ront donc jamais assez compter sur la puis-  
« sance de la beauté; elles voudront toujours  
« y associer les prestiges de l'art, et les re-  
« cherches de la parure. » Tous les convives  
se regardoient entre eux: ils ne pouvoient  
comprendre ce qui excitoit ainsi le courroux  
du vénérable Adraste. Ériphile soupiroit, des  
larmes rouloient dans ses yeux; elle sentoit  
avec amertume tout l'empire de la vanité sur  
le cœur des femmes, et son front se colo-  
roit d'une vive rougeur. Argie, aux discours  
du roi, éprouva de même un embarras  
qu'elle cherchoit à dissimuler. La sœur de  
Polynice promenoit ses regards interdits sur  
l'assemblée; et, chose inouïe! cette vierge si  
pleine de candeur et d'innocence rougissoit  
aussi, quoiqu'elle fût bien loin, sans doute,  
de mériter de semblables reproches.

« Le neuvième jour, toute la famille et les  
nombreux compagnons d'Adraste étoient de  
nouveau réunis dans la salle du festin. Am-  
phiaräus, victime de la foiblesse de sa jeune  
épouse, s'y trouvoit aussi: le front chargé

d'ennuis, mais décidé à subir son sort, le divin vieillard cachoit sous un air calme et paisible toutes les terreurs qui désoloient son ame.

« Je ne sais quelles pensées nous occupent  
« en ce moment, dit Adraste; mais je crois  
« apercevoir sur tous les fronts l'empreinte  
« de la douleur. Appelons à notre secours les  
« Muses consolatrices. Faites-nous entendre,  
« princesse de Thèbes, quelques uns de ces  
« chants que répètent entre elles les jeunes  
« filles de l'Aonie. »

« Hélas ! répond Antigone, comment  
« pourrais-je répéter les chants de l'Aonie?  
« Roi d'Argos, en ces jours de tristesse,  
« ma voix ne sauroit exprimer les accents  
« de la patrie. »

« Alors Amphiaraüs, héritier de la lyre  
d'Orphée, voudroit célébrer d'abord la gloire  
des enfants de Pélops, la richesse des cotteaux  
de Prosymne, la fertilité des campagnes  
qu'arrose l'Inachus; mais il craint de  
causer quelque peine à la fille d'OEdipe. Il  
voudroit aussi peindre ces événements mé-

morables conservés dans les traditions de tous les peuples, faits éclatants qui attestent et la justice et la puissance des Dieux; une race perverse noyée dans les eaux du déluge; les Titans écrasés par la foudre dans les plaines de Phlégra, au pied de ces monts qu'ils avoient follement entassés; mais le poète divin préfère chercher dans son cœur la peinture des sentiments les plus tendres, des affections les plus douces. Quoique récemment trahi par son épouse, elle lui est chère comme au jour où il la reçut pour la première fois dans sa maison. Sa lyre se monte sans effort sur le mode le plus suave et le plus harmonieux, pour dire toutes les douceurs de l'amour conjugal. Hélas! en effet, il aime toujours la belle Ériphile; mais, il faut l'avouer, une sorte de tristesse respiroit dans le son de sa voix. On sentoit quelque chose des accents d'Orphée, lorsque, sur les bords du Strymon, le fils de Calliope redemandoit aux échos sa chère Euridice; ainsi Amphiaräus produit sur sa lyre les plus touchants accords. Il raconte Hyperm-

nestre exposant ses jours pour sauver ceux de son époux; Alceste consentant à mourir pour le sien. Ériphile gémissait. Le vénérable Adraste retient ses larmes avec peine : il pensoit à cette rigueur de la mort qui nous prive des êtres les plus chers. « Sacrifice de la « vie, disoit-il en lui-même, tu n'es rien ! « Que ne puis-je mourir le premier ! mais je « suis destiné à survivre à tous, et c'est ce qui « fait ma douleur. »

« Antigone avoit abaissé son voile. La vierge pudique pleuroit en silence. Ces prodiges de l'amour conjugal ravissoient son ame ; et son cœur se laissoit doucement entraîner à la pensée d'Hémon. Elle eût trouvé mille charmes à souffrir avec un objet aimé, à se dévouer pour lui ; et ces souffrances et ces dévouements de l'amour excitoient toute son envie.

« La pieuse fille d'OEdipe est absorbée dans « la douleur, dit Adraste, parceque le poète « divin n'a fait entendre que des chants plain- « tifs. Fils d'Oïclée, dites-nous quelque chant « joyeux. »

« La poésie et la musique, répond Amphiaräus, doivent, avant tout, chercher les routes du cœur; et le cœur de l'homme ne sait que souffrir. Puissant roi d'Argos, les Muses méconnoissent le plaisir. . . »

« Il alloit continuer. Tout-à-coup les portes de la salle du festin s'ouvrent avec fracas. C'est Tydée, tout couvert de sang et de poussière. « Mort à Thèbes, s'écrie en entrant le prince de Calydon, mort à Thèbes! Je suis allé dans la ville perfide, j'ai parlé au faucon rouche Étéocle : il m'a accablé d'injures, parceque je lui conseillois de céder un trône usurpé. Je me suis retiré en frémissant de rage. Arrivé au lieu où se termine la forêt de Némée, et où l'Inachus sépare les terres fertiles d'Argos du territoire de Mantinée, je suis inopinément tombé dans une embuscade de Thébains. Seul j'ai soutenu l'effort de cinquante guerriers; j'étois semblable au terrible Até; mon glaive s'est déaltéré dans le sang. Mort à Thèbes! Ville de Cadmus, tu compteras mes blessures à la lueur de tes incendies! »

« Adraste ordonne aux femmes de se retirer, et confie la malheureuse Antigone aux soins d'Argie et de Déiphile. Les guerriers restés seuls dans la salle du festin, Adraste dit avec douceur au prince de Calydon : « Tydée, « vous n'avez aucun respect pour la foiblesse. « La présence des femmes devrait cependant « retenir vos discours. Dans la force de l'âge, « nous savons mal réprimer nos emporte- « ments ; combien je redoute que vous n'avez « cédé à la colère ! Prince, vos menaces au- « ront irrité l'orgueil d'Étéocle. Ah ! plutôt, « que n'ai-je pu envoyer quelque sage vieil- « lard, comme Amphiaraüs ! il eût employé « le langage de la persuasion ; et le Thébain, « sans doute, eût reconnu les droits de mon « gendre. »

« Le droit, c'est le fer, répond Tydée ; la « justice, c'est la mort ! »

« Mon fils, dit Adraste, je le sais, les com- « bats plaisent aux héros ; mais craignons que « trop d'ardeur pour la guerre ne nous rende « injustes et cruels. Voyez deux coursiers maî- « trisés l'un et l'autre par une main puissante :

« le cri de la guerre les réjouit ; ils se dressent  
« sur leurs jarrets nerveux ; la tête élevée, ils  
« respirent de loin le bruit de la bataille. Au  
« son de la trompette de Tyrrhène, tous leurs  
« sens sont éveillés ; ils secouent leurs crins  
« flottants ; de leur ongle d'airain ils creusent  
« la terre. Tous les deux ont de la flamme  
« dans le regard ; le mépris du danger habite  
« leur forte poitrine, et la terreur sort de  
« leurs naseaux fumants. L'un a été nourri  
« dans les étables de l'affreux Diomède, qui  
« fut tué par Hercule ; l'autre a été élevé  
« dans les riches haras d'Argos. Le coursier,  
« accoutumé à l'horrible pâture qui lui fut  
« donnée par les esclaves d'un tyran, a quel-  
« que chose de féroce dans son courage : il  
« lui faut de la chair et du sang. Le noble  
« animal qui se désaltérait dans l'eau des fon-  
« taines, et qui païssoit les gras pâturages de  
« l'Inachus, n'est pas moins fier, n'a pas  
« moins de courage ; mais un sentiment gé-  
« néreux l'anime : c'est la gloire toute seule  
« qui l'entraîne au péril, et non point le désir

« féroce du carnage. Telle est la différence de  
« deux guerriers. »

« Je vous comprends, dit Tydée, je vous  
« comprends, roi d'Argos. Ainsi vous payez  
« mes services avec des outrages ! Oui, je suis  
« le coursier nourri dans les étables de Dio-  
« mède. Oui, il me faut de la chair et du sang.  
« Mais c'est la soif de la vengeance qui me  
« rend féroce. Je le sens, les larmes de Thèbes  
« peuvent seules apaiser les tourments de mon  
« cœur ; les cris des épouses et des mères dé-  
« solées peuvent seuls réjouir mes oreilles. Je  
« veux les plaintes de mille mourants ; je veux  
« les gémissements de tout un peuple. »

« Malheur à moi, s'écrie alors Polynice,  
« malheur à moi ! Je porte le fer et le feu  
« dans la ville qui me vit naître ! Je porte le  
« fer et le feu dans la ville qui me donna  
« l'hospitalité ! Je suis pour tous un sujet de  
« trouble et de terreur ! Barbare destin, tu  
« l'as voulu ainsi ! »

« Cependant il se faisoit un grand tumulte  
à la porte du palais. C'étoit l'impie Capanée.

Il avoit vu revenir le prince de Calydon , et le cri de la guerre avoit retenti dans tout Argos. Érinny's secoue ses torches invisibles. On entend comme un sourd gémissement dans l'air. Les mères pressent leurs enfants sur leur sein. Les cavales, dans les étables, témoignent une sorte de souffrance par des hennissements douloureux. Les chiens hurlent dans les maisons, comme, lorsqu'en gardant les troupeaux, ils voient des loups affamés rôder sur les hauteurs. Des nuées de corbeaux s'abattent sur les toits, et demandent la proie qui leur est promise. »

Tirésias, en racontant ces choses, avoit l'ame oppressée. Il s'arrête; et, adressant la parole à Daphné : « Ma fille, redis-nous  
« l'hymne de Castor et Pollux, cet hymne  
« qu'un jour les nations de la Grèce chante-  
« ront en marchant au combat; car les hom-  
« mes semblent se plaire encore à répéter les  
« chants de la concorde, au sein même de la  
« guerre, comme pour en adoucir les hor-  
« reurs. Ainsi les Arcadiens, au milieu du tu-

« multe des armes, aiment à jouer sur la flûte  
« de Pan les airs champêtres dont ils font re-  
« tentir leurs montagnes pendant les loisirs  
« de la paix. Ma fille, la peinture de l'amitié  
« de deux frères soulagera nos cœurs du ter-  
« rible tableau que j'ai à présenter de la haine  
« implacable de deux autres frères. »

Daphné obéit à son père. Elle prend sa lyre, et chante l'heureuse destinée de Castor et de Pollux, héros de l'âge précédent, devenus célèbres par leur amitié fraternelle. Ils étoient nés le même jour, et de la même mère; mais l'un tiroit son origine du grand Jupiter; l'autre étoit fils de Tyndare, roi de Sparte. Castor se plaisoit à dompter les chevaux; Pollux étoit invincible aux combats du ceste. Jamais les deux frères ne se quittèrent un seul instant. Ils montèrent ensemble le navire Argo; ensemble ils bravèrent les tempêtes du Pont-Euxin et les écueils des roches Cyanées. Toujours ils combattirent ensemble. Ils coururent les mêmes dangers, et se couvrirent de la même gloire. Le même trépas vint trancher, avant le temps, des jours qu'ils

s'étoient mutuellement consacrés ; et les vierges de la Laconie menèrent un grand deuil autour du tombeau qui rassembla leurs cendres. Ils étoient descendus dans les royaumes sombres, pour ainsi dire, en se donnant la main ; mais ceux qui avoient été si unis pendant la vie devoient être séparés par la mort, par la mort, qui d'ordinaire réunit tous les hommes. Castor seul fut introduit dans les demeures fortunées des Immortels ; Pollux devoit continuer d'habiter le séjour des ombres. Hélas ! il trouvoit bien encore en ces lieux l'image des jeux et des combats qui avoient fait ses délices pendant qu'il jouissoit de la douce lumière du jour ; mais il n'y trouvoit plus le frère qui partagea toutes ses peines et tous ses plaisirs. De son côté, Castor se nourrissoit sans aucun goût du nectar et de l'ambrosie que lui servoit Hébé, Déesse de la jeunesse. Il passoit les longs jours de l'Olympe à regretter son frère ; l'immortalité même ne pouvoit le dédommager de ce qu'il avoit perdu. Les Dieux, touchés d'une amitié plus forte que la mort elle-même, décidèrent

que les deux frères, sous le nom de Dioscures, occuperoient tour-à-tour une place dans le ciel, et deviendroient une constellation favorable aux navigateurs.

C'est en retraçant de tels souvenirs que Daphné charmoit les ennuis de son père dans les palais de Priam; elle peignoit sur-tout avec une douceur infinie la première entrevue des fils de Léda dans les plaines azurées du ciel. Hélène pleuroit au souvenir de ses frères; et toute la famille de Priam pleuroit avec la sœur de Castor et de Pollux.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.



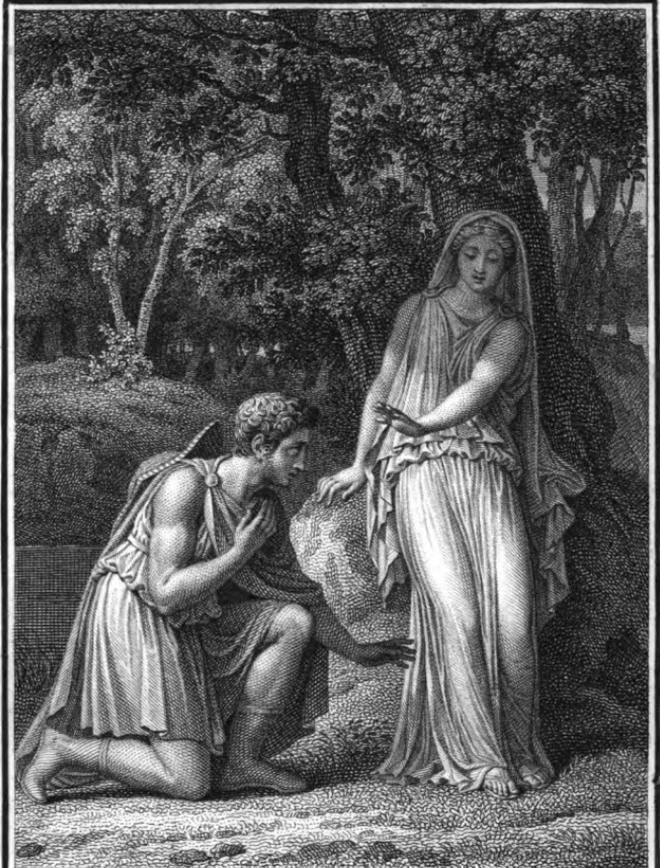
# ANTIGONE.

LIVRE QUATRIÈME.

## SOMMAIRE.

Suite du récit de Tirésias. Antigone sort furtivement de Thèbes. Entretiens d'Antigone et de Pirithoüs. Ils arrivent dans le lieu où Tydée étoit tombé dans une embuscade de Thébains. Les femmes de Thèbes venues pour donner la sépulture aux morts. Des brigands troublent les cérémonies funèbres. Pirithoüs près de succomber. Hémon, occupé dans la forêt à couper des arbres pour les bûchers, se précipite au milieu des brigands, et les disperse. Pirithoüs confie Antigone à Hémon. Gages d'amitié entre ces deux héros. Les funérailles continuent. La douleur des femmes de Thèbes devient un vertige. Elles veulent immoler la suppliante du Cythéron. Hémon la protège. Histoire de Phisadia racontée par Pirithoüs. Les femmes de Thèbes se calment et se retirent en silence, sous la conduite du héros athénien. Hémon avec les soldats de Thèbes conduit Antigone au travers de la forêt. Orage terrible. Terreur et pressentiments d'Antigone. L'orage s'apaise. Entretiens d'Antigone et d'Hémon. L'amour dans le malheur. Interruption du récit. Daphné chante l'hymne des tombeaux.





*Entraîné par un sentiment que les paroles  
ne peuvent rendre, Bém on tombe aux genoux  
de la Vierge magnanime.*

*RIEY  
D'Agillon inv.*

*Müller sc.*

## LIVRE QUATRIÈME.

LE soleil venoit à peine d'éclairer les sommets de l'Ida, lorsque la famille de Priam se réunit dans l'appartement des étrangers. Le roi se place auprès de son hôte, pendant qu'Hécube et ses nobles filles se rassembloient autour de la charmante prêtresse d'Apollon; les fils et les gendres de Priam étoient déjà répandus dans la salle : tous attendoient avec impatience la suite du récit. Tirésias continua en ces mots :

« Antigone ne demeure pas long-temps auprès d'Argie et de Déiphile ; elle se dérobe à leurs embrassements ; et, sans attendre au lendemain, se retire hors de la ville auprès de Pirithoüs. Elle avoit entendu le cri de la guerre ; et, n'ignorant point la trahison de son frère Étéocle, elle s'éloigne d'Argos,

dans la crainte que sa présence n'irrite le courroux des guerriers, et n'ajoute encore à la tristesse du vénérable Adraste. Ainsi elle s'étoit enfuie secrètement, comme l'épouse infidèle qui s'échappe de la demeure de son époux, ou comme la vierge en proie à un amour coupable, et qui se décide, après mille incertitudes, à franchir le seuil de la maison paternelle. La malheureuse fille d'OEdipe sentoit une sorte de honte pour le nouveau crime dont Étéocle venoit de se souiller.

« Dès que la nuit est descendue sur la terre, et a enveloppé dans ses sombres voiles tous les enfants des hommes, les innocents et les coupables, la vierge du Cythéron se retire en silence, et veille seule auprès d'une lampe. Elle tenoit toujours à la main le rameau des suppliants, lui demandant avec larmes quelque protection et quelque appui. Foible ressource contre le malheur! Quelle confiance pouvoit-elle avoir en ce signe vénéré, lorsque son frère venoit d'outrager la branche d'olivier? Ah! sans doute la pensée de cet outrage lui inspiroit sa douce prière.

Le vent qui mugissoit sur les sommets du mont Larisse produisoit des sons tout semblables à des gémissements prolongés ; et l'orfraie faisoit retentir sur les toits ses plaintes menaçantes.

« Lorsque enfin le soleil fut venu chasser les ombres, Antigone sortit de son asile, accompagnée de Pirithoüs et des guerriers d'Athènes. « Je suis heureux, lui disoit l'illustre « compagnon de Thésée, je suis heureux, ô « fille du grand OEdipe, de pouvoir être encore utile sur la terre. Le peu de jours qui « me restent à vivre ne sont pas entièrement « perdus, puisque je protège votre pieux « voyage. Jadis, hélas ! je n'aurois pas été « destiné à de si pacifiques emplois. Les temps « ne sont plus où je soutenois de terribles « combats contre les Centaures qui vouloient « me ravir la belle Hyppodamie ; les temps « ne sont plus où, dans ma téméraire audace, « je ne craignois pas de descendre jusque « dans l'empire des morts. Je fus frappé d'immobilité par le Dieu des Enfers, que j'avois « justement irrité. Trois fois Hécate vint visi-

« ter les royaumes sombres, trois fois elle re-  
« monta sur la terre et dans les cieux pendant  
« que je demeurai ainsi, comme une froide  
« statue créée par le ciseau d'un sculpteur  
« habile. Thésée, mon ami, dont je parta-  
« geois tous les travaux et tous les dangers,  
« Thésée étoit resté dans la même attitude  
« que moi. Mais le héros de Thèbes, Her-  
« cule, vint nous délivrer l'un et l'autre. Je  
« me plaisois alors dans les entreprises les  
« plus périlleuses. Aujourd'hui l'âge a glacé  
« mon sang dans mes veines; mes armes com-  
« mencent à m' peser. Ainsi le noble cour-  
« sier des héros, qui s'est trouvé avec eux  
« parmi les hasards de cent combats, est  
« relégué, aux jours de sa vieillesse, dans  
« les étables de la métairie : là, au lieu de  
« l'orge blanche et de l'avoine dorée que na-  
« guère l'épouse elle-même, ou la fille d'un  
« guerrier illustre, ne dédaignoit pas de lui  
« présenter, il mange tristement l'herbe sé-  
« chée dont un esclave peu soigneux fournit  
« avec épargne sa crèche obscure. Il songe  
« encore, non sans quelque plaisir, aux périls

« et à la gloire; mais son œil ne lance plus  
« des flammes, la terreur n'entoure plus son  
« cou nerveux : s'il entend retentir au loin  
« l'airain sonore, trompé par son ancienne ar-  
« deur, il soulève avec peine sa tête pesante,  
« et il agite en vain sa flottante crinière. »

« Roi des Lapithes, dit Antigone avec  
« douceur, la vie des hommes est changean-  
« te, quoique de si peu de durée. Les Dieux  
« ont donné à tous les âges un genre diffé-  
« rent de gloire. Si le jeune guerrier brille  
« dans les combats terribles, le sage vieillard  
« dirige les opinions dans les conseils, soit  
« qu'il s'agisse de gouverner les peuples pen-  
« dant la paix, ou de conduire à la victoire  
« une armée nombreuse. La force elle-même  
« cède à la prudence. Mais, reprit Antigone,  
« j'aperçois la forêt de Némée. Écoutez-moi,  
« Pirithoüs, vous savez qu'en ces lieux le  
« prince de Calydon est tombé dans une em-  
« buscade. Tydée, dont le courage est invin-  
« cible, a immolé à sa juste fureur tous les  
« soldats d'Étéocle. Je ne veux point excuser  
« la trahison de mon frère; mais les guerriers

« de Thèbes n'ont fait qu'obéir aux ordres de  
« leur roi ; et cependant ils vont être la proie  
« des loups sauvages et des oiseaux du ciel.  
« Prince, dirigeons nos pas du côté de la fo-  
« rêt, sur les bords de l'Inachus, entre les  
« terres d'Argos et celles de Némée. »

« Oui, je vous obéirai, dit Pirithoüs, c'est  
« un devoir sacré de donner la sépulture aux  
« morts. »

« Hélas ! disoit encore Antigone, que de  
« maux se préparent ! Digne commencement  
« de cette guerre malheureuse ! »

« Tels étoient les entretiens d'Antigone et  
de Pirithoüs. Vers la chute du jour, ils en-  
tendirent des coups de hache qui retentis-  
soient dans les profondeurs de la forêt. Bien-  
tôt des chants funèbres vinrent frapper leurs  
oreilles. « Sans doute, se dirent-ils, la contrée  
« où nous sommes est pleine de piété envers  
« les morts ; et les habitants de ce pays sau-  
« vage sont occupés du triste devoir que nous  
« allons remplir. Empressons-nous de les ai-  
« der à construire le bûcher des funérailles. »

« Ils ne tardèrent pas, en effet, d'arriver

sur une des hauteurs qui dominent le vallon où Tydée fit payer si cher aux soldats thébains le crime de leur roi. Ils virent alors, spectacle lamentable ! ils virent des femmes, des enfants, des vieillards, arroser de leurs larmes des cadavres défigurés, couverts de sang et de poussière. Cette foible troupe lavait avec soin les blessures profondes, et cherchoit sur ces corps inanimés quelques restes de vie. Antigone reconnut le vêtement thébain ; car ce n'étoient point les habitants de la contrée, mais les pères, les épouses, les enfants, les mères des guerriers morts, qui venoient rendre les derniers honneurs à ces victimes de la perfidie. La pieuse fille d'Œdipe descend de la colline avec Pirithoüs, pour se joindre à ces familles désolées, et les soldats du vieillard se répandent dans la forêt. Hémon, à la tête de quelques Thébains, avoit déjà fait tomber un grand nombre de vieux ormes et de chênes robustes. Il éprouve une douce joie en voyant les nouveaux guerriers qui s'avancent. « Amis, leur dit-il, je  
« vous reconnois, vous êtes Athéniens ; c'est

« vous qui avez accompagné Antigone dans  
« ses courses pénibles : Pirithoüs, le com-  
« pagnon de Thésée, est votre chef. Hâtons-  
« nous d'abattre les arbres de la forêt, car  
« le nombre des morts est grand. Hélas ! le  
« deuil qui nous accable est dû à la faute de  
« notre roi ; voilà pourquoi nous sommes en  
« si petit nombre. Il a fallu nous dérober,  
« à l'insu d'Étéocle, pour accompagner ces  
« femmes, ces enfants, ces vieillards, que vous  
« avez vus dans le vallon. Généreux Athé-  
« niens, que Jupiter vous protège dans toutes  
« vos entreprises. »

« Cependant les habitants de la Sicyonie  
étoient un peuple voué aux plus affreux bri-  
gandages : ils avoient convoité la riche dé-  
pouille des morts ; et, traversant avec préci-  
pitation le territoire de Némée, ils s'étoient  
furtivement introduits dans le vallon, par  
un chemin détourné qui leur étoit connu.  
Ils croient n'avoir rien à craindre de ces fem-  
mes, de ces vieillards livrés tout entiers à la  
douleur, et ils se jettent à l'improviste sur les  
riches baudriers, sur les casques étincelants,

sur les fortes cuirasses. Mais Pirithoüs, comptant plus sur son courage que sur ses forces, s'élançe, en criant d'une voix terrible : « Brigands, vous ne savez imiter que les exploits des loups et des vautours : il ne s'agit plus de dépouiller impunément des cadavres, de violer la religion des tombeaux ; votre impiété vous coûtera la vie. » Il dit, et se précipite au milieu d'eux.

« Leur chef, homme fort et robuste, et dans la fleur de la jeunesse, accourt au-devant du roi des Lapithes, et le renverse du premier choc. Tel est un vieux taureau qui fut le roi de la bergerie : naguère sa corne menaçante défioit ses rivaux jaloux ; maintenant il est inhabile aux combats comme à l'amour. Si un loup ravissant pénètre dans le parc où reposent en paix les blanches génisses et les innocentes brebis, le taureau, cassé de vieillesse, ne peut plus les défendre. Le souvenir de son ancienne gloire lui donne un instant de vigueur ; il s'avance avec courage contre un ennemi que jadis il eût immolé avec dédain ; mais aujourd'hui il suc-

combe dans un ignoble combat. Le loup s'attache à la gorge du roi de la bergerie, déchire de cruelles morsures son fanon flottant, le terrasse, et exerce ensuite avec sécurité ses hideux ravages. Ainsi Pirithoüs fait de vains efforts ; il ne peut seul résister aux nombreux assaillants qui l'entourent : et la mort est près d'envelopper de ses ailes ce généreux vieillard, noble victime de l'hospitalité. Il ne protégera plus la troupe timide des veuves et des orphelins, qui font réentendre l'air de leurs lugubres clameurs. Mais Hémon a entendu le bruit des armes, et les cris des femmes et des enfants. Il se précipite dans le vallon avec la rapidité de l'éclair. Ses Thébains et les Athéniens sont accourus en même temps des différents points de la forêt. Le fils de Créon les précède tous. Il arrive assez tôt pour sauver Pirithoüs : seul il dissipe cette troupe lâche et féroce, comme un vent impétueux chasse devant lui des tourbillons de poussière, comme une froide rafale d'automne enlève les feuilles sèches des arbres.

« Prince de Thèbes, lui dit Pirithoüs, vous  
« venez de sauver la vie à un chef vaillant ;  
« car je ne laisserai pas un nom obscur après  
« moi. J'ai vécu avec les héros d'un autre âge,  
« et je n'étois pas indigne d'eux ; je marchois  
« leur égal. Néanmoins, si vous n'aviez fait  
« que me sauver la vie, votre victoire eût  
« été de peu de valeur. Je ne suis plus qu'une  
« ombre sur la terre : les jours d'un vieillard  
« sont tristes ; et il est destiné à mourir sans  
« honneur, quelquefois même dans l'oppro-  
« bre. Mais vous avez épargné à des Thébains  
« de nouveaux outrages ; et, grace à votre va-  
« leur, ces familles désolées pourront enseve-  
« lir en paix ces restes chéris. Je vous confie  
« l'héroïne du Cythéron, que désormais je ne  
« puis plus accompagner ni défendre. »

« Roi des Lapithes, répondit Hémon, oui,  
« votre vie a été glorieuse ; je connois vos ex-  
« ploits ; votre nom a retenti dans toute la  
« Grèce ; et, lorsque j'apprenois le dur mé-  
« tier des armes, le récit de vos aventures allu-  
« moit mon jeune courage. Ah ! je n'ai point  
« encore de renommée ; j'ai seulement signalé

« ma force contre les sauvages habitants des  
 « forêts; Diane elle-même, sur les sommets  
 « du mont Pholoë, a daigné m'instruire. Sans  
 « doute à présent j'aurai trop l'occasion de  
 « prouver que mon ame est au-dessus du  
 « danger. Une guerre se prépare, une guerre  
 « terrible : je ne serai point lâche ; mais cette  
 « guerre m'est odieuse. »

« Généreux Hémon, dit Pirithoüs, échan-  
 « geons nos glaives : le mien m'est inutile ; il  
 « sera mieux dans vos mains. Ce glaive a été  
 « forgé dans les antres de Lemnos ; et c'est  
 « Thésée qui me l'a donné. J'avois juré que  
 « je ne le céderois qu'avec la vie ; en vous l'of-  
 « frant, je ne fais point outrage à l'amitié :  
 « qu'il soit un gage durable de celle qui doit  
 « nous unir. Le vôtre, Hémon, ne peut être  
 « pour moi qu'un vain ornement ; mais il me  
 « rappellera le souvenir du vaillant prince  
 « de Thèbes. » A ces mots, ils échangèrent  
 leurs glaives.

« Cependant Antigone, retirée à l'écart,  
 adressoit de touchantes plaintes aux aimables Divinités qui régnet sur le Parnasse,

et qui baignent les blondes tresses de leurs cheveux dans les eaux de la fontaine Castalie. Hémon s'approche d'elle, et lui dit : « Fille « magnanime du grand OEdipe, l'illustre Pi- « ritboüs, célèbre entre tous les héros de la « Grèce, n'a pu dissiper une vile troupe d'as- « sassins. Pour la première fois, le roi des « Lapithes alloit connoître un vainqueur ; et « quel vainqueur, grands Dieux ! J'ai été as- « sez heureux pour sauver sa vieillesse ; le « compagnon de Thésée n'a point vu ses che- « veux blancs souillés dans la poussière ; mais « il ne peut supporter l'affront que ses armes « viennent de recevoir. Antigone, il vous a « confiée à mes soins ; il se croit incapable de « protéger désormais l'héroïne du Cythéron. »

« Vous devez aussi, répondit Antigone, « l'appui de votre bras à ces tristes familles « qui sont venues ensevelir les morts. Prince, « ne perdons point de temps pour achever « les funérailles. Posez des gardes, afin que « les femmes, les enfants, les vieillards puis- « sent en sûreté se livrer à leur douleur : que « d'autres guerriers aillent chercher les arbres

« dans la forêt; et hâtons-nous d'élever le bû-  
« cher funèbre. »

« Ainsi parloit Antigone. Aussitôt des gardes sont placés aux défilés du vallon, et des soldats se dispersent dans la forêt, pour en apporter les arbres qui ont été coupés. Bientôt les corps sont lavés dans une onde pure et placés sur le bûcher; le feu s'en empare; des tourbillons de fumée montent en ondoyant dans les airs. Vous eussiez alors entendu un bruit triste et lugubre, formé de chants funèbres, de cris d'adieu, de gémissements, de plaintes, se mêlant au petillement de la flamme qui dévorait les pins résineux et les cadavres des Thébains. La lune, dans les cieux, éclairoit cette scène de deuil et de désolation. Lorsque les bûchers se furent affaissés, et que le feu n'erroit plus qu'en lueurs bleuâtres sur les arbres à demi consumés, on recueillit les os des morts pour les livrer à la terre.

« Mais, à ce moment du dernier adieu, les gémissements devinrent des lamentations, les plaintes furent changées en hurlements sinis-

tres. Le vallon retentit de cris semblables à ceux de la louve affamée, lorsque, dans un jour d'hiver, elle n'a pu tromper ni la vigilance des bergers, ni le courage des chiens fidèles : ces cris ressemblent encore aux rugissements de la lionne, lorsqu'elle ne retrouve plus dans sa caverne ses jeunes lionceaux, l'espoir de sa race sauvage. Ainsi, enivrées du vertige amer de la douleur, les femmes thébaines courent comme des insensées. Telles ces Ménades qui, sur les bords de l'Èbre, avoient naguère immolé le chantre harmonieux de la Thrace. Dans leur aveugle fureur, elles dispersent la cendre des bûchers, en couvrent leurs têtes échevelées, saisissent des tisons ardents, restes du feu des funérailles, et les lancent au hasard dans les bocages et parmi les bruyères arides. Au travers de leurs cris confus et inarticulés on distingue quelques paroles terribles, paroles de blasphème contre les Dieux, d'imprécation contre les auteurs d'une guerre sacrilège. Elles vouent aux Furies infernales et le traître Étéocle et le barbare Polynice. Malheu-

reuse Antigone, quelles furent vos pensées, lorsque vous vîtes l'expression de la douleur changée ainsi tout-à-coup en mouvements de rage? Quelles furent vos pensées, lorsque vous entendîtes murmurer à vos oreilles ces mots affreux : « Immolons la suppliante! Que  
« son sang innocent arrose cette triste poussière, et console ces mânes plaintifs! Sang  
« odieux d'OEdipe, tu coules dans ses veines!  
« Sang innocent, sang odieux, sois utile une fois! Immolons la douce victime, pour apaiser les ombres des morts, pour satisfaire à  
« la colère des Dieux, pour rendre le calme à la ville d'Amphion! Immolons la sœur  
« du tyran qui nous opprime, la sœur du tyran qui voudroit nous opprimer! »  
Quelles furent vos pensées, vierge magnanime, lorsque vous entendîtes des discours si nouveaux? Hélas! ce n'étoit pas la crainte de perdre la vie qui agitoit son cœur, mais seulement la crainte d'amasser un crime de plus sur sa malheureuse patrie. Alors Antigone abaisse son voile, et laisse tomber ses mains, en se confiant aux Dieux immortels.

« Cependant Hémon a vu le danger : sa grande ame a frémi de terreur. Il s'élançe; et, jetant à terre son glaive étincelant, son casque ombragé d'une aigrette menaçante, il se place devant la fille d'OEdipe, et s'écrie : « Malheur à moi si j'employois mes armes contre des femmes, contre des femmes que la douleur égare! Mais, je le jure par les serments les plus sacrés, la suppliante ne recevra aucune atteinte tant qu'un souffle de vie animera ma poitrine! »

« Les guerriers d'Athènes se disoient entre eux : « Ne sommes-nous pas venus pour accomplir les saints devoirs de l'hospitalité? » Les soldats thébains disoient aussi en gémissant : « Pourrions-nous laisser mourir la sœur de notre roi? » Les enfans et les jeunes filles, repoussés par leurs mères, se réfugioient dans les bras des foibles vieillards; le tumulte alloit croissant. Alors Pirithoüs demande un moment de silence : « Épouses et mères désolées, dit-il, écoutez ma voix, écoutez, femmes de Thèbes! Pourquoi sa- crifier la suppliante? elle a pleuré avec vous

« sur les morts, elle a répandu avec vous  
« l'eau des lustrations, et vous a aidées à la-  
« ver les corps de vos époux, de vos fils, de  
« ceux qui devoient être les époux de vos  
« filles! Les Dieux, n'en doutez pas, venge-  
« roient le meurtre de la vierge innocente.  
« Je le sais trop, ils punissent tôt ou tard les  
« attentats faits à la justice. Ixion, mon père,  
« ses aventures sont assez connues, Ixion, fils  
« de Phlégias, en est un exemple mémora-  
« ble. Moi-même, Dieux vengeurs! n'ai-je  
« pas plus d'une fois porté la peine réservée à  
« de téméraires entreprises? Femmes de Thé-  
« bes, puisque vous prêtez une oreille pa-  
« tiente à mes discours, écoutez encore, écou-  
« tez le récit d'une histoire merveilleuse qui  
« a fait quelque bruit dans la Grèce.

« J'avois une sœur, belle entre toutes les  
« filles de l'Hémonie; on la nommoit Phisa-  
« dia. Elle entroit à peine dans l'âge de l'ado-  
« lescence. Un jour elle s'égara en cueillant  
« des fleurs sur les bords du Pénée, et perdit  
« de vue le toit paternel; sa voix ne pouvoit  
« plus être entendue par ses compagnes; et

« la jeune fille se livroit à toute sa douleur  
« infantine. Lorsque la nuit fut venue, notre  
« mère Clia, agitée d'une inquiétude mor-  
« telle, parcouroit les deux rives du Pénéc,  
« suivie de ses femmes qui portoient des flam-  
« beaux ; elle cherchoit ma sœur parmi les  
« bocages de lauriers et dans la profondeur  
« des forêts ; elle l'appeloit à grands cris, la  
« demandoit aux divinités des bois et des fon-  
« taines ; mais ce fut en vain : Phisadia , bien  
« loin de sa mère, accablée de lassitude, étoit  
« tombée au pied d'un figuier sauvage ; le  
« doux sommeil avoit fermé ses paupières.  
« Au lever de l'aurore, une lionne qui étoit  
« sortie de son antre pour chercher une proie  
« s'approche de ma sœur ; ses yeux sont rou-  
« ges de sang, sa langue essuie avec avidité  
« les bords de sa gueule sèche et brûlante :  
« déjà elle flaire avec joie sa victime ; mais  
« elle sent aussi quelque chose de sacré qui  
« lui défend d'immoler cet enfant délaissé.  
« Une sorte de pitié combat en elle le senti-  
« ment de la faim. Doux charme de la beauté  
« et de l'innocence, noble figure humaine ;

« seriez - vous une sauvegarde contre l'in-  
 « domptable férocité des terribles habitants  
 « des forêts? Peut-être la reine du désert ne res-  
 « pectera pas long-temps la jeune fille endor-  
 « mie et livrée aux songes paisibles de l'en-  
 « fance. Elle entend les cris de ses lionceaux  
 « affamés , et semble leur promettre , par un  
 « rugissement affreux , la pâture qu'ils atten-  
 « dent : elle agite avec inquiétude sa tête me-  
 « naçante , comme pour s'animer au meurtre  
 « de cet être sans défense qu'elle voudroit  
 « encore épargner. A ce moment paroît l'é-  
 « pouse d'Ixion ; pâle , éperdue , elle se pré-  
 « cipite devant la lionne étonnée , s'empare  
 « de Phisadia , qui venoit de s'éveiller avec  
 « terreur , et l'emporte dans ses bras , sans  
 « que le généreux animal songe à la pour-  
 « suivre. »

« Tel fut le récit de Pirithoüs. « Femmes  
 « de Thèbes , ajoute-t-il , seriez-vous plus  
 « cruelles que la lionne nourrie dans les âpres  
 « rochers du mont Pholoë? Phisadia cepen-  
 « dant n'avoit pas les mêmes droits à la pitié  
 « que la fille magnanime du malheureux

« OEdipe. Mais quels sont encore ces sinistres  
« clameurs et ces rires affreux? Voudriez-vous  
« donc ressembler aux tigresses et aux pan-  
« thères de Bacchus, lorsque, dételées du  
« char, elles se sont enivrées du fruit de la  
« vigne? »

« A ces mots, Pirithoüs rallie les guerriers  
d'Athènes; et, s'approchant d'Hémon, il lui  
adresse ce sage conseil : « Fils de Créon, ras-  
« semblez vos Thébains; emmenez la sup-  
« pliante, c'est à vous de la protéger; fuyez  
« ces lieux funestes; je resterai ici pour con-  
« tenir ces femmes égarées par la douleur :  
« lorsqu'elles ne verront plus la victime, leur  
« fureur se calmera; et, à la tête de mes sol-  
« dats, je les accompagnerai jusqu'aux portes  
« de Thèbes, en suivant une autre route que  
« la vôtre. » Hémon obéit aux ordres de Piri-  
thoüs; et, suivi de ses compagnons, il prend,  
avec Antigone, le chemin de la forêt de  
Némée.

« Les femmes thébaines poussent de nou-  
veaux cris, mais ce sont les derniers accents  
de la fureur; les larmes recommencent à

couler, et le calme rentre dans leur ame en même temps que la tristesse. Les veuves et les mères désolées, après avoir déposé les ossements dans les urnes, retournent en silence dans la ville de Cadmus; les enfants et les vieillards marchent au milieu d'elles, et les guerriers de Pirithoüs forment une escorte à ce foible troupeau.

« Pendant qu'Antigone et Hémon, suivis des soldats thébains, erroient dans la forêt, sans tenir de route certaine, d'épaisses ténèbres couvrent la terre. Bientôt on entend mugir les vents précurseurs de la tempête, le tonnerre roule son terrible fardeau dans les airs; de formidables éclairs traversent l'obscurité immense; les animaux sauvages font retentir les montagnes de leurs tristes hurlements; les arbres sont brisés par la violence de l'orage. Antigone se voit environnée de mille fantômes : c'est le grand Laïus, assis dans un char de feu; c'est Jocaste, la plus belle des femmes, amassant autour d'elle des nuages pour cacher toutes ses hontes et toutes ses misères; c'est OEdipe, privé de ses

yeux , le front sillonné, les cheveux et la barbe souillés de poussière, exhalant l'odeur de la foudre, et marmurant, d'une voix rauque et inarticulée, les paroles du malheur et de l'opprobre.

« La vierge timide, dans l'abattement de la douleur, parle ainsi à son noble guide :  
« Fils de Créon, vous pouvez peut-être me  
« défendre contre la méchanceté des hommes,  
« contre la faim des bêtes féroces, mais non  
« contre la colère des Dieux. Voyez comme je  
« marche d'infortunes en infortunes, portant  
« toujours avec moi ce funeste héritage d'OE-  
« dipe. Les Immortels veulent poursuivre jus-  
« qu'à la fin le sang dont je suis issue. Qui a  
« pu tout-à-l'heure inspirer aux femmes de  
« Thèbes une telle horreur pour ce sang mal-  
« heureux ? et cette tempête, toute semblable  
« à celle qui éclata sur le Cynthéron lorsque  
« mon père disparut de dessus la terre, qui  
« l'a excitée ? »

« Rassurez-vous, répondoit Hémon, sou-  
« vent la tempête éclate dans ces solitudes.  
« Cette contrée est voisine de l'isthme ; les

« vents qui tourmentent la mer de Tyrrhène  
« et celle de Myrthos viennent quelquefois  
« essayer ici leur puissance, et se livrer de ter-  
« ribles combats ; mais voici que le soleil se  
« dégage lentement du sein des nuages. An-  
« tigone, la clarté du jour vous est rendue,  
« et le calme renaît ; ouvrez votre cœur à l'es-  
« pérance. »

« Antigone n'entendoit point ce que lui  
disoit le fils de Créon, tant son ame étoit  
en proie à de lugubres pensées. Dans son  
anxiété, elle croyoit être arrivée à son heure  
dernière ; elle voyoit sans peine s'échapper  
son innocente vie, car elle croyoit n'être plus  
utile aux siens. « Hémon, disoit-elle avec  
« amertume, je recommande à vos soins ma  
« sœur Ismène. Pour moi, je sens que le ter-  
« me est arrivé : sans doute, tout est fini pour  
« la fille d'Œdipe ; prince, croyez-en les pres-  
« sentiments qui reposent au-dedans de moi.  
« Oui, maintenant j'ai épuisé toute la desti-  
« née qui m'étoit promise par mon père. »

« Elle parloit ainsi, mais le son de sa voix  
n'exprimoit point le sentiment de l'avenir :

c'étoient la terreur , les mortelles souffrances de l'ame , qui lui inspiroient de tels discours. Hémon , comprenant bien qu'Antigone se trompoit elle-même , en ressentit quelque joie. « Vierge sublime , dit-il , les Dieux vous « ont comblée de mille faveurs ; mais ils ne « vous ont point donné de connoître les choses futures. Antigone , ceux d'entre les mortels qui sont tout entiers à leurs affections , « qui sont faits pour tous les dévouemens , « ne surent jamais soulever le voile jeté sur « les destinées humaines : le fils de Saturne « n'a pas voulu les épouvanter ; il a cru qu'ils « avoient assez des douleurs de chaque jour. « Ainsi vos paroles , je ne les prends point « pour les paroles prophétiques qui errent « quelquefois sur la bouche d'un mourant. « Vivez , Antigone , vivez , vierge aimée des « Dieux ; ne vous laissez point aller à ce dé-laissement de soi-même , à ce déplaisir de « la vie , à ce goût des mystères de la mort ; « relevez votre courage abattu. Il vous reste « peut-être encore des sacrifices à accomplir. »

« Cependant l'obscurité s'étoit dissipée, l'orage ne grondoit plus que dans le lointain, des nuages d'or et de pourpre flottoient à l'horizon, les fleurs de la montagne exhaloient tous leurs parfums.

« Alors un aimable sourire vint se placer sur les lèvres de la vierge innocente : une joie mélancolique animoit son regard, qui s'arrêtoit avec un charme inexprimable sur le fils de Créon ; et de douces larmes s'échappoient de ses yeux. Elle s'assied sur la pointe d'un rocher ; Hémon demeure un instant debout devant elle, puis il se place à ses côtés. Le prince n'osoit ni se taire ni parler. Retiré en quelque sorte dans l'intérieur de son ame, il pensoit à l'éducation sauvage qu'il avoit reçue, au caractère inflexible et ambitieux de son père ; il pensoit aussi aux longues infortunes qui l'accablèrent durant ses premières années ; il pensoit sur-tout à ces tendres caresses d'une mère, qui sont comme l'image des rapides félicités de la vie, et dont jamais il ne put jouir. Hélas ! en effet, sa mère, la touchante Eurydice, étoit morte

en lui donnant le jour. « La femme, disoit  
« Hémon en lui-même, la femme est un être  
« secourable accordé par les Dieux à l'hom-  
« me; elle est destinée à enchanter tous ses  
« jours, à le consoler dans le malheur, à apai-  
« ser ses souffrances. Moi seul, entre tous les  
« mortels, serois-je donc privé de cet appui?  
« Ah! si jamais une mère ne m'a fait connoi-  
« tre le charme de son sourire, qu'une épouse,  
« du moins, une épouse chérie partage ma  
« bonne et ma mauvaise fortune! et que je ne  
« sois pas toujours isolé sur la terre! »

« Ensuite, s'adressant à Antigone : « Fille  
« magnanime d'Œdipe, dit-il avec une voix  
« timide, cet instant me rappelle quelques  
« uns des instants si fugitifs de ma première  
« jeunesse. Il m'en souvient, lorsque, au sein  
« des forêts, sur les bords des torrents, parmi  
« les sites les plus âpres, je me livrois à de  
« douces rêveries, la pensée d'une vierge in-  
« nocente s'emparoit de mon cœur; je la  
« voyois toute remplie de graces pures et  
« naïves, et animée des sentiments les plus  
« élevés et les plus généreux. Je cherchois,

« oui, je cherchois dans ma pensée celle que  
« je devois aimer plus que moi-même. Je de-  
« sirois, je l'avoue, qu'elle ne fût pas tout-à-  
« fait sans quelque expérience de la douleur.  
« Je voulois qu'elle fût disposée aux sacrifices  
« les plus pénibles, aux plus nobles dévoue-  
« ments; mais j'aurois voulu en même temps  
« les lui épargner tous; elle m'auroit consa-  
« cré son existence, la mienne n'eût été que  
« pour elle. Mon avenir, mes espérances, mon  
« courage, mes vertus, mon bonheur, j'au-  
« rois voulu tout lui devoir. Tels furent les  
« songes de ma première jeunesse. Fille d'OE-  
« dipe, je trouve en vous cet être que je  
« croyois sans réalité, et que je me plaisois à  
« orner de mille perfections. Cependant je  
« vous voyois alors; vous vous embellissiez  
« chaque jour sous les yeux de vos parents :  
« mais que j'étois loin de soupçonner tous les  
« trésors de votre ame! c'est votre infortune,  
« Antigone, qui me les a fait connoître. » Et,  
après un moment de silence : « Oui, dit-il,  
« je suis digne de vous; j'ai partagé toutes vos  
« douleurs. »

« Prince, répond Antigone avec émotion,  
« pourquoi me dites-vous ces choses? Toutes  
« les paroles d'une vierge doivent être profé-  
« rées en présence de la pudeur. Je n'ai pas  
« un père pour diriger ma volonté; je n'ai  
« point de mère qui puisse répondre pour  
« moi. »

« Eh bien, reprend Hémon, orpheline dé-  
« laissée, votre sort n'est-il pas entre vos  
« mains? Qu'un époux remplace les appuis  
« que vous avez perdus; qu'il soit tout pour  
« vous, vous serez tout pour lui! Ah! j'en  
« jure par les Dieux immortels; ce n'est pas  
« l'hymen accompagné des joies folâtres; ce  
« n'est pas l'hymen environné des jeux et des  
« ris, qui plaît à mon cœur: c'est l'hymen  
« entouré du cortège sérieux de l'estime réci-  
« proque, de l'affection mutuelle, des pen-  
« sées graves et austères. »

« Hémon, dit Antigone, comment songer  
« à fixer sa destinée, lorsque celle de la pa-  
« trie est aussi incertaine? Ah! je rougierois si  
« je pouvois concevoir en ce moment quel-  
« qu'un de ces projets qui annoncent la paix

« de l'ame et un esprit rassuré sur l'avenir.  
« Mais vous, prince, je le sais, vous n'avez  
« pas les mêmes raisons que moi de dédaigner  
« les illusions de l'espérance. »

« Vierge magnanime, répond le héros,  
« tous vos devoirs sont accomplis envers la  
« patrie, envers votre famille; et, si vos ver-  
« tus ne suffisent pas pour expier les fautes  
« du sang malheureux de Laius, je redoute  
« peu cette sorte d'anathème dont vous vous  
« croyez sans cesse menacée. Ah! mon bon-  
« heur sera de supporter avec vous le poids  
« terrible qui vous épouvante; malgré votre  
« courage. Oh! que bien volontiers j'habiterois  
« avec Antigone ou la cabane d'un pâtre, ou  
« la hutte d'un pêcheur! que bien volontiers  
« je mendierois avec elle le pain de la pau-  
« vreté! Le mépris même des hommes feroit  
« ma joie. Antigone, je ne suis pas étranger  
« non plus à l'infortune. Et sur-tout com-  
« bien n'ai-je pas à rougir de l'odieuse ambi-  
« tion de mon père? »

« Prince, dit-elle en gémissant, ne voyez-  
« vous pas que je suis comme ces génisses à

« qui le berger n'impose jamais le joug, par-  
« ce que, dès leur naissance, il les a destinées  
« aux sacrifices? Hémon, ne songez point à  
« vous lier à mon sort. Les infortunes qui  
« vous poursuivent sont des infortunes qui  
« doivent finir : les miennes, plus terribles,  
« tiennent en quelque sorte à mon existence.  
« Je suis née dans le malheur, je dois vivre ;  
« et, sans doute, hélas ! mourir dans le mal-  
« heur. Le malheur est le tissu même de ma  
« vie. Hémon, cherchez une épouse qui plaise  
« à votre père ; les Dieux veulent que nos pa-  
« rents reçoivent de nous leur appui et leurs  
« consolations. Cherchez une épouse qui  
« puisse s'abandonner aux riantes séductions  
« de l'espérance : qu'elle aime à sourire aux  
« enchantements de la poésie ; que les Muses  
« lui apprennent leurs plus doux secrets pour  
« charmer les peines de votre vie. Mais il est  
« des misères qui flétrissent le cœur ; Hémon,  
« que votre épouse n'ait pas le cœur ainsi  
« flétri par cette adversité qui ne laisse au-  
« cune ressource au courage : l'imagination  
« alors perd son éclat et sa fraîcheur ; les pen-

« sées austères et sérieuses sont elle-mêmes  
« sans attrait; on n'a plus de goût que pour  
« les choses tristes; on ne semble se plaire  
« que dans la douleur. Hémon, oubliez la  
« fille d'Œdipe. »

« Le visage d'Antigone étoit inondé de  
pleurs, et sa noble figure avoit une expres-  
sion sublime au-dessus de la nature huma-  
ine; on y découvroit l'amour le plus élevé et  
les sentiments les plus généreux. Illustre fa-  
mille de Priam, vous tous qui m'écoutez, et  
qui savez tout ce que la beauté peut acquérir  
de ravissant par l'impression d'une haute  
pensée, vous ne pourriez vous peindre ce  
qu'étoit Antigone en ce moment où sa desti-  
née tout entière se présentait devant elle. En-  
traîné par un sentiment que les paroles ne  
peuvent rendre, Hémon tombe aux genoux  
de la vierge magnanime: « Antigone, lui dit-  
« il, quel est cet ascendant que tu exerces sur  
« moi? Oui, je sais que tu es une mortelle!  
« Nous avons les mêmes aïeux; je t'ai vue  
« croître dans le palais de ton père; j'ai connu  
« l'heureuse femme qui t'a nourrie de son

« lait ; et moi-même, plus d'une fois, je t'ai  
« donné le doux nom de sœur. Mais, je t'en  
« conjure, dis-moi quelque chose qui soit  
« d'une mortelle. »

« Alors Antigone, s'inclinant sur le fils de  
Créon, et l'entourant de ses bras innocents,  
comme s'il eût été son frère : « Prince, lui dit-  
« elle, quels que soient les sentiments qui re-  
« posent dans le cœur d'une vierge, elle doit  
« garder le silence. La parole a je ne sais  
« quelle force inconnue qui nous entraîne  
« au-delà de nous-mêmes, elle est comme un  
« lien mystérieux qui nous engage plus que  
« nous ne le voudrions. Ah ! ne mettons au-  
« cun obstacle à l'accomplissement de nos  
« devoirs. Mais qu'ai-je besoin de le dire ?  
« Pourrois-je ne pas aimer celui qui a jeté les  
« yeux sur moi, dans l'abyme de maux où  
« j'étais plongée avec ma famille infortunée ;  
« celui pour qui les terribles calamités de mes  
« parents n'ont pas été un objet d'éloigne-  
« ment et d'horreur ? Lorsque tous nous  
« abreuvoient d'outrages, toi, Hémon, tu  
« nous prodiguais dans ton cœur ta noble

« compassion , tu avois pitié de nos souffran-  
« ces , tu desirois unir ton sort à celui de la  
« fille du malheur. Oui , je t'aime , et que ne  
« m'est-il permis de te le prouver ! Hémon ,  
« vous me donniez autrefois le doux nom de  
« sœur ; ah ! donnez - le - moi encore , soyez  
« toujours mon frère. OEdipe ; à ses derniers  
« moments , a connu l'amour de son Anti-  
« gone pour le fils de Créon. »

« Hémon , en écoutant ces paroles , versoit  
des larmes abondantes. « Ne t'afflige pas , re-  
« prend Antigone , écoute encore : OEdipe a  
« connu mon amour ; il n'en a point été ir-  
« rité , non , il n'en a point été irrité. Il a  
« craint qu'il n'y eût entre nous une barrière  
« éternelle : et cette crainte agitoit son ame à  
« l'instant même où il recevoit toutes les ré-  
« vélations de la tombe. Il me disoit , oh ! il  
« m'en souvient bien ; il me disoit que je se-  
« rois pour Créon , ou l'héritière du sang des  
« rois , ou la fille de l'inceste ; et son cœur pa-  
« ternel ne pouvoit supporter la pensée que  
« son Antigone fût exposée à un pareil ou-  
« trage. Il voulut , avant de mourir , m'ap-

« prendre combien il faut peu se confier aux  
« promesses de l'espérance ; il voulut me  
« montrer comme tout passe, le bien et le  
« mal. Ainsi, avec une tendre sollicitude, il  
« attiroit mon ame vers le véritable avenir,  
« vers cette autre vie où rien n'est passager,  
« où l'on est exempt de malheur, lorsque l'on  
« est exempt de faute. »

« C'en est assez, s'écrie Hémon d'une voix  
« oppressée, c'en est assez, noble fille ; il me  
« suffit de savoir que tu m'aimes. Oui, Anti-  
« gone, je le sens à présent, si vous eussiez  
« pu consentir à devenir mon épouse, je n'au-  
« rois peut-être pas supporté cet excès de  
« bonheur. Hélas ! j'ignorois que l'homme  
« n'étoit pas né pour de grandes félicités ;  
« j'ignorois que les larmes et la douleur fus-  
« sent son seul partage. Eh bien, Antigone,  
« ma vie sera comme la vôtre, une vie de sa-  
« crifice ; et, dans cet oubli de moi-même,  
« que vous m'avez enseigné, je trouverai le  
« véritable soulagement à mes peines. Ainsi  
« vos vertus deviendront en quelque sorte les  
« miennes ; et nous serons du moins unis par

« cette association intime de pensées géné-  
« reuses et de sentiments élevés. Ah ! j'em-  
« brasse avec joie ce moyen de lier encore  
« ma destinée à celle de l'être le plus parfait  
« qui ait jamais existé. Oui, je t'appellerai  
« toujours ma sœur ; mais , à ce titre , je te  
« consacre, dès à présent, mon existence tout  
« entière. Tu seras l'objet de toutes mes ac-  
« tions, tu seras mon unique but, et mon  
« unique modèle. »

« Pendant qu'il parloit ainsi, sa voix alté-  
rée déceloit le trouble de son ame. Antigone  
n'osoit regarder le fils de Créon : elle pleu-  
roit aussi ; son cœur étoit en proie à mille  
douceurs et à mille amertumes. « Antigone,  
« dit le héros, y a-t-il sur la terre deux mor-  
« tels plus malheureux ? »

« Hémon, répond la vierge, ne parlons  
« plus de nos maux, n'usons pas notre cou-  
« rage à creuser nos propres infortunes. Peut-  
« être l'avenir nous réserve-t-il, dans ses mys-  
« térieux trésors, quelque félicité inconnue !  
« Mais cet opprobre de la naissance, mais  
« cette haine de deux frères, qui m'en déli-

« vrera? Qui me délivrera de ne pouvoir pleu-  
« rer sans honte les déplorables auteurs de  
« mes jours? Et ces paroles prophétiques de  
« l'homme des destinées, ces paroles qui ont  
« acquis la sanction de la mort, la solennité  
« dès tombeaux, qui les ôtera de mon sein? »

Ici Daphné, s'approchant de Tirésias: « Mon  
« père, lui dit-elle, vous êtes ému, je le vois;  
« vous avez besoin de repos: laissez-moi répé-  
« ter l'hymne des tombeaux, que je chantois  
« à Thèbes, lorsque Antigone, pour obéir aux  
« ordres d'Œdipe, se rendit avec sa sœur Is-  
« mène dans le lieu obscur et retiré où Jo-  
« caste attendoit les honneurs funèbres. Sans  
« doute, mes chants ne pourront pas adou-  
« cir l'impression de la douleur que vous  
« avez fait naître; ce sera néanmoins une  
« sorte de soulagement, car souvent tout ce  
« que l'homme desire, c'est de changer de  
« tristesse. »

A ces mots, la prêtresse d'Apollon prit sa  
lyre; et, pendant qu'elle cherchoit dans sa  
mémoire les paroles qu'elle avoit dites autre-

fois, elle préluda par une harmonie douce et plaintive qui sembloit promener l'ame parmi les souvenirs d'un autre âge. D'abord elle peignit la vie sous l'emblème d'un exil rapide. Le voyageur, sur les rives étrangères, charme les fatigues de la route par la pensée de la patrie : tantôt sa vue s'arrête avec tristesse sur les arbres dont l'ombre ne protégea point son berceau ; tantôt elle s'égaré au loin sur de vastes plaines qu'il ne connut jamais, sur des montagnes qui paroissent le séparer des lieux où sa mère lui donna le jour. Ainsi l'homme reste comme étranger sur la terre ; il rêve sans cesse à un bonheur qui le fuit, à une patrie inconnue d'où il se sent en quelque sorte exilé. La prêtresse d'Apollon ouvrit ensuite la porte des Champs-Élysées, mille fois plus beaux que les jardins des Hespérides, et gardés par de chastes nymphes, plus belles mille fois que les Hespérides elles-mêmes. Puis, avec une voix toute pleine de grace et de douceur, elle peignit la rencontre d'Œdipe et de Jocaste dans ces champs fortunés. « Les voilà, disoit-elle, les voilà qui

« errent au sein de ces bosquets merveilleux  
« formés d'arbustes immortels. Ils se racon-  
« tent les chagrins et les misères de la vie.  
« Leur ame en est encore tout agitée, car ils  
« ne jouiront du repos que lorsque tout leur  
« sang aura expié leur crime. Ah ! filles d'OE-  
« dipe, disoit-elle encore, comme si elle eût  
« été en présence d'Antigone et d'Ismène,  
« filles d'Edipe, les mystères de la justice  
« des Dieux sont voilés à mes regards. »

Daphné se tut. Toute la famille de Priam versoit des larmes abondantes. La belle Cassandre, d'une voix émue, demande le détail des cérémonies de l'expiation au tombeau de Jocaste. La fille de Tirésias s'empresse alors de raconter les libations de lait et de miel, la boucle de cheveux coupée par Antigone sur le front de son père, et attachée à l'urne funèbre avec des guirlandes de fleurs; elle reedit les paroles d'adieu proférées trois fois avant de quitter le monument; elle dit le prodige du serpent qui vint se repaître des libations, et qui s'étoit ensuite retiré doucement dans son antre.

La famille de Priam ne se lassoit point d'écouter les récits de Tirésias et de Daphné; mais le roi, religieux observateur des moindres devoirs de l'hospitalité, faisoit trêve à son attention, pour engager ses hôtes à prendre quelque repos.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

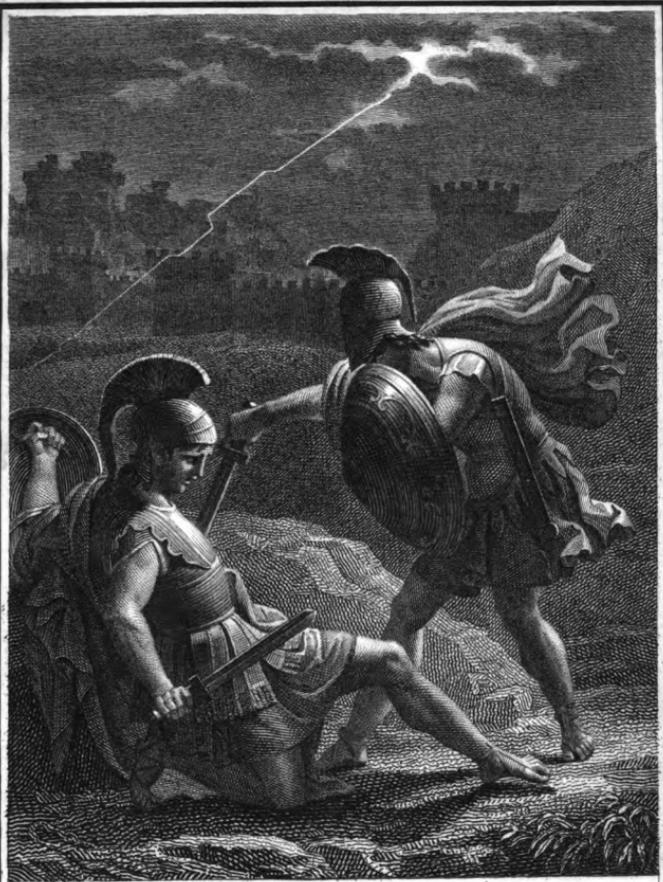
# ANTIGONE.

LIVRE CINQUIÈME.

## SOMMAIRE.

Pressentiments sur Troie. Tirésias reprend son récit. Guerre de Thèbes. Premiers combats. Veille de la dernière journée. Augures menaçants. Imprécations. Apprêts du siège. Les sept portes. Les sept chefs thébains et les sept chefs argiens. Sacrifice magique d'Amphiaräus. Entretiens d'Hémon avec ce chef qui est englouti vivant dans la terre. Antigone et Ismène dans la ville. Le siège. Capanée frappé de la foudre. Tydée attaque la porte Proétide. Mort de Ménalippe qui la défend. Hyperbius à la porte Néitide. Il sort pour attaquer les Argiens. Hémon et Étéocle se précipitent avec lui hors de la ville. Tydée y pénètre. Hémon refuse le combat avec Parthénopée qu'il trouve trop jeune. Parthénopée tué par Étéocle. Douleur d'Atalante, et imprécations que profère cette mère désolée, en mourant avec son fils. Polynice et le vieillard Lathénès. Mort du chef thébain. Dévouement de Ménécée. Hémon rentre dans la ville pour s'opposer aux ravages que Tydée y exerce. Combat des deux chefs. Mort furieuse de Tydée. Activité d'Étéocle et de Polynice. Différence des deux frères. Les Argiens plient. Le vieil Adraste dans son camp retranché. La bataille se prolonge pendant la nuit, au sein même d'une tempête qui annonce le courroux du ciel. Guerre de malédiction. Combat des deux frères dans l'horreur des ténèbres et de la tempête. Leur mort. Le ciel reprend sa sérénité. La victoire est à Thèbes. Tirésias suspend son récit. Daphné chante Orphée et Eurydice.





*Ainsi périrent les fils d'Edipe.*

BIBL.

*Bouillon invt.*

*Müller sc.*

## LIVRE CINQUIÈME.

LE vieillard thébain, resté seul avec Daphné, lui disoit : « J'aurois mieux fait, ma  
« fille, de ne point céder aux prières du roi.  
« Mes récits renouvellent toutes mes dou-  
« leurs, et font naître en moi mille pressen-  
« timents pour l'avenir. Je ne puis me trou-  
« ver, sans une tristesse profonde, au milieu  
« de cette famille florissante de Priam. Elle  
« qui prend, hélas ! un intérêt si vif aux mal-  
« heurs de Thèbes, ignore tout-à-fait à quels  
« maux elle est réservée elle-même. Je suis  
« affligé de cette prospérité qui va finir. La  
« malheureuse Cassandre déjà laisse échap-  
« per quelques paroles prophétiques qui ne  
« seront que trop tôt expliquées. Hier encore,  
« n'as-tu pas entendu, ma fille, comme elle  
« chantoit je ne sais quelles prédictions du  
« vieux Nérée, pasteur des troupeaux de Nep-

« tune? Le bruit des chars, le cliquetis des  
« armes, les cris des mourants, un grand  
« empire détruit, des guerriers égorgés, des  
« femmes traînées en esclavage, voilà ce que  
« disoient les chants de Cassandre. Ma fille,  
« as-tu remarqué qu'à tous ces tableaux con-  
« fus elle joignoit, au hasard, les noms des  
« enfants de la Grèce. Mes discours, je n'en  
« puis pas douter, sont pour quelque chose  
« dans ces inquiétudes mortelles de la belle  
« Cassandre. Jusqu'à présent, du moins, j'ai  
« pu me réfugier en quelque sorte dans le  
« souvenir d'Antigone, de cette vierge ma-  
« gnanime qui fut ta compagne; mais demain  
« je n'aurai à entretenir mes nobles hôtes que  
« de guerres et de batailles. Ne dois-je pas,  
« en effet, rappeler les principales circon-  
« stances du siège de Thèbes, et du combat  
« des deux fils d'Œdipe? »

« Mon père, répondoit la prêtresse d'Apol-  
« lon, je sens votre peine; néanmoins je vous  
« conseille de ne point interrompre votre ré-  
« cit: seulement évitez les détails, ne faites  
« point le dénombrement des guerriers, ne

« dites que ce qui est nécessaire pour faire  
« comprendre la suite de cette histoire fu-  
« neste ; et, pour ne pas prolonger vos en-  
« nuis, pour éviter de la fatigue à nos hôtes  
« illustres, hâtez-vous d'arriver à la dernière  
« journée de cette guerre impie. »

Tirésias se rendit aux conseils de Daphné ;  
et le lendemain, dès que la famille de Priam  
fut réunie, le divin vieillard continua en ces  
mots :

« Antigone étoit rentrée dans la ville de  
Cadmus, accompagnée d'Hémon et des guer-  
riers thébains. La troupe lamentable, con-  
duite par Pirithoüs et par les soldats d'Athè-  
nes, étoit aussi rentrée, et avoit arrosé de  
ses larmes le seuil de la porte Nèitide. Le roi  
des Lapithes, toujours fidèle aux ordres de  
Thésée, s'étoit retiré aussitôt dans la noble  
cité de Minerve.

« Puissant monarque de l'Asie, vous savez  
les funérailles de Jocaste. Daphné vous a re-  
dit l'hymne des tombeaux ; elle vous a ra-  
conté la cérémonie de la boucle de cheveux.

le prodige du serpent, les libations de lait et de miel. Aujourd'hui, je ne vous entretiendrai que de la guerre des sept chefs et des malheureux enfants d'Œdipe.

« Déjà des combats terribles s'étoient donnés au pied du mont Phicéus, que le Sphinx a rendu célèbre, dans les plaines fertilisées par les ruisseaux qui descendent du Cythéron, parmi les gras pâturages de Lerne. Déjà cette vallée immense, où les murailles de Thèbes s'élevèrent au son de la lyre, avoit été couverte de morts; déjà les ondes du Dircé et de l'Ismène avoient été teintes du sang de mille guerriers.

« Mais les peuples impatients, las d'une guerre sans issue, demandent à grands cris que cette querelle soit terminée en un jour, ou par le combat des deux frères, ou par une bataille générale et décisive.

« La veille de ce jour, jour affreux qui auroit dû ne pas naître, le soleil se leva au milieu des présages les plus sinistres : les oiseaux du ciel volent avec inquiétude dans les airs, en poussant des cris plaintifs; les animaux

sauvages hurlent au fond des forêts; les chevaux et les cavales gémissent dans les étables. Le divin Amphiaräus, du côté des Argiens, et moi, du côté des Thébains, l'un et l'autre le front ceint du laurier d'Apollon, l'un et l'autre entourés de victimes, nous nous préparons avec douleur à remplir un ministère de malédiction. Nous prenons les augures, ils sont menaçants des deux côtés. Les vigoureux taureaux égorgés rendent un sang noir, et leurs entrailles fumantes inspirent l'horreur; le feu du sacrifice refuse de consumer les victimes. Il reste une génisse fauve, destinée à l'impitoyable Érinny. Alors commencent les imprécations; alors Amphiaräus voue aux Dieux infernaux, et la ville de Cadmus, et ses habitants, et l'injuste Étéocle, qui veut priver son frère du trône paternel; alors moi-même je voue aux Dieux infernaux, et le camp des Argiens, et les nombreux guerriers qui le remplissent, et l'impie Polynice, qui vient porter le fer et le feu dans le sein de la patrie. Justes Dieux, vous agréâtes, sans doute, les imprécations des

deux peuples ! La génisse fauve fut consommée à l'instant. Les Argiens évoquent ensuite le génie de Thèbes ; les Thébains, à leur tour, évoquent le génie d'Argos. Noble famille de Priam, je ne vous dirai point les injures, les menaces, qui accompagnèrent ces évocations terribles. Desir sacrilège de la vengeance, tu dictois toutes ces paroles : c'est toi qui dévoilas, en ce moment, des crimes ensevelis jusqu'alors dans l'ombre et le silence ; c'est toi qui voulus faire rougir les enfants des crimes de leurs pères, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Noble famille de Priam, chastes épouses, vierges pudiques, qui m'écoutez, ne craignez pas que je souille vos oreilles de discours si nouveaux.

« Les Argiens avoient nommé sept chefs pour attaquer à-la-fois les sept portes de Thèbes ; les Thébains nomment sept chefs pour défendre chacune des portes. La Renommée a sans doute porté jusqu'à vous les noms de ces guerriers célèbres ; mais vous ignorez peut-être les dispositions de l'attaque et de la défense.

« Tydée s'étoit placé devant la porte Proé- tide; Capanée, devant la porte d'Électre; Hyppomédon, devant la porte Ogygienne; Parthénopée, devant la porte Néitide; Amphiaräus, devant la porte Homoloïde; Polynice, devant la porte Crénée;Adraste, devant la porte Hebdome. Dans l'intérieur de la ville, les sept chefs thébains tirent au sort les postes qu'ils doivent occuper. Trois fois la porte Crénée échut à Étéocle. Trois fois les habitants de la ville de Cadmus repoussèrent une telle impiété. Je proposai de ne point jeter le sort sur la porte attaquée par Polynice, et d'en confier la défense à un chef désigné. Cet avis fut adopté avec joie. Hommes aveugles, qui croyez vous garantir de l'impie- té par cette vaine précaution, comme si cette guerre n'étoit pas en elle-même une guerre toute sacrilège! Mais les justes Dieux sauront bien se jouer de votre prudence pu- sillanime: lorsqu'on est décidé au crime, il faut être décidé aussi à toutes les suites du crime. Ménalippe est opposé à Tydée; Poly- phonte, à Capanée; Mégarée, à Hyppomé-

don ; Hyperbius , à Parthénopée ; Étéocle , à Amphiaraüs ; Lasthénès , à Polynice ; Créon , àAdraste. Je ne vous décrirai point les emblèmes qui décoroient les armes de tous ces chefs vaillants , dignes , pour la plupart , de se signaler dans une meilleure cause ; je ne vous peindrai point leurs casques éclatants , et les aigrettes menaçantes qui les faisoient distinguer au loin ; je ne dirai point tous les détails de ces affreux combats : je rassemblerai seulement sous vos yeux tous les traits qui peindront le mieux cette guerre odieuse , cette sorte de guerre civile ; car , vous le savez , tous les peuples de la Grèce forment comme une seule et même famille.

« La nuit couvroit la terre ; la triste Hécate s'étoit levée sur l'horizon , et éclairoit d'une lumière douteuse toute la campagne de Thèbes. De temps en temps , des nuages noirs venoient couvrir d'un voile épais le disque argenté de la lune. Alors les feux des troupes argiennes offroient seuls quelque clarté , mais une clarté sinistre , et dessinoient comme une ceinture de mort autour des remparts thé-

bains; et du sein d'un profond silence il sortoit des sons inarticulés, semblables à des voix gémissantes; il y avoit une odeur de soufre répandue dans l'air; le présage de mille maux accabloit tous les cœurs, et la nature elle-même paroissoit être dans une attente lamentable.

« Amphiaraüs, assis devant son camp, considéroit la porte Homoloïde, gardée par Étéocle, et vers laquelle il devoit diriger son attaque. Il voyoit avec effroi cette inquiétude secrète qui régnoit de toute part, ce tourment qui sembloit sortir même des objets inanimés. Il fit, en tremblant, un sacrifice à la Terre. Ce sacrifice magique ne rassura point son ame: « Dieu de Délos, dit-il « en lui-même, vous aviez promis à votre « grand-prêtre qu'il ne seroit pas obligé de « combattre dans cette guerre; ah! daignez « me ravir à la lumière. Et vous, mère com- « mune des hommes, vous à qui je viens d'of- « frir des sacrifices expiatoires, ouvrez-moi « votre sein. » A ces mots, il attelle lui-même ses nobles coursiers à son char, sur lequel il

place les victimes qu'il vient d'égorger ; et, incertain du parti qu'il va prendre, il s'y place lui-même. Il s'avance vers la porte Homoloïde, et fait le tour des murailles de la ville ; ses coursiers marchaient lentement. Ainsi, le cœur rempli d'angoisses, et livré tout entier aux plus noires pensées, Amphiaräus sembloit se laisser conduire au hasard ; les rênes flottoient dans ses mains mal assurées. Les gardes vigilantes, placées au haut des tours, examinoient avec étonnement le vénérable vieillard, revêtu des bandelettes sacrées, le front couvert de la tiare des grands-prêtres, et entouré de victimes, sur le char où il étoit tristement assis. « Il continue ses funestes conjurations, disoient les « Thébains : voyez cet air prophétique ; le « malheur et l'effroi reposent à ses côtés ; il « est environné comme d'une lueur livide, et « de sinistres éclairs brillent dans ses yeux. A « la clarté douteuse de la lune, on diroit un « fantôme évoqué du fond des Enfers, et qui « peut soutenir à peine les ténèbres transparentes de la nuit. Qu'un de nos guerriers

« sorte, et aille à la rencontre de ce chef mystérieux; qu'il l'invite à se retirer, ou qu'il emploie la force pour l'éloigner des murs d'Amphion! »

« Étéocle ordonne au vaillant Hémon de sortir de la ville. La porte Homoloïde roule avec fracas sur ses gonds pesants. Monté sur son char, et revêtu de ses armes, Hémon franchit le seuil vénéré; et, s'avançant vers le magnanime fils d'Oïckée : « Prêtre d'Apollon, lui dit-il, votre présence alarme les habitants de Thèbes; ils craignent que vous n'invoquiez contre eux quelque divinité ennemie. Prêtre d'Apollon, retirez-vous! Les Thébains souffrent assez de maux; je vous en supplie, n'en attirez pas sur eux de plus grands encore. »

« Non, répondit Amphiaraüs, non, je ne fais point de conjuration contre la ville infortunée de Cadmus. J'erre sans projet autour de ces murailles élevées au son de la lyre d'un poète divin. Jeune guerrier, j'ai été instruit dans l'art de prédire l'avenir; mais l'avenir n'existe plus: il n'y a plus

« maintenant ni crainte, ni espérance; nous  
« sommes tous comme sous le poids d'un  
« anathème. Chacun se sent frappé dans sa  
« patrie, dans ses affections les plus chères :  
« le deuil est dans toutes les familles; et cha-  
« que famille me paroît participer en quel-  
« que sorte de cette destinée obscure et fu-  
« neste qui poursuit le sang d'OEdipe. Une  
« main divine est étendue sur les nations de  
« la Grèce : c'est un mystère de vengeance et  
« de mort qui s'accomplit. A Argos, comme  
« à Thèbes, une douleur intime et profonde,  
« une tristesse sans mesure, régne au fond  
« de tous les cœurs.

« Hier, pendant que je prenois, avec les  
« chefs d'Argos, un repas qui sera peut-être  
« le dernier pour moi, un aigle a enlevé ma  
« lance. J'ai accepté avec joie ce présage; il me  
« confirmoit la promesse que me fit Apollon  
« de me dispenser de cette guerre odieuse, de  
« cette guerre qui ne ressemble à nulle autre.  
« L'aigle a ensuite laissé retomber ma lance,  
« qui s'est enfoncée dans la terre fertile, et qui  
« s'est changée en laurier, dernier témoigna-

« ge, sans doute, de l'honneur qu'Apollon  
« veut que l'on rende à son grand-prêtre.  
« Oui, ma fin est prochaine. Jeune guerrier,  
« ce n'est pas volontiers que je suis venu  
« contre Thèbes. La trahison de mon épouse,  
« la belle Ériphile m'y a forcé. Ah! je sens  
« au-dedans de moi une secrète terreur, com-  
« me ces terreurs que l'on verse dans l'âme  
« des initiés, aux mystères d'Éleusis, pour  
« éprouver leur courage. Il me semble que  
« la mort habite déjà ma poitrine. Ce n'est  
« point la crainte des hasards qui me cause  
« de telles angoisses. Regarde-moi, j'ai des  
« victimes sur mon char, j'ai les vêtements  
« de grand-prêtre, une mitre couvre mon  
« front; mais je suis guerrier aussi, et je puis  
« à l'instant même revêtir la cuirasse et le  
« casque, et armer mon bras d'un glaive me-  
« naçant. Mes armes jamais n'ont trompé  
« mon courage. Écoute encore, jeune guer-  
« rier, écoute; ne crains pas d'approcher de  
« moi : je sais que tu es le généreux Hémon;  
« je sais que tu aimes la pieuse fille d'OEdipe;  
« je sais que les plus nobles sentiments sont

« dans ton cœur. Les malheurs qui te sont  
« réservés touchent mon ame. Un seul instant  
« tu t'es confié aux séductions de l'espérance ;  
« mais bientôt tu as compris ce que l'expé-  
« rience seule enseigne à ceux qui ont vécu  
« de longs jours. Courage, magnanime jeune  
« homme! continue de consacrer ta vie aux  
« mâles vertus, aux généreux sacrifices! Ne  
« t'importune point de la pensée de l'avenir ;  
« accomplis tes devoirs. Hélas! je ne puis te  
« le dissimuler, tu auras besoin de toute la  
« force de ton ame. Ce que les Dieux exigent  
« de toi n'est point un dévouement ordina-  
« re. C'est sur les sombres bords qu'Orphée  
« retrouva son Eurydice ; c'est aussi sur les  
« sombres bords que tu salueras du nom d'é-  
« pouse celle qui, sur la terre, est déjà l'é-  
« pouse de ton choix. Quel homme pouvoit,  
« en effet, espérer que la vierge sublime fût  
« la compagne de son sort? Toi-même, Hé-  
« mon, t'en croyois-tu digne? et, au fond de  
« ton ame, n'as-tu pas dit qu'un tel bonheur  
« étoit au-dessus de ton attente? Réjouis-toi  
« cependant : à cause de tes sentiments élevés,

« tu suivras de près les pas de ton épouse future, lorsqu'elle sera enlevée à la douce lumière du jour. »

« Il finissoit à peine, et, Dieux immortels! un abyme s'ouvrit devant le char du grand-prêtre. Le ciel étoit en feu, la terre exhaloit des flammes. Les chevaux épouvantés se cabrent et reculent; mais le vieillard auguste, les animant du geste et de la voix, les invite à descendre dans ce chemin nouveau. « Adieu, « Argos, dit-il, je ne te verrai plus; adieu, « ville de Thèbes, que je considère pour la « dernière fois; adieu, noble prince! Et toi « que j'ai aimée au-delà de tout, trop foible « Ériphile, adieu! Sache que, sur les sombres « bords, tu seras encore l'objet de mes regards! » Ses chevaux cependant poussaient des hennissements douloureux. Une fumée épaisse sortoit du gouffre profond; il en sortoit aussi une vapeur de soufre : on vit encore quelques instants la belle figure du vénérable vieillard. Plein de sérénité, il sembloit sourire au fils de Créon, en le saluant d'un geste amical. Il disparut ainsi, tout sem-

blable à ces apparitions merveilleuses produites par les paroles d'une Thessalienne savante dans l'art d'évoquer les morts. La terre s'étoit refermée aussitôt. Ce lieu sembloit comme brûlé par un incendie; on l'eût dit embrasé de la chaleur d'un vaste bûcher; ou plutôt on l'eût pris pour un de ces champs de Phlégra qui fument encore de la foudre. Tout le sol d'alentour étoit devenu mobile: telle, sur les bords de la mer, cette arène infertile que l'on remue à la hâte pour y ensevelir de malheureux naufragés. Les roues du char d'Hémon s'enfonçoient jusqu'au moyeu dans la terre, et ses coursiers vigoureux, en s'enfonçant eux-mêmes, y creusoient avec peine de profonds sillons.

« Le prince thébain, frappé d'étonnement, adressoit au grand-prêtre des adieux qui ne pouvoient parvenir jusqu'à lui qu'en traversant la terre. Il seroit sans doute encore resté long-temps immobile, sans des cris qui, retentissant de tous côtés, l'arrachèrent à sa rêverie. Les Argiens, devant leurs tentes, les Thébains, du haut des tours de la ville,

avoient vu la mort merveilleuse du fils d'Oïclée. Quels temps furent plus féconds en prodiges? Naguère OEdipe a disparu au milieu d'un orage; et voilà Amphiaräus qui s'enfonce dans le sein de la terre! On doutoit de la réalité de cette scène lugubre; on n'osoit se fier à ses sens; on craignoit d'avoir été trompé par ce jour incertain et douteux de la lune. Mais, peuples infortunés! ce n'est que le commencement de prodiges plus extraordinaires et plus funestes. Un nuage de feu couvre la ville de Cadmus, et s'étend sur toute la campagne d'alentour; des gerbes de flammes sortent des sommets du Cythéron. Le mont Phicéus paroît tout embrasé. On entendoit dans les airs comme un cliquetis d'armes; on entendoit même le cri des combattants, le râlement des mourants, et les sifflements des serpents d'Érinnys: tous les éléments sembloient rentrer dans le chaos. Les Thébains ouvrent leurs sept portes; les Argiens sortent de leurs tentes; tous ensemble crient vers le ciel. Terre de Cadmus, on eût dit que la funeste semence des dents du

dragon hérissoit de nouveau tes sillons terribles. Terre de Cadmus, vas-tu de nouveau dévorer cette moisson lamentable?

« Hémon rentre dans la ville, et raconte une partie des paroles d'Amphiaraüs. Les guerriers apprêtent leurs armes. Les femmes, les vierges, les vieillards, les enfants, remplissent les temples.

« Antigone et sa sœur Ismène, retirées dans le palais d'OEdipe, se disoient leurs mutuelles inquiétudes et leurs trop foibles espérances. Le cœur de l'homme est inépuisable en ressources pour se déguiser un sinistre avenir. Les deux infortunées, seules au milieu de ces appareils de combats, croyoient encore que leurs frères finiroient par entendre la voix du sang. Néanmoins elles ne s'aveugloient pas tout-à-fait sur l'excès de leur malheur; elles savoient trop l'orgueil des fils d'OEdipe, cet orgueil qui se révolta si fort contre l'opprobre et la misère. De noirs pressentiments venoient agiter leurs ames. Ismène sur-tout succomboit à la douleur, et elle s'étonnoit toujours de plus en

plus du courage de la pieuse Antigone. Elle lui demandoit, avec larmes, quel appui leur restoit. « Hélas! disoit-elle, qu'avons-nous « à faire dans de si grandes calamités? Que « peuvent deux vierges timides? Étéocle pour- « roit peut-être nous faire sortir de Thèbes; « nous nous réfugierions à Athènes. Cette « ville a voulu rester étrangère à la guerre: « son prince, le vaillant Thésée, vous a déjà « reçue à sa cour, ô ma sœur; il ne craindra « pas d'accueillir les deux filles d'OEdipe. »

« Ismène, lui répondoit Antigone, nous « devons nous abandonner à la clémence des « Dieux immortels. Pourquoi irions-nous « chercher ailleurs le repos qui fuit tous les « nôtres? C'est sur-tout dans les dangers que « nous devons être fidèles à la patrie. Les « épouses et les mères restent pour soigner « ceux qui partagent leur couche ou qui leur « doivent le jour; elles restent pour apprêter « le repas, pour laver les blessures, hélas! et « pour ensevelir les morts. Ainsi les femmes « d'Argos remplissent la tente du vénérable « Adraste. Quant aux vierges, elles demeurent

« sous la protection des Dieux domestiques ;  
« elles demeurent pour préparer les choses  
« nécessaires aux blessés, ou pour veiller dans  
« les temples des Dieux immortels, et tâcher  
« de fléchir leur courroux. »

« Savez-vous, disoit Ismène, quels maux  
« la guerre traîne après elle ? Savez-vous les  
« dangers que court une vierge solitaire et  
« délaissée ? Les épouses, du moins, ont un  
« motif ; et d'ailleurs elles sont protégées par  
« leurs époux. »

« Ma sœur, répondoit encore Antigone, les  
« Dieux veillent sur l'innocence. »

« Je n'ai pas assez de force, reprenoit Is-  
« mène, je n'ai pas assez de force pour les  
« circonstances affreuses où nous nous trou-  
« vons. Comme le héros cherche les dangers,  
« comme l'aigle place son aire sur les rocs  
« escarpés, ou s'élève dans la région des ora-  
« ges, toi, ma sœur, tu sais t'imposer de ri-  
« goureux devoirs ; tu ne connois que les  
« hautes pensées, ton ame ne sait exister  
« qu'au milieu des dévouements et des sacri-  
« fices. Ah ! du moins, prends pitié de ma

« foiblesse ; permets-moi d'espérer. Hélas !  
« tous mes vœux étoient si faciles à accom-  
« plir, que je les forme encore au-dedans de  
« moi avec quelque confiance. Il me semble  
« que les Dieux ne peuvent pas refuser de  
« m'accorder le peu que je leur demande. Le  
« bonheur le plus simple , la condition la  
« plus modeste, est ce qui me convient. J'aime  
« par-dessus tout la douce destinée de la co-  
« lombe, qui vit cachée au fond des forêts :  
« elle est heureuse sans charmer les bocages  
« de l'harmonie de ses chants. Je n'envie  
« point le sort du cygne, qui ne sait faire en-  
« tendre ses accents mélodieux qu'à l'heure  
« de sa mort. Ma sœur, laissons aux hommes  
« les choses éclatantes de la vie ; laissons-les  
« acheter la gloire au prix de leurs sentiments  
« les plus chers. »

« Qui t'a dit, répliquoit Antigone en sou-  
« riant avec une douceur infinie, qui t'a dit  
« que je ne saurois pas me contenter de cette  
« sorte de félicité obscure que tu desires pour  
« toi ? Mais les Dieux ne nous ont pas donné le  
« choix d'une vie calme ou d'une vie agitée. »

« Ismène pleuroit. Alors Antigone reprit en ces mots : « Ma sœur, tu soupîres, je vois « des larmes dans tes yeux ; sans doute quel- « que secret repose au fond de ton cœur. « Mais pourquoi me celerois-tu des chagrins « particuliers qui viennent augmenter en toi « la douleur des maux de la patrie ? » En par-  
lant ainsi, la voix de la vierge magnanime étoit légèrement altérée, et annonçoit une tendresse inexprimable.

« Hélas ! répond Ismène, comment oserois-je « entretenir Antigone de peines qui lui fu-  
rent toujours si étrangères ? Ma sœur, je « vous l'ai dit, votre ame habite une région « trop élevée pour moi. Vous êtes au-dessus « de toutes les foiblesses ; vous dédaignez le « joug des affections domestiques ; et peut-être « vous ne concevez même pas le charme que « l'on peut trouver à vivre dans un autre. » Elle se taisoit de nouveau ; mais, encouragée par un sourire aimable d'Antigone, sourire plein de bienveillance et en même temps de mélancolie, Ismène entoure de ses bras le cou de sa sœur ; puis, la flattant de caresses

timides, comme une jeune fille qui veut obtenir quelque grace de sa mère, elle fait, en rougissant, l'aveu de l'amour qu'elle a conçu pour Acis, beau jeune homme né dans l'opulente Cyrrha, et que, dans des temps plus heureux, elle vit pour la première fois à une solennité des Muses.

« Antigone, émue d'une douce compassion, et répondant aux caresses de sa sœur : « Non, « lui dit-elle, non, mon ame n'habite point « une région si élevée; non, je n'ai point de « mépris pour le joug aimable des affections « domestiques. Je comprends toute la félicité « que l'on peut trouver à vivre dans un autre « que soi-même. Je sens, oui, je sens le « charme qu'il y auroit à partager sa bonne « et sa mauvaise fortune avec un époux selon « son cœur, à appuyer son existence sur la « sienne, à lui confier sa destinée tout entière. « Noble, plein de sentiments généreux, il sait « s'oublier; il sait, puisqu'il le faut, renoncer « à son amour même. C'est le malheur qui « me l'a offert, c'est la mort, sans doute, qui « nous donnera l'un à l'autre. »

« Dieux! s'écrie Ismène, pardonne, ô ma  
« sœur, je t'admirois; mais que j'étois loin de  
« connoître toute l'étendue de tes sacrifices! »

Antigone rougit à son tour; l'envie de justifier en quelque sorte sa sœur à ses propres yeux avoit entraîné la vierge magnanime au-delà de ce qu'elle vouloit dire. Elle ajouta ensuite quelques paroles d'espérance; car, dans son cœur généreux, l'espérance n'étoit tout-à-fait éteinte que pour elle-même.

« Tels étoient les entretiens des deux sœurs dans le palais d'Œdipe, et pendant le silence de la nuit. Les Thébains veilloient aussi. Les chefs faisoient la revue des dépôts d'armes, et préparoient tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir les attaques des Argiens. De longues pièces de bois, des blocs énormes de pierre, étoient placés derrière les portes des remparts; les chars destinés aux attaques du dehors étoient rangés sur les places publiques: on distribuoit aux coursiers une nourriture abondante. Étéocle, avec une activité incroyable, visitoit tous les postes, animoit les soldats, et donnoit tous ses soins aux pré-

paratifs de la défense. Les Argiens, de leur côté, craignoient de se livrer au repos, et Polynice ne montrait pas une moindre ardeur pour assurer les succès du siège. Le ciel cependant continuoit de se montrer irrité. Des tonnerres effroyables grondoient dans le lointain. A de profondes ténèbres succédoient tout-à-coup des lueurs sinistres et prolongées, semblables à des torches que l'on agiteroit dans le fond d'une caverne. Redoutables Euménides, étoit-ce vous qui, vous livrant à de funestes joies, exécutiez dans les airs vos danses odieuses?

« Lorsque l'aurore pâle et livide s'éleva sur l'horizon, les sept chefs s'avancèrent contre la ville. Ici, on voyoit le superbe Tydée, couvert d'une armure moitié grecque et moitié barbare, entasser, auprès de la porte Proétide, des branches sèches que lui-même avoit liées dans la forêt, ensuite y mettre le feu, pendant qu'une grêle de pierres et de flèches pleuvoit sur lui du haut des murailles. Là, on voyoit Hyppomédon assiéger, avec non moins de fureur, la porte Ogygienne. Cha-

que chef faisoit de son côté des efforts différents.

« Capanée s'écrie : « Je franchirai les murailles ! Dieux de l'Olympe, on diroit que vous voulez aujourd'hui protéger la ville perfide ; mais Jupiter lui-même ne la garantirait pas de ma fureur. Oui, je défie celui qui tonne au haut des cieux ! »

« Ainsi parle l'impie, et, soulevant une échelle énorme que dix guerriers auroient eu peine à dresser, il l'appuie contre les murs. Soldats d'Argos, peuples de Thèbes, vous fûtes frappés de surprise ! Mais l'étonnement se change en terreur pour les Thébains, lorsqu'ils voient Capanée au sommet des murs élevés. Les flèches avoient glissé sur sa cuirasse, les pierres avoient rebondi sur le vaste bouclier dont il couvroit sa tête. Son glaive redoutable brille dans sa main comme l'éclair qui traverse une nue obscure, comme un météore précurseur de mille fléaux. Les soldats qui gardoient les tours élevées, pâles, éperdus, s'enfuient en jetant leurs armes. Capanée, debout sur la muraille, et semblable.

à un Titan , reste immobile sur ses jarrets nerveux ; il promène autour de lui des regards terribles , et pousse un cri de désolation et de mort qui retentit par toute la ville. « Race hideuse d'OEdipe , s'écrie-t-il , ton jour est arrivé ! Nous allons voir ce que feront les Dieux ! » A ces mots , il arrache des blocs de pierre , et écrase la foule éperdue des Thébains ; mais l'impie ne jouit pas long-temps de son triomphe : un foudre parti du marchepied de Jupiter vient le frapper. Le corps du géant fume un instant du tonnerre qui lui a ravi le jour , et il tombe du sommet des remparts , pareil à un chêne renversé par l'orage.

« Cependant Tydée continuoit d'assiéger la porte Proétide. Déjà les ais d'un bois de chêne réunis par de fortes bandes d'airain sont à moitié consumés par le feu. Tantôt le farouche Étolien attise la flamme avec le fer de sa lance , tantôt il pousse , d'un bras vigoureux , un frêne énorme contre la porte , qui rend de sourds gémissements. Enfin les ais embrasés tombent , les fortes bandes d'ai-

rain fléchissent, et les débris de la porte continuent de brûler dans le foyer de l'incendie, qui gagne les pièces de bois et les chars entassés derrière. « Je puis donc enfin me venger! s'écrie le prince de Calydon. Satellites « du tyran, reconnoissez ce Tydée qu'il n'a « pas craint d'outrager! il avoit bien raison « de vouloir ma mort! Femmes et filles de « Thèbes, je vous épargnerai la vie, parce- « que je veux de belles esclaves pour aller « puiser l'eau dans les fontaines d'Argos! « Mais où est Polynice? qu'il vienne! Voici le « chemin que je lui fraye vers le trône. »

« Il dit, et il appelle à grands cris l'époux d'Argie. Polynice accourt; son cœur est ému de douleur et de pitié en revoyant, pour la première fois, au travers, pour ainsi dire, d'un rideau de flamme, l'intérieur de la ville qu'il avoit quittée, couvert de la malédiction de son père. Un soupir sortit de sa poitrine oppressée, quelques larmes échappèrent de ses yeux, et il resta immobile, absorbé dans les plus funestes pensées; il lui sembloit entendre comme une voix intérieure qui lui

crioit : « Jamais tu ne régneras sur la race  
« vaillante de Cadmus ! »

« Non, dit-il à Tydée après un instant de  
« silence, non, je n'entrerai point le premier  
« en ennemi dans la ville qui m'a vu naître. »

« Tydée l'écoute à peine, et il s'élançe. Déjà  
il a franchi le seuil embrasé; d'autres guer-  
riers se précipitent à sa suite. Des torches ar-  
dentes sont jetées dans les maisons, pendant  
que le fer immole les soldats de Thèbes. Ty-  
dée, pareil au dieu Mars, se rassasie de ven-  
geances. Impatient de ce qu'il ne trouve point  
d'ennemi digne de son courage, il égorge  
avec dédain ce peuple obscur qui voudroit  
en vain se soustraire à ses coups. Ménélippe  
fait des prodiges de valeur pour défendre la  
porte qui lui fut confiée; il meurt de la main  
du prince de Calydon, qui se réjouit d'avoir  
privé de la lumière du jour le vaillant fils  
d'Astracus. Les soldats de Ménélippe tombent  
autour de leur chef : les infortunés veulent  
du moins soustraire son corps sanglant aux  
outrages d'un vainqueur barbare; c'est en  
vain : le vaillant Tydée s'empare du cadavre,

et le remet à ses compagnons. Les maisons retentissent de cris et de hurlements. La malheureuse ville de Cadmus est en proie à mille terreurs; l'incendie menace ses palais et les temples de ses Dieux; ses citoyens sont immolés sans pitié sur le seuil même de leurs demeures : un nuage noir l'enveloppe comme d'un voile funèbre. La tempête qui bouleverse les éléments, les cris confus qui retentissent au loin, semblables à une mer agitée venant se briser contre d'affreux récifs, le petillement des flammes : tout est terrible, tout annonce la colère des Dieux, la destruction, la mort.

« Le vaillant Hyperbius, qui défendoit la porte Néitide, impatient de ne point voir un ennemi dont il entendoit les féroces clameurs, avoit ordonné d'ouvrir cette porte, et s'étoit précipité dans la campagne; Étéocle et Hémon s'y étoient précipités avec lui. Déjà plus d'un Argien et plus d'un Thébain avoient mordu la poussière : Hyperbius lui-même, victime de sa témérité, étoit tombé percé d'une multitude de flèches.

« Parthénopée, dans la fleur de la première jeunesse, et beau comme une nymphe des bois, à la vue des héros thébains, s'avance, et brûle de signaler son courage en combattant contre eux. « Qui êtes-vous? dit le général Hémon. Seriez-vous la fille chérie d'une « belliqueuse Amazone? Retirez-vous, vierge « charmante; vous êtes faite pour orner les « fêtes, et non pour vous mêler aux jeux sanglants de Mars. »

« Je ne suis point une vierge timide, répond le guerrier; je suis un adolescent « plein de force et de courage. Mon quinzième printemps vient de naître; je me suis « échappé des bras de ma mère Atalante, parce que je me lassois de poursuivre dans les « forêts les animaux sauvages: j'ai cherché la « gloire des héros, etAdraste m'a ordonné « d'attaquer les enfants de Cadmus qui vou- « droient échapper par la porte Néitide. La « beauté qui pare quelquefois le visage des « jeunes hommes n'est point un signe de faiblesse. Calais étoit beau, et il fut distingué « entre les vainqueurs des Bébrices. Hylas, qui

« fut le compagnon d'Alcide, étoit renommé  
« par sa beauté, et il partagea les fatigues et  
« les dangers de l'invincible fils d'Alcmène.  
« Quels hommes furent plus beaux que Cas-  
« tor et Pollux, dont les noms sont devenus  
« si célèbres parmi les nations de la Grèce!  
« Et vous-même, ô jeune héros, votre beauté  
« frappe tous les regards. »

« Aimable adolescent, lui dit Hémon, je  
« ne saurois tirer le glaive contre toi. Pense  
« aux larmes que répandroit ta mère, si tu  
« venois à périr. »

« Prince, répond Parthénopée, pourquoi  
« as-tu pitié de ma jeunesse? Pourquoi mon  
« sang te coûte-t-il plus à verser que celui  
« de mille autres guerriers? et pourquoi les  
« larmes de ma mère t'inspirent-elles plus  
« de compassion que les larmes des autres  
« mères? Ah! ces cruels hasards de la guerre  
« sont-ils autre chose qu'une suite funeste  
« de morts prématurées! Thébain pitoyable,  
« je te remercie néanmoins; je reconnois le  
« sentiment qui te fait tenir un pareil lan-  
« gage. Si tu avois du mépris pour ma jeu-

« nesse, tu allumerois ma colère, et je vou-  
« drois me venger; mais reçois ma main en  
« gage d'amitié; et puissé-jé un jour, sur les  
« montagnes d'Arcadie, t'offrir les présents  
« de l'hospitalité! Je vais toutefois essayer  
« mon courage contre des guerriers moins  
« redoutables. »

« A ces mots, les deux chefs se séparent. Hémon, averti en ce moment des ravages que Tydée exerce dans Thèbes, y rentre pour sauver la ville, ou pour mourir, s'il le faut, de la main du prince de Calydon. Cependant Parthénopée cherche à se distinguer par quelque action qui signale d'une manière glorieuse ses premières armes. Mais il n'a plus la même assurance; cette sorte de pitié que vient de lui montrer le noble fils de Créon a amolli son courage. Il commence à sentir toutes les terreurs de Mars. Il se précipite avec quelque peine au sein de la mêlée sanglante. Ce ciel d'airain qui, semblable à la voûte d'un vaste tombeau, couvre la ville aux sept portes, ce jour lugubre répandu sur toute la campagne, lui paroissent alors

être pour lui seul un présage menaçant. Son effroi augmente encore, lorsque, non loin de lui, il aperçoit le roi même de Thèbes, Étéocle à la forte cuirasse. Toute sa vigueur semble l'abandonner; il voudroit fuir, mais la honte le retient; il regrette amèrement les forêts où s'écoulèrent les jours de son enfance; ses beaux yeux sont humides de larmes; il songe avec anxiété à sa mère Atalante. Il ignore, hélas! qu'elle soit si près de lui: pleine d'une inquiétude mortelle, lorsqu'elle avoit appris que son fils imprudent ne l'avoit quittée que pour tenter les périls de la guerre, cette mère malheureuse étoit accourue pour le soustraire aux combats meurtriers, pour lui faire un rempart de son corps. Hélas! il sera trop tard: déjà l'infortuné est aux prises avec le redoutable fils d'OEdipe. Le jeune chef, par sa légèreté et par son adresse, se soustrait quelques instants à son funeste destin; mais enfin il succombe, il reçoit une large blessure dans le flanc; il tombe sur ses genoux défaillants; ses yeux roulent dans les ombres de la mort; sa bouche murmure un

dernier adieu à la vie. Il est étendu sur la terre, pareil à la fleur des champs qu'un orage auroit détachée de sa tige et jetée au loin, décolorée et flétrie. Dieux puissants! quel spectacle pour sa mère! Pâle, échevelée, elle arrive au moment où son fils exhaloit le dernier soupir; elle accuse, dans son injuste douleur, les Arcadiens d'avoir laissé périr leur compagnon, le fils de Méléagre.

« La Nymphé du Ménale, vêtue comme une Amazone, ressemble à Bellone ou à Pallas. Elle relève le guerrier, le presse contre son sein maternel, le pose sur son char, et se place à ses côtés. Là, elle contemple encore d'un œil stupide la blessure du beau jeune homme, et s'élançe au milieu du torrent de la bataille. Les héros s'égorgeant autour de son char, où elle reste immobile, les yeux toujours attachés sur le visage de son fils. Enfin son courage s'allume : d'une main sûre, elle lance des flèches qui toutes donnent la mort. Quand elle a immolé un assez grand nombre de victimes obscures, elle veut choisir un guerrier célèbre entre tous

les Thébains, en attendant qu'Étéocle vienne s'offrir à ses coups. Alors elle aperçoit le roi de Thèbes lui-même, entouré d'Argiens qu'il précipite dans les royaumes sombres, comme le moissonneur fait tomber sous sa faucille tranchante le blé mûri par la douce chaleur du soleil. « Cruel fils d'Œdipe, lui crie-t-elle, « mon glaive est altéré de ton sang! Ah! ne « crois pas que je ne sois qu'une femme; je « suis une mère désolée. Barbare, tu peux « bien combattre une femme, puisque tu n'as « pas craint d'employer tes forces contre un « enfant. Tu n'aurois pas vaincu ainsi Méléagre. » Elle dit, et brandissant un énorme javelot, elle le lance contre Étéocle. Le javelot traverse l'épaisse cuirasse; mais il ne fait qu'une légère blessure au chef irrité, qui s'approche, avec un sourire dédaigneux, de la vaillante Amazone. Le combat n'est pas long-temps incertain : Étéocle, après avoir écarté, par sa force indomptable, les coups qui lui sont portés, s'élance, le glaive à la main, et enfonce le fer étincelant dans le sein de l'héroïne. Elle tombe à côté de son

fil. Les rênes échappent de ses mains , et ses fidèles coursiers demandent en vain le signe qui doit les guider. C'en est fait , elle rassemble ses forces épuisées pour prononcer ces paroles d'une voix expirante : « Je suis satisfaite, puisque je meurs de la main qui m'a ravi mon fils. Ah! si tu n'étois pas Étéocle, je te prierois de réunir dans un même tombeau ma cendre à la cendre de cet enfant que j'ai nourri de mon lait; je te donnerois pour rançon de cette double dépouille tous les trésors que renferme mon palais : mais une mère peut-elle adresser sa prière à un impie sur qui repose la malédiction paternelle? Homme odieux, va je ne te demanderai rien; tu es voué à la colère des Immortels : il ne te sera permis d'accomplir aucun de tes desseins. Non, tu ne rentreras point à Thèbes! Impie, attends une mort digne de ton impiété. » Le casque de l'héroïne s'étoit détaché de sa tête charmante; ses yeux jettent un éclat terrible avant de s'éteindre dans les ombres de la mort. L'expression de la vengeance, mêlée sur sa figure

avec tout ce que la beauté et la tendresse ont de plus touchant, confondent Étéocle de terreur et d'admiration. Cette mère et ce fils, étendus à côté l'un de l'autre sur le même char, et dont il se reproche en cet instant le trépas cruel, lui font éprouver quelque chose des premières angoisses de la mort. Il sent de nouveau le poids de la malédiction paternelle. Plein d'effroi, il commence à se regarder comme un coupable poursuivi par la colère des Dieux : il reste ainsi absorbé dans les plus sinistres pensées en contemplant ces deux belles et nobles victimes, sur lesquelles on retrouve encore les traces de la vie. L'immobilité de leurs traits n'a rien ôté à l'éclat de leur beauté ; mais il en sort je ne sais quoi de menaçant et de sinistre. Telle fut, dit-on, la fille de Phorcus, Méduse aux cheveux de couleuvres, lorsqu'elle fut outragée dans le temple même de Minerve.

« Étéocle s'enfuit ; et, dans le sein du carnage, il croit échapper aux tourments qui déjà déchirent son cœur.

« Polynice, de son côté, n'exerce pas de

moindres ravages. Lasthénès, près de la porte Crénée, avoit péri sous ses coups. Lasthénès, né à Orchomène, ville des Myniens, vivoit au sein de l'abondance avec sa jeune épouse; car, après avoir mené une vie pleine de dangers, dans sa vieillesse il s'étoit donné une compagne, pour goûter enfin un repos acheté par mille fatigues. Mais l'homme est insatiable de gloire. L'oisiveté bientôt devint insupportable à Lasthénès; et, lorsqu'il apprit que la guerre s'étoit allumée entre Thèbes et Argos, il ne put résister au desir de s'illustrer une dernière fois dans les combats meurtriers. Il se rangea sous les drapeaux d'Étéocle, parcequ'une ancienne alliance unissoit les Myniens avec les peuples de la Cadmée. Il ne tarda pas à se repentir de sa témérité, et à comprendre qu'il n'y avoit point de renommée à acquérir dans une telle guerre. Il se sentit alors comme enveloppé aussi dans ce vaste filet de malédiction qui s'étendoit sur les nations de la Grèce; et la vieillesse pesa sur lui de tout son poids. C'est ainsi qu'épouvanté des nouveaux périls où il s'é-

toit engagé, son bras affoibli ne portoit que des coups sans vigueur, et ne lançoit que des traits inutiles, lorsque Polynice, après avoir fait un affreux carnage des Myniens, arrive à leur chef, et le renverse d'un premier coup. Le vieillard tombe sur le timon ; embarrassé dans les rênes, il roule sous les pieds des chevaux, qui se cabrent et reculent afin de ne pas écraser leur maître. Polynice aussitôt descend de son char, pour donner la mort à l'infortuné ; mais Lathénès, d'une voix suppliante, dit ces mots au chef inexorable :

« Ne te souvient-il plus, Polynice, que je t'ai  
« reçu naguère dans mes palais ? Tu étois fu-  
« gitif : je ne pensois point que nous dussions  
« nous rencontrer sitôt, et dans de si affreux  
« moments pour moi ; cependant je te com-  
« blai de tous les honneurs que l'on doit à  
« un hôte illustre. Épargne mes cheveux  
« blancs ; fais plus, aide-moi à me relever, et  
« à remonter sur mon char. Je me retirerai,  
« avec mes Myniens, du sein des batailles  
« sanglantes ; et puisse Jupiter t'accorder la  
« victoire ! Reçois pour prix de ma vie les

« nombreux trésors que j'ai acquis par tant de travaux et tant de gloire. »

« Eh! malheureux, répond Polynice, que viens-tu me parler d'hospitalité? Tu ignores donc comment un fils d'Œdipe sait payer un bienfait? Vois la guerre odieuse où j'ai précipité Adraste. Que viens-tu encore me parler de victoire? Insensé! il n'y a point de victoire pour ceux que Jupiter a flétris de sa haine. Vieillard, je veux t'apprendre à si mal choisir tes hôtes! » A ces mots, il détourne ses yeux secs; et, comme saisi de démence, il enfonce son fer homicide dans la poitrine de l'homme généreux qui l'accueillit aux jours de l'exil; puis il va porter ailleurs mille morts.

« Tels étoient les dignes exploits des deux fils d'Œdipe. Plusieurs Thébains vaillants avoient également trouvé le trépas, auprès de Lasthénès, en combattant pour leurs foyers. Polyphonte faisoit un horrible carnage dans le camp des Étoliens, restés sans chef par la mort de l'illustre Capanée. Mégarée et Hypomédon se disputoient, avec des succès di-

vers, la porte Ogygienne. Créon soutenoit courageusement les efforts d'Adraste, qui cherchoit à s'emparer de la porte Hebdome.

« Inspiré par l'amour de la patrie, le généreux Ménécée, celui qui donna le premier à Créon le doux nom de père, venoit de concevoir un magnanime dessein. Il se précipite vers la porte Homoloïde, se la fait ouvrir, et, couvert de bandelettes noires, il cherche le lieu où Amphiaraüs avoit été englouti. Un ancien oracle disoit que le sacrifice volontaire d'un noble Thébain épargneroit de grands malheurs à la ville de Cadmus. Sur la foi de cet oracle, Ménécée dévoue sa tête au salut de sa patrie. Mais le sol qui s'étoit ouvert pour recevoir le fils d'Oïclée refuse une seconde victime. Ménécée erre tristement et sans armes parmi ces sillons terribles que les bataillons d'Argos craignent de fouler, même dans la fureur des combats. Nulle part la terre raffermie ne s'ouvre sous ses pas. Alors il se jette au milieu des guerriers ennemis, leur livrant sa vie sans la défendre. Les Argiens écartent leurs rangs pour laisser pas-

ser le généreux Ménécée. « C'est un illustre  
« Thébain, se disoient-ils entre eux, qui se  
« dévoue pour sa patrie : refusons-lui la mort.  
« Épargnons la victime expiatoire de Thèbes!  
« Que le mal demeure sur l'héritage malheu-  
« reux d'Œdipe! » Ainsi Ménécée ne pou-  
voit accomplir son sacrifice. Cependant la  
tempête alloit toujours croissant. Le soleil  
éclairait à peine le carnage au-dedans de la  
ville et hors de ses murs. Des flèches innom-  
brables se croisoient dans les airs, et voloient  
frapper au hasard. Enfin un javelot lancé du  
haut des murailles vient, en s'égarant, frap-  
per le fils de Créon, qui tombe au pied du  
laurier d'Amphiaräus. « Puisse, dit-il en mou-  
« rant, puisse mon trépas épargner à la cité  
« sainte les maux qui suivent une guerre im-  
« pie! » Il expire en arrosant de son sang le  
laurier du prêtre d'Apollon; et l'arbre mer-  
veilleux, agitant son funèbre feuillage, fit en-  
tendre un long gémissement. Telle fut la fin  
du généreux Ménécée, qui périt par un des  
siens : nul n'a pu savoir de quelle main étoit  
parti le fatal javelot.

« Au moment où le fils aîné de Créon exhaloit le dernier soupir, son frère intrépide, le vaillant Hémon, qui étoit venu remplacer Ménalippe, immolé par Tydée, opposoit au prince de Calydon une prudente et courageuse résistance. L'épouvante étoit répandue dans la ville : c'en étoit fait de Thèbes. Hémon seul ose marcher contre le farouche destructeur de sa patrie. Il s'ouvre une voie sanglante au travers des bataillons argiens, qui déjà inondoient les rues et les places publiques, et arrive, couvert de sang et de poussière, jusqu'au lieu où le féroce Étolien animoit le carnage par ses paroles et par son exemple. Le gendre d'Adraste, plein d'une présomptueuse audace, s'avance au-devant du fils de Créon. « Je devrois avoir pitié de  
« toi, lui dit-il avec un sourire amer; tout-à-  
« l'heure n'as-tu pas voulu épargner Parthé-  
« nopée? Ah! puisque la beauté et la jeunesse  
« ont de tels droits à ta commisération, que  
« ne ménages-tu ta propre vie, beau jeune  
« homme? Quant à moi, je suis insensible;  
« et, dussé-je m'attirer la colère de Vénus, je

« te foulerai sans peine sous mes pieds ; sans  
« peine je traînerai dans la poussière ta che-  
« velure charmante, que ne pourra protéger  
« ton casque brillant. »

« Cruel Tydée, répond Hémon, tu m'ou-  
« trages, parceque j'ai voulu épargner un  
« chef argien, trop foible pour mon bras ! Je  
« ne me plais point, ainsi que toi, à immoler  
« ceux qui ne peuvent pas m'opposer une ré-  
« sistance égale. Je méprise la gloire sans pé-  
« ril. Au reste, tes paroles ne sauroient me  
« blesser ; je suis éprouvé comme le fer par  
« le feu ; et mon courage est au-dessus des  
« dangers et des insultes.

« Ces paroles sont à peine prononcées, que  
les deux héros s'élancent l'un sur l'autre, et  
en viennent aux mains. Le carnage paroît  
un instant suspendu : on diroit que le sort  
de la guerre tienne à l'issue du combat des  
deux chefs. Hémon, voulant du moins es-  
sayer de soustraire la ville aux hasards de la  
guerre, pare avec adresse les premiers coups  
de son redoutable ennemi, lui échappe,  
tourne rapidement autour de lui, et se pré-

cipite en avant. Tydée étonné, aussi prompt que l'éclair, obéit à tous les mouvements d'Hémon, qu'il poursuit sans relâche, et qu'il ne peut parvenir à serrer d'assez près. De distance en distance, le fils de Créon se retourne, et s'arrête dans une attitude menaçante : il croise un instant le fer, puis échappe encore, et recule de nouveau. Il n'a d'autre but que d'attirer hors des murs le prince de Calydon, parcequ'il ne sait pas s'il sera assez fort pour le priver de la vie. Antigone, du sommet d'une tour, voyoit avec joie et anxiété ce nouveau genre de combat : elle pénètre sans peine le secret desseïn du généreux Hémon. Elle étoit comme une femme en proie aux tourments que font endurer les cruelles Ilithyes, à ces tourments mêlés de tant de bonheur. Enfin le fils de Créon parvient jusque sur le seuil de la porte Proétide, qu'il franchit d'un pied léger. « Compagnons, s'é-  
« crie-t-il lorsque Tydée, en le poursuivant,  
« eut également franchi le seuil, compa-  
« gnons, maintenant que votre plus barbare  
« ennemi est sorti de vos murs, barricadez la

« porte, et disposez-vous à l'empêcher de ren-  
« trer, s'il parvient à me ravir la douce lu-  
« mière du jour : sa troupe, privée de son  
« chef, sera facilement vaincue. »

« Tydée furieux ne contient plus sa rage ;  
il se précipite sur le prince de Thèbes, qui  
reste immobile comme le roc affermi sur le  
rivage de la mer. Jamais combat ne fut plus  
acharné ; jamais on ne vit de plus horribles  
blessures. Les deux héros, haletants, et dé-  
gouttants de sueur et de sang, ne pouvoient  
se vaincre ni l'un ni l'autre. La campagne,  
autour d'eux, étoit couverte d'Argiens et de  
Thébains, qui continuoient de s'entr'égor-  
ger, sans presque faire attention au combat  
des deux chefs, tant étoit grande la fureur  
qui animoit tous les soldats. Cependant un  
cri formidable retentit au loin : c'est Tydée  
frappé à mort : Hémon venoit de lui enfon-  
cer dans la poitrine son fer terrible. Le fils  
d'OEnéus, qui voudroit lutter contre son  
inexorable destinée, se roidit, et demeure  
un instant debout, comme le rocher détaché  
de la montagne, et retenu par son propre

poids sur le penchant d'un profond abyme. Étonné d'être vaincu, il porte à son front ses mains incertaines, pour essuyer la sueur glacée de la mort. Enfin il tombe, et, furieux, il se roule dans la poussière, en proférant d'impuissantes menaces, en maudissant le jour où il connut Polynice, le jour où il embrassa la cause de l'exilé.

« Hémon, affoibli par tout le sang qu'il a répandu, se soutient à peine. Quelques Thébains s'échappent de la mêlée, et s'approchent du fils de Créon, pour affermir ses pas chancelants. Le héros rentre ainsi dans la ville, qui étoit entièrement délivrée; car ceux des imprudents compagnons de Tydée qui ne s'étoient pas hâtés de fuir, avoient misérablement péri dans l'intérieur des murs.

« Mais le prince de Calydon, resté sur le champ de bataille, avoit trouvé encore assez de force, avant de fermer les yeux à la lumière, pour se traîner auprès d'un Thébain mourant comme lui, et comme lui couché sur la terre. Oserai-je le dire? On vit alors le cruel Argien saisir, dans le délire de son

dernier courroux, la chevelure du Thébain, qui ne faisoit plus entendre que quelques râlements douloureux. Dieux immortels! non, je n'achèverai point; non, je ne dirai point par quelle vaine et odieuse fureur le fils d'OEnéus souilla la fin d'une vie si glorieuse. Qu'il me suffise de vous rappeler le tigre lorsque, au fond des forêts, il est tout hérissé des traits mortels que lui a lancés le chasseur intrépide : s'il parvient jusqu'à son antre sauvage, il essaye de broyer entre ses fortes mâchoires les ossements dépouillés des victimes qu'il dévora les jours précédents; et cette image hideuse de ses repas barbares répand comme de la joie, mais une joie affreuse, sur les tourments qu'il endure.

« Étéocle et Polynice se portent dans tous les lieux où leur présence est nécessaire, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Ils semblent se multiplier; ils sont toujours au milieu des combats les plus acharnés. Souvent ils se rencontrent sur les différents champs de batailles; alors ils s'éloignent, mais en frémissant de rage, car ils sont altérés du

sang l'un de l'autre. Une fureur secrète et irrésistible les pousse à se chercher ; et, lorsqu'ils se retrouvent parmi ces scènes de désolation et d'horreur, un sentiment de la nature, qui survit à toutes les inimitiés, et qu'il n'est jamais possible d'éteindre tout-à-fait, les force à s'éviter. Alors ils trompent en quelque sorte leur haine impie, en immolant autour d'eux une foule éperdue. Malheur aux guerriers qui s'offrent à ces deux furieux ! qu'ils n'espèrent aucune pitié ! Ainsi le chien fidèle à qui le berger confioit naguère la garde de ses troupeaux : attaqué d'un mal affreux qui lui fait méconnoître tout-à-coup les douces habitudes de la maison où il est né, il fuit, l'œil hagard, la tête baissée : néanmoins, rappelé par ses anciens souvenirs, il revient sur ses pas, et fait tristement le tour de la bergerie ; s'il rencontre son maître, il s'élançe sur lui, puis il se retient, et fuit de nouveau. Pressé par le cruel besoin de dévorer une proie, et contenu en même temps par un reste d'affection et de reconnoissance, il se détourne pour se jeter

sur des victimes qu'il puisse déchirer avec quelque innocence; et, s'il doit mourir dans la douleur, il voudroit du moins éviter le dernier crime et le dernier opprobre. Mais, fils d'OEdipe, vous n'éviterez ni le dernier crime, ni le dernier opprobre!

« Par-tout où ils sont, le carnage augmente avec une rapidité effroyable; et par-tout, sur leur passage, lorsqu'ils portent d'un lieu à un autre leurs pas sanglants, ils inspirent tous les deux à leurs soldats je ne sais quoi de furieux et de désespéré que je n'ose nommer courage. On ne songe qu'à tuer, sans songer à défendre sa propre vie : on se bat pour donner ou pour recevoir la mort, et non point pour vaincre. Étéocle, qui n'a su jamais que faire peser un joug de fer sur ses peuples, et qui, plus d'une fois, a fait maudire son pouvoir, Étéocle ne peut compter sur l'affection de ses Thébains. La patrie elle-même a cessé de leur être chère : au-dessus des éloges comme des menaces d'un chef aveuglé par l'ambition et par la colère, ils lui sont fidèles néanmoins. Mais, s'ils

courent à un trépas certain, ce n'est point par dévouement pour lui; c'est par un vague sentiment du devoir, par la pensée confuse de la gloire, pensée immortelle dans l'ame des Thébains. Peut-être sont-ils enchainés aussi par le cruel attrait du danger; peut-être enfin sont-ils dominés encore par cet ascendant fatal et irrésistible que conservent jusqu'à la fin ces hommes de fer à qui Némé-sis livre quelquefois les peuples. Tel un voyageur, perdu sur les sommets escarpés des monts Riphées, lorsqu'il arrive inopinément sur le bord d'un précipice : oubliant sa femme qu'il a laissée seule avec des enfants en bas âge, oubliant tout ce qui peut lui faire aimer l'existence, l'infortuné, fasciné par la puissance mystérieuse du vertige, et attiré par le précipice même, s'y élance avec force, et va chercher, au fond de l'abyme, une mort ignorée. Polynice, qui fut doué d'un caractère naturellement humain, et en qui reposent quelques sentiments élevés, environné d'ailleurs de cet intérêt qui accompagne toujours une destinée aventureuse,

Polynice a rencontré des compagnons non moins fidèles, mais plus dévoués : ses Argiens meurent volontiers pour la cause du proscrit, du gendre de leur roi, le vénérable Adraste. Étéocle a trouvé dans les charmes de la royauté assez de force pour braver l'anathème qui ceint de misère son front orgueilleux ; il a conservé toute son énergie et toute son assurance, quoiqu'il sente en son cœur de cuisants chagrins et d'amers déplaisirs. Polynice, au contraire, qui fut frappé par l'exil en même temps que par la malédiction paternelle, plein de trouble, n'a plus qu'une audace apparente, et sa faiblesse se change en férocité. Le misérable, lorsqu'il se trouve en présence d'un Thébain qu'il connut dans sa première jeunesse, se hâte de lui porter son fer au visage, comme pour se délivrer du poids du remords.

« Illustre famille de Priam, je vous ai promis de ne point peindre tous les combats qui se livroient autour des murailles de Thèbes. Ah ! quand je le voudrois, je ne le pourrois pas ; je succomberois de douleur et de

fatigue. Vaillance malheureuse ! courage perdu ! Et le ciel lui-même sembloit vouloir couvrir de ténèbres tant d'actions qui eussent été glorieuses dans toute autre guerre. La tempête étoit dans les régions de l'air ; la tempête étoit sur la terre. Les cris des combattants, les plaintes des mourants, les mugissements des vents furieux, formoient un bruit confus et terrible. J'étois monté, avec ma fille, sur une des tours de la ville ; Antigone y étoit, au milieu de quelques femmes thébaines. Là, j'entendois avec effroi raconter tout ce qu'on aperçoit au loin, dans les instants où les masses de nuages noirs s'entr'ouvroient pour verser des torrents de feu qui inondoient la campagne. Antigone voyoit ses frères se cherchant pour se livrer d'odieux combats, s'évitant lorsqu'ils s'étoient rencontrés, disparaissant ensuite de nouveau dans la mêlée et dans l'ombre. Elle leur adressoit la parole, comme si elle eût pu être entendue par eux. Nous partagions les inquiétudes mortelles de la vierge magnanime qui élevoit en vain vers le ciel ses mains

suppliantes. Elle refusoit de se livrer au penchant qui l'entraînoit vers l'exilé. Hélas ! elle ne pouvoit souhaiter la victoire ni de l'un ni de l'autre ; mais Polynice étoit le plus malheureux.

« Enfin les Argiens plient de tous les côtés. Ils se réfugient dans le camp d'Adraste, au pied du mont Teumesse, où ils sont poursuivis par les guerriers de Thèbes, qui brûlent d'y porter l'incendie et la mort. Déjà les fortes palissades soutenues par des pieux de chêne durcis au feu sont enlevées. Spectacle lamentable ! le vieil Adraste est debout sur son char, ses yeux sont fixes et immobiles, sa barbe vénérable descend jusqu'à sa ceinture ; il est entouré de ses serviteurs fidèles et d'un grand nombre de femmes d'Argos. Il ne voit point auprès de lui ses chefs vaillants ; il interroge avec anxiété tous les guerriers qui arrivent successivement dans sa tente ; et, à chaque fois, il apprend, hélas ! que le sort des combats ou la colère des Dieux a moissonné celui qu'il vient de nommer. Argie est à ses pieds, et demande, au

milieu des sanglots, son époux chéri. Alors, le cœur oppressé et les yeux noyés de larmes, ce roi malheureux appelle à grands cris ses deux gendres. « Tydée, lui dit-on, a péri sous « les coups du généreux Hémon. On a vu « Polynice s'enfonçant dans les bataillons « thébains, où il est resté enveloppé; néan- « moins le bruit de sa mort n'est point par- « venu jusqu'à nous. »

« Dieux! dit Adraste, voilà donc l'oracle « accompli! je reste seul de tous les chefs que « j'ai conduits au siège de Thèbes. Qui pro- « tégera ma vieillesse? qui protégera ces fem- « mes? »

« Alors on entendit les hurlements des femmes. Argie et Déiphile s'arrachèrent les cheveux. Évadné accusait Jupiter qui l'avoit privée de Capanée. Ériphile exhaloit ses plaintes touchantes; elle s'avouoit coupable de la mort d'Amphiaräus. Et cependant le carnage et l'incendie exerçoient leurs ravages dans le camp. Créon, l'impitoyable Créon, au milieu de ses soldats victorieux, égorgeoit sans pitié tous ceux qui se présentoient devant lui.

Il alloit porter sur le vénérable Adraste sa main homicide ; il commençoit à l'insulter : « Insensé, lui disoit-il, les Dieux t'avoient « sans doute ravi la raison, lorsque tu t'es « laissé persuader de prendre pour gendres « deux aventuriers, l'un fuyant pour éviter « de porter la peine d'un crime, l'autre pour- « suivi par les malédictions du ciel. Mais où « les Dieux t'ont le plus aveuglé, c'est sans « doute lorsqu'ils t'ont conseillé de donner « ta fille à un fils d'Œdipe. Le malheur at- « tire le malheur. » Il achevoit à peine, que Polynice lui-même, échappé à la défaite des troupes argiennes, rentre dans le camp d'Adraste. Le combat recommence avec un acharnement affreux. Les Thébains sont chassés à leur tour du camp du roi, comme les Argiens avoient abandonné Thèbes, forcés à la retraite par le courage mesuré du noble fils de Créon.

« La tempête ne ralentissoit point la bataille. Ce long jour de carnage étoit près de finir : les combattants redoublent de fureur, comme pour prévenir l'oisiveté de la nuit.

Les malheureux! ne diroit-on pas qu'ils ont tous promis un certain nombre de victimes au farouche Mars, et qu'ils veulent accomplir ce vœu barbare? Ainsi, sur les fertiles coteaux de Prosymne, des vigneron, après avoir, depuis le lever de l'aurore, sans relâche, arrosé de leurs sueurs les sillons d'un maître exigeant, lorsque le soleil commence à descendre derrière les montagnes, s'ils n'ont pas achevé de remplir la cuve où fermente le vin généreux, prolongent encore leurs travaux, malgré la fatigue qui les accable, pour se soustraire aux durs reproches dont ils se croient menacés. Ainsi étoient les guerriers autour des murs de Thèbes. Alors, justes Dieux! quel spectacle vites-vous des sommets de l'Olympe! Ah! je pense que les Furies elles-mêmes durent frémir. C'étoit, sur tous les points, une horrible mêlée. Les bataillons se précipitent au milieu des bataillons, et s'y fondent, comme, dans une grande tempête, un flot immense vient se perdre dans le flot sur lequel il retombe en gémissant. Le bruit du fer heurtant le fer se fait

seul entendre. Pas un cri ! Dieux ! pas un cri pour exprimer la rage des combattants ! Le tonnerre, qui retentit par intervalles, annonce que la vengeance des Immortels n'est pas encore satisfaite. On croiroit les hommes frappés tous de la foudre, au lieu d'être immolés par la main des hommes, tant cet étrange silence est affreux ! Calamité horrible qui pèse sur les peuples, ne vas-tu point cesser ? Quelques cris rares et foibles retentissent de nouveau çà et là : « Grace ! pitié ! rançon ! » A ces cris succèdent aussitôt ceux-ci : « Point de grace ! point de pitié ! Vengeance ! mort ! » Puis encore le silence : calamité horrible, tu touches à ta fin !

« La nuit étoit descendue sur la terre, et des nuages de feu remplacent, par une lueur livide, la clarté déjà si douteuse de ce jour de ténèbres. Le moment est arrivé. Les paroles de l'opprobre et du malheur vont s'accomplir : la malédiction serre de nœuds terribles les coupables fils d'Œdipe ; ils n'échapperont point à leur funeste destinée. Ainsi jadis j'ai vu le serpent du mont Hémus : ca-

ché dans une caverne, le reptile redoutable jetoit la terreur dans toute la contrée. Une magicienne vient au secours des habitants du pays. Elle arrive près de la caverne, et profère, à voix basse, les formules sacrées. Vous eussiez vu alors le dragon immonde sortir de sa retraite, se glisser sur la terre, et suivre, avec une apparence de docilité, les pas de la vierge savante, au travers des bruyères arides ; ses écailles luisantes brillent au soleil de mille couleurs sinistres, ses yeux lancent de lugubres éclairs. Si, sur son passage, il entend la voix mélodieuse du rossignol, il voudroit se détourner pour essayer encore cette force mystérieuse qui fascinoit naguère l'hôte innocent des forêts ; et sa triple langue répand avec rage sur la terre un venin qui ne donnera plus la mort. Il y a quelque chose de plaintif et d'affreux dans ses sifflements prolongés, qui expriment en même temps et la menace et l'effroi. A la fin, la magicienne trace un cercle, où elle place des charbons ardents : le serpent, devenu tout hideux, se replie sur lui-même pour

éviter le brasier ; mais c'est en vain, il est forcé d'obéir et de se jeter dans le bûcher magique, où il expie, au sein des tortures, une vie odieuse. Tels sont les hommes coupables entre les mains de la justice divine. Tels vont être les fils malheureux d'OEdipe, enfermés, en quelque sorte, par la malédiction paternelle, dans une aire de crime et de mort d'où ils ne pourront plus sortir.

« Deux chefs, l'un Thébain et l'autre d'Argos, se rencontrent auprès du tertre de Niobé, là où cette mère infortunée, trop punie d'avoir voulu s'égalier à une Déesse, vit naguère ses filles tomber autour d'elle sous les flèches d'Apollon, ses filles qui faisoient son orgueil et son amour. Épuisés de fatigue, les deux chefs, restés seuls, ont été conduits en ce lieu funèbre par les chances de la bataille. Ils s'arrêtent avant d'avoir connu à leurs armes qu'ils sont ennemis : aussitôt ils sentent s'allumer en eux toutes les fureurs d'Érinnys ; et je ne sais quel instinct de haine les porte à s'entre-déchirer. Après s'être observés un instant, ils se précipitent

l'un sur l'autre avec une rage de désespoir. Tous les deux pleins de force, animés tous les deux des sentiments qui auroient suppléé à la force, ils se frappent de coups également redoutables. Déjà ils sont couverts de plaies affreuses. Pendant qu'ils se disputent ainsi l'étroit terrain marqué par une destinée vengeresse, un long éclair vient sillonner le ciel et envelopper d'une lueur sinistre toute la scène du carnage. On eût dit que les Furies infernales étoient venues secouer autour d'eux leurs torches funébres. Alors les deux frères, alors, ah! j'en frémis! les deux frères se reconnoissent à leurs emblèmes. Thèbes leur apparoît dans le lointain : elle leur semble baignée dans un océan de feu ; et mille sons plaintifs, qui partent du sein de la ville natale, parviennent à leur oreille épouvantée. Ils poussent un cri d'horreur, mais ils continuent de combattre. La soif du sang fraternel n'est point apaisée par tout le sang fraternel que les misérables viennent de répandre. Leur fureur ne connoît plus de bornes. Tous les sentiments de la nature sont

enfin morts dans leurs cœurs : leurs forces sont triplées. Bientôt le combat prend un caractère solennel, sombre et farouche. Ce n'est plus de la rage, c'est une sorte de calme mille fois plus affreux. Ils ont oublié qu'ils sont frères ; ils ont oublié qu'ils sont ennemis : ils se battent sans colère, sans acharnement ; ils se cherchent, ils s'évitent, ils ne se perdent point de vue ; ils choisissent les endroits où ils veulent se frapper, ils parent les coups, ils méditent des ruses : on les prendroit pour les champions d'une autre querelle. Ils sont devenus impassibles comme la justice des Dieux, dont ils exécutent en ce moment les redoutables arrêts. Telle, sur les bords de la Tauride, la prêtresse d'une Divinité cruelle enfonçant le couteau sacré dans le sein des malheureux que le naufrage lui a livrés : elle sent toujours murmurer au fond de son cœur cette douce pitié qu'inspire la nature pour nos semblables ; mais, accoutumée à ce funeste ministère, elle obéit ; et ni la révolte de tous ses sens, ni les cris de sa victime mourante, ne peuvent la détourner

de son barbare devoir. Tels paroissent les coupables fils d'Œdipe, accomplissant en silence, à l'égard l'un de l'autre, le châtiment qu'ils ont mérité tous les deux.

« Cependant quelques soldats de Thèbes et d'Argos, attirés par le combat des deux chefs qu'ils ne connoissoient point encore, se sont approchés. « Dieux! s'écrient-ils aussitôt, c'est « Étéocle! c'est Polynice! » Une voix furieuse se fait entendre à l'instant; c'est celle de Polynice, qui demande un trône ou la mort. « Tiens, répond Étéocle, tu auras la mort. » En effet, il enfonçoit son épée tout entière dans la gorge de l'exilé. L'infortuné ne réclame plus un trône; d'une voix suppliante il implore un tombeau, qui lui est refusé avec une ironie amère. Mais Étéocle lui-même ne peut plus céder un trône, ni refuser un tombeau; en se précipitant sur son frère pour lui porter un dernier coup, il est tombé sur le fer de Polynice, qui avoit recueilli tout ce qui lui restoit de force pour immoler son frère, et lui arracher une victoire dont il ne devoit point jouir. La poitrine d'Étéocle est

ouverte par une large blessure. Ainsi périrent les fils d'Œdipe. Les soldats de Thèbes et ceux d'Argos, pleins d'effroi, sans songer à s'attaquer, sans songer à enlever les cadavres des parricides, se retirent en gémissant. Le ciel alors reprend sa sérénité.

« Quelques uns assurent qu'on avoit ouï pendant le combat des deux frères un son lugubre et prolongé, qui sembloit sortir de tous les monuments de Thèbes : on avoit même vu l'ombre d'Œdipe errante au sein des ténèbres ; à-la-fois suppliante et menaçante, elle crioit grace et vengeance : d'autres disent que, dans le temple de Pallas, le visage de l'auguste Déesse avoit été inondé de sueur. Les prêtres, saisis de frayeur, abandonnoient les autels, où ils ne trouvoient que des signes affreux. Les vigoureux taureaux, sur le point d'être immolés aux Dieux protecteurs de la patrie, s'échappoient ; et la foule épouvantée s'ouvroit devant eux ; car on croyoit qu'il sortoit de la flamme de leurs naseaux fumants. Les femmes se répandoient dans les rues et sur les places

publiques, en poussant des hurlements affreux.

« Enfin, la victoire s'est déclarée pour les Thébains. La ville de Cadmus est insensible à un triomphe si chèrement acheté. Elle reste plongée dans la consternation, comme le camp des Argiens. Et qui pourroit dire le désespoir d'Antigone et d'Ismène?

« Hémon souffroit moins des cruelles blessures dont il étoit couvert que des maux sans nombre qui accabloient l'héritage malheureux d'OEdipe. Il apprend, avec une douleur sans égale, la fin déplorable d'Étéocle et de Polynice; et la joie impie que Créon dissimuloit mal faisoit éprouver déjà mille tourments à son noble fils.

« Mais où trouverai-je la force pour finir ce récit? Famille de Priam, souffrez que je m'arrête; et toi, ma fille, si tant de tristes souvenirs te laissent encore quelque courage, prends ta lyre, je t'en conjure; jamais je n'eus plus besoin de la douceur de tes chants pour ramener le calme dans mon ame. »

Ainsi parla le vieillard ; et Daphné, essuyant ses yeux, choisit des chants qui pussent à-la-fois apporter quelque soulagement à l'amer chagrin de son père, et offrir à ses hôtes une heureuse distraction. Elle peignit, avec des sons pleins de tristesse et d'harmonie, le législateur de la Thrace descendant sur les sombres bords pour redemander son épouse qui lui fut si cruellement ravie. La voix de l'aimable vierge rappeloit en ce moment ces accents merveilleux qui fléchirent jadis le Dieu de l'empire des ombres, qui eurent le pouvoir de suspendre les tourments des lamentables habitants de l'Érébe. La prêtresse d'Apollon préparoit ainsi l'ame de ses auditeurs, et se préparoit elle-même aux tristes funérailles d'Antigone, à l'hymen funèbre de la fille magnanime d'Œdipe. Les larmes couloient en abondance de tous les yeux ; et Daphné arrosoit de ses pleurs sa lyre détendue, qui bientôt resta muette.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.



# ANTIGONE.

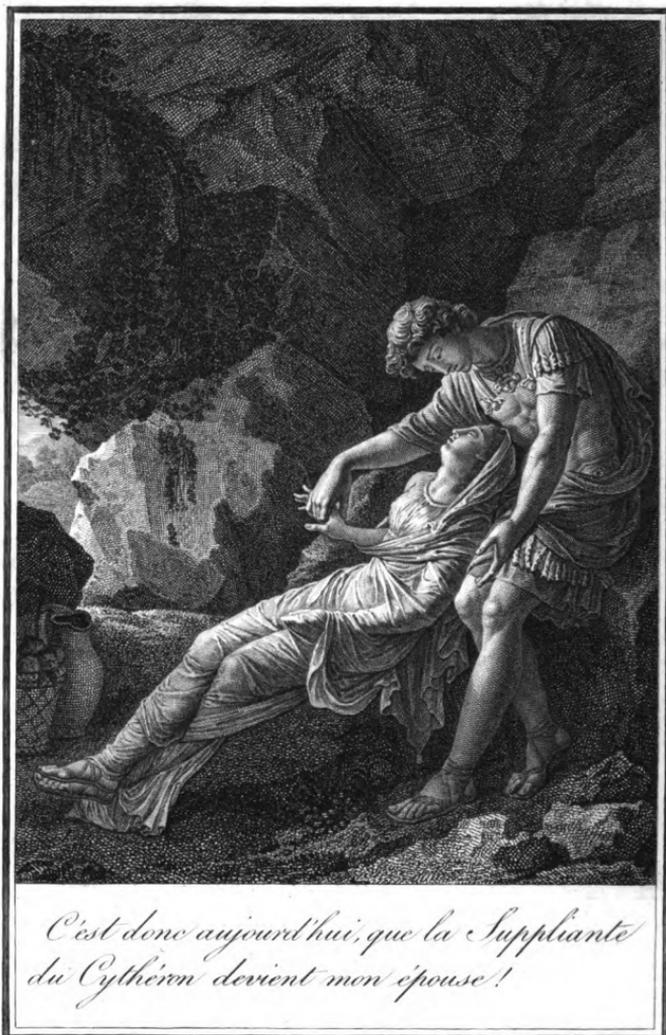
LIVRE SIXIÈME.

## SOMMAIRE.

Tirésias se décide à achever son récit. Retour sur les premières années d'Antigone, sur sa mission de victime pure et expiatoire. Hymne à la Beauté. Suite du récit. Deuil de Thèbes. Adraste demande à ensevelir ses morts. Refus de Créon. Antigone, résolue de donner la sépulture à Polynice, propose à Ismène de venir avec elle auprès de Créon pour chercher à le fléchir. Créon reste inflexible. Antigone se décide à remplir seule ce devoir. Elle sort furtivement de Thèbes. Ses terreurs, au milieu de la nuit, sur le champ de bataille où son frère est étendu. Ses entretiens avec des gardes qui veilloient pour empêcher d'approcher du corps de Polynice. Ce qu'il y a d'essentiel dans les cérémonies funèbres accompli à la dérobée par Antigone. Deux gardes la reconduisent à Thèbes. Elle est condamnée à mort, et conduite dans une caverne où elle doit mourir de faim. Pitié d'un soldat. Désespoir d'Ismène. Entretiens des femmes et des jeunes filles autour de la caverne. Antigone leur répond. Chants alternatifs. Arrivée d'Hémon. Il ôte la pierre qui scelloit l'entrée de la caverne. Dernier sourire et douce mort d'Antigone. Douleur solennelle du héros, en présence des femmes et des jeunes filles. Créon survient, mais il est trop tard, pour sauver Antigone, et son fils lui-même dont les blessures se sont rouvertes. Hémon meurt en contemplant Antigone. Funérailles d'Antigone et d'Hémon. Épithalame funèbre chanté par les jeunes hommes et par les jeunes filles. Douleur farouche de Créon. Fin du récit. Nouveaux pressentiments sur Troie.

Épilogue.





*C'est donc aujourd'hui, que la Suppliante  
du Cythéron devient mon épouse!*

*Bouillon inv.<sup>t</sup>*

*L. Piat sc.<sup>t</sup>*

---

**LIVRE SIXIÈME.**

**DEUX** jours s'étoient écoulés depuis le dernier récit de Tirésias. Le vieillard thébain, dans un trouble dont il n'étoit pas le maître, gardoit un silence douloureux ; et Daphné, qui partageoit toutes les tristesses de son père, ne rencontroit plus les princesses phrygiennes sans verser des larmes. Le troisième jour, Tirésias, entouré de toute la famille de Priam, essayoit mille entretiens nouveaux. Il croyoit pouvoir éloigner ainsi de la pensée de ses hôtes, et de sa propre pensée, les souvenirs amers, les pressentiments cruels, dont il étoit sans cesse obsédé. « Helas ! disoit-il à « sa fille, n'avons-nous pas assez du passé, « sans porter encore le poids de l'avenir ? » Mais enfin il comprit qu'il ne pouvoit éviter davantage de peindre le dernier dévouement d'Antigone, et sa mort prématurée, qui fut

comme un paisible sommeil, et ses funérailles où l'on vit les pompes de l'hyménée unies au deuil des tombeaux. Il n'alloit faire entendre que des chants funèbres : toutefois il se félicitoit en lui-même de n'avoir plus à répéter les paroles de l'opprobre et de la malediction. Ce fut donc avec quelque assurance qu'il reprit en ces mots :

« La fille d'OEdipe a épuisé toutes les douleurs ; elle a rempli tous les devoirs envers sa déplorable famille ; elle a fini toute la destinée qui lui fut promise sur les rivages de l'Aulide et sur les sommets du Cythéron : sa vie désormais seroit une vie vulgaire et sans but. C'est à présent qu'il faut que la suppliante meure ! Il faut qu'elle meure étrangère à tous les plaisirs, à toutes les félicités : il faut que ses lèvres pudiques aient touché à peine la coupe séduisante des illusions : il faut que son existence, séparée des autres existences, s'éteigne comme enveloppée encore sous le manteau mystérieux d'OEdipe. Elle sut naguère sourire à l'adversité ; elle va

savoir sourire à la mort. Pareille au Phénix, qui se construit lui-même un bûcher, elle semble consentir à son arrêt. Sortez donc des funestes palais de Laïus, vous n'êtes plus faite pour les habiter; sortez des palais de Laïus, vierge sublime! Sortez, non point pour charmer les regards des hommes, non point pour être l'ornement de la maison d'un époux, mais pour accomplir votre dernier sacrifice, le sacrifice expiatoire qui doit effacer les crimes non vengés, qui doit désarmer la colère du ciel, et mettre fin à tant de calamités. Ah! lorsque les premières années de son enfance sont venues, depuis, se retracer dans ma mémoire, j'ai bien compris que les Dieux avoient pris soin eux-mêmes de parer d'avance cette noble et touchante victime. Heureux encore les peuples de la Béotie, s'ils vouloient ne pas rendre inutile une telle rançon! Il te souvient, Daphné, des jours où Antigone, distinguée entre toutes ses compagnes, répétoit, avec une voix si pure et si naïve, l'hymne à la Beauté, qu'une tradition ancienne attribue aux Muses.

« Jadis, vous le savez, les Muses ne dédaignent pas la société des foibles mortels. Plusieurs fois on les vit descendre des sommets du Parnasse, ou sortir des bois sacrés de l'Hélicon, pour venir dans les demeures de nos ancêtres. C'est ainsi qu'accompagnées des Graces décentes, elles assistèrent aux noces d'Hermione et de Cadmus. Elles y chantèrent l'épithalame des deux époux. L'hymne à la Beauté, que redisait Antigone, est tout ce qui nous est resté de ces accents merveilleux dont la mémoire se lie pour nous à tant de prodiges. Oh! qu'il retentisse encore une fois à mon oreille cet hymne si célèbre parmi les filles de l'Aonie! Et vous, mes nobles hôtes, vous aimerez sans doute à l'entendre aussi. Daphné, donne à ton vieux père le soulagement de le transporter, pour un instant, au milieu des riantes solennités du Parnasse, parmi les chœurs des vierges de Thèbes, mêlées aux vierges de la Phocide! et, s'il se peut, imprime à ta voix la douce magie de la voix d'Antigone! »

Le vieillard finissoit à peine, et déjà Daphné prenoit sa lyre ; car elle ne sut jamais se refuser aux desirs de son père. D'abord ses doigts légers, se promenant comme au hasard sur l'instrument mélodieux, le frémissement des cordes sonores produisit une musique aérienne qui endormoit l'imagination dans l'oubli des soins de la vie ; ensuite, s'élevant à un ton plus régulier, plus solennel, sa voix se maria aux sons de sa lyre. Elle s'étoit emparée peu-à-peu des pensées de ses auditeurs ; bientôt elle devint maîtresse de leur ame tout entière. Le front du devin aveugle s'étoit épanoui à cette harmonie touchante qui lui retraçoit si bien la patrie. La famille de Priam partageoit le ravissement du vieillard. Tous, le cou tendu, l'œil immobile, plongés dans le silence le plus profond, étoient, pour ainsi dire, suspendus à la bouche de la prêtresse d'Apollon. Elle-même, comme absorbée dans l'impression qu'elle produisoit, sembloit en chercher la cause avec étonnement. Le chant de Daphné, ainsi que celui dont la plaintive

Philomèle fait résonner les échos pendant les belles soirées du printemps, se composoit d'une suite d'images aimables et sévères, groupées, avec une grace infinie, autour d'une seule idée, que ramenoit, à des temps égaux, le retour de la même mesure.

« Parole de l'homme, comment dirois-tu  
« le charme et la puissance de la beauté? com-  
« ment dirois-tu ce qu'il y a en elle de si va-  
« gue et si positif, de si foible et en même  
« temps de si fort? Saurois-tu définir cet ât-  
« trait victorieux qui subjugué les sens, qui  
« captive le cœur, qui entraîne l'imagination,  
« qui ôte toute liberté à la pensée? Si tu ne  
« peux peindre ni le regard, ni le son de la  
« voix, ni l'expression de la figure, ni ces re-  
« flets de l'ame qui brillent dans tous les  
« traits, qui donnent la vie à tous les contours,  
« à tous les mouvements; parole de l'homme,  
« pourrais-tu dire le charme et la puissance  
« de la beauté? Timide, pleine de délicatesse  
« et de douceur, elle paroît faite pour rece-  
« voir des lois; et c'est elle qui en donne: elle  
« maîtrise à l'égal de la nécessité; souvent elle

« fait la destinée des hommes, et même des  
« empires : devant elle, toute force cède, et  
« devient foiblesse. Mais si toutes les choses  
« merveilleuses qui font la joie et l'orgueil des  
« mortels n'ont que la durée d'un instant,  
« combien cet instant est fugitif pour la plus  
« merveilleuse de toutes ! Sa présence nous  
« plonge dans une rêverie ravissante ; et, lors-  
« que nous sortons de cette rêverie, la beauté  
« n'est plus ; elle a passé comme une ombre ;  
« elle s'est évanouie comme le souvenir con-  
« fus d'un songe plein d'enchantement. Ce  
« qui reste en nous ressemble, hélas ! à la trop  
« foible trace que laisse dans notre oreille le  
« son inspirateur détaché d'une lyre d'or. On  
« éprouve donc un sentiment à-la-fois amer  
« et doux, aimable et triste, dans la contem-  
« plation de la beauté, ce fragile chef-d'œu-  
« vre des Dieux immortels, sur lequel ils ont  
« laissé tomber un rayon, mais un seul rayon  
« de leur gloire. Parole de l'homme, com-  
« ment dirois-tu le charme et la puissance de  
« la beauté ? »

Telles étoient les images retracées dans les

chants mélodieux de Daphné ; mais ces images étoient revêtues de tout ce que les Muses ont jamais inspiré de plus tendre et de plus doucement gracieux. Le mouvement uniforme de la musique et la cadence répétée du rythme ajoutaient encore à la mélancolie que de pareilles idées faisoient naître. Daphné avoit cessé , qu'on écoutoit encore. « Vous « venez d'entendre , reprit Tirésias , vous « venez d'entendre l'hymne de l'Aonie, que « chantoit Antigone en conduisant les brillantes théories qui alloient de Thèbes à « Delphes. Personne alors ne voyoit en elle « une victime parée pour le sacrifice. Un sourire de la divinité sembloit se reposer sur la « jeune vierge , et lui promettre le plus riant « avenir. Seulement il y avoit un contraste « inattendu entre ce calme parfait de l'innocence et ces objets aimables , mais fugitifs , « dont elle faisoit la sensible peinture. On « éprouvoit je ne sais quelle surprise de la « voir en même temps si belle et si pleine de « candeur, et de l'entendre chanter ainsi le « charme et la puissance d'un attrait qu'elle

« ignoroit en elle. Sa voix contenoit quelque  
« chose de la plainte , et l'éclat de ses regards  
« modestes étoit tempéré par de longues pau-  
« pières qui déjà cachoit des larmes. Sans  
« doute , à son insu , les Muses lui avoient  
« découvert les mystères sérieux de la vie , et  
« lui avoient donné , dans ses songes , le pres-  
« sentiment de toutes les douleurs dont son  
« ame devoit être accablée. Elle ne tardera pas,  
« en effet , à être foulée aux pieds par le mal-  
« heur ; et bientôt le souffle glacé de la mort  
« achèvera de la détruire avant le temps. »

Pendant que Tirésias parloit , Daphné pleu-  
roit au souvenir de la fille d'Œdipe. Hécube  
et ses nobles filles pleuroient aussi. Hélène  
avoit abaissé son voile pour dérober aux au-  
tres sa vive émotion ; la pensée toujours pré-  
sente de sa faute faisoit qu'elle osoit à peine  
pleurer les infortunes de la vertu.

Après un moment de silence , Tirésias se  
décida enfin à achever son récit. Il le conti-  
nua en ces mots :

« La ville de Cadmus est délivrée , mais à

quel prix, Dieux immortels! Les Argiens avoient fui; ils avoient abandonné tous leurs camps, excepté celui d'Adraste, au pied du mont Teumesse, où ils s'étoient retranchés. Les familles de Thèbes, sortant des remparts, se répandoient dans les campagnes. Oh! qui pourroit peindre l'aspect de ces champs couverts de cadavres? Qui pourroit peindre ces femmes, ces enfants, ces vieillards parmi ces vastes moissons de la mort, et cherchant à reconnoître leurs parents, leurs amis? Qui pourroit peindre la douleur de ces mères lorsqu'elles retrouvent leurs fils privés de vie, de ces jeunes épouses arrosant de leurs larmes ceux avec qui elles se promettoient de si heureux jours? Qui pourroit peindre encore la stupeur de ces guerriers se reposant avec inquiétude sur leurs armes, et tout épouvantés de leurs triomphes sanglants, de leur gloire funeste? Oh! combien je me félicite de n'avoir point vu de telles scènes de deuil!

« Cependant Créon, proclamé roi par le sénat de Thèbes, ordonne de magnifiques

funérailles pour les héros morts en défendant la patrie. Devant chaque porte de la ville on construit d'immenses bûchers. L'eau des lustrations purifie les seuils inondés de sang. Les corps sont choisis avec soin, pour livrer aux flammes ceux des Thébains, et abandonner aux oiseaux du ciel et aux chiens dévorants ceux des enfants de Danaüs. Étéocle, revêtu des ornements de la dignité royale, vains ornements achetés par tant de crimes! Étéocle est placé sur un bûcher séparé, le plus élevé de tous.

« Les Thébains étoient occupés de ces lugubres apprêts, lorsque deux hérauts, envoyés par Adraste, se présentèrent : l'un tenoit à la main le rameau des suppliants, et l'autre portoit le rameau d'olivier. Ils sont introduits devant Créon. Le héraut que protège le rameau des suppliants s'avance le premier, et parle en ces termes : « Roi de Thèbes, « la victoire a couronné vos armes; mais voici « ce qu'a dit le vénérable Adraste, comblé de « mille douleurs : « L'homme ne doit point « s'enorgueillir de ses succès; car la fortune

« est trompeuse; et Jupiter envoie des mal-  
« heurs à ceux qui n'usent pas avec modéra-  
« tion de la prospérité. Que Créon me per-  
« mette d'enlever les Argiens morts sous les  
« murs de Thèbes; je lui rendrai ceux des  
« Thébains qui ont péri dans mon camp. Et,  
« lorsque trois jours auront été passés dans  
« le deuil et dans les larmes, lorsque, pen-  
« dant trois jours, nous nous serons nourris,  
« dans les festins funèbres, de la chair des  
« victimes immolées pour le repos des mânes,  
« alors je me retirerai avec les débris de mon  
« armée. » Le vénérable Adraste nous a dit  
encore, ajoute le héraut : « Dès que vous  
« aurez obtenu la permission d'enlever les  
« morts, vous vous hâterez de venir me l'a-  
« noncer, afin que j'aie moi-même chercher,  
« sur mon char, mes deux gendres malheu-  
« reux, le vaillant Tydée, et Polynice, le plus  
« infortuné des hommes. J'ordonnerai en-  
« suite les préparatifs pour les autres funé-  
« railles. »

« Le héraut cesse de parler; et Créon, le  
farouche Créon, qui avoit eu peine à le lais-

ser achever, promenant autour de lui des regards sinistres, s'écrie d'une voix terrible :  
« Malheur aux vaincus ! Il sied bien à Adraste  
« de venir aujourd'hui réclamer des bien-  
« faits ! Malheur, trois fois malheur aux vain-  
« cus ! Tydée est un furieux qui a déshonoré  
« les derniers instants de sa vie ; Polynice est  
« un sacrilège : je jeterai au loin les cadavres  
« de tous les deux , pour qu'ils soient l'un et  
« l'autre dévorés avec ignominie par les bêtes  
« féroces. Je ne souffrirai pas non plus, qu'au-  
« cun de vos soldats reçoive la sépulture.  
« Malheur, malheur aux vaincus ! Quant au  
« petit nombre de Thébains morts dans le  
« camp d'Adraste, je n'ai pas besoin qu'ils  
« me soient rendus ; je saurai bien les en-  
« voyer chercher, et les faire enlever malgré  
« votre roi. »

« Telle fut la réponse de Créon : les hérauts  
ministres de paix se retirent en gémissant ;  
et le tyran fait publier cette loi : « Tous ceux  
« qui donneront la sépulture aux traîtres  
« seront punis de mort. » Il envoie en même  
temps de forts chariots , posés sur quatre

roues, avec une escorte nombreuse, pour recueillir les corps des Thébains qui ont péri dans le camp d'Adraste. Le roi d'Argos, privé de tous ses chefs vaillants, entouré de veuves désolées, et livré lui-même, avec ses soldats, à cet abattement qui ôte tout courage, ne peut opposer aucune résistance. Forcé de céder à la cruelle nécessité, sitôt qu'il connoit le barbare dessein de Créon, il se décide à fuir avec précipitation, et à se retrancher derrière le mont Teumesse pour attendre la nuit.

« Les Thébains trouvent le camp abandonné : ils s'emparent des corps de leurs compagnons, les placent avec soin sur les chars, et se retirent, non sans avoir auparavant prodigué des outrages aux cadavres des Argiens, et sans avoir enlevé d'éclatantes dépouilles. Les femmes d'Argos, cachées sur les sommets du mont Teumesse, voyoient de loin s'éloigner les chars funèbres. Elles pousoient vers le ciel de lugubres clameurs. « Épouses et mères de Thèbes, s'écrioient-elles, que vous êtes heureuses ! » Elles for-

ment néanmoins des simulacres de funérailles, et mènent un deuil insensé. Elles prennent alors la résolution d'aller, en suppliantes, à la cour de Thésée, pour implorer les secours de ce héros contre la barbarie de leurs ennemis. Là, sont les autels de la miséricorde, qu'elles embrasseront jusqu'à ce qu'elles aient obtenu justice et pitié.

« Famille de Priam, je ne vous entretiendrai point de cette ambassade douloureuse qui donnera lieu à la guerre des Épygones, guerre équitable, puisqu'elle avoit pour objet la religion des tombeaux. Ce sont les maux que cette guerre funeste a attirés à ma patrie qui m'ont forcé de l'abandonner avec ma fille. Hélas! devin de malheur, j'étois devenu insupportable à l'inflexible Créon, qui ne voulut pas accepter la dure leçon de l'adversité. Mais qu'ai-je besoin de vous parler de mes propres infortunes? Je vais continuer mon récit.

« La ville de Cadmus étoit plongée dans la consternation la plus profonde. Il n'y avoit point de famille qui n'eût des pertes à pleu-

rer ; les maisons étoient vides , car tous les habitants étoient autour des bûchers : il n'étoit resté que les guerriers blessés , et , auprès d'eux , des vieillards et des femmes pour leur prodiguer les soins nécessaires. Antigone erroit , tout en larmes , dans cette ville déserte. Elle n'avoit pas voulu se rendre aux pompeuses funérailles d'Étéocle , parceque Polynice étoit destiné à ne pas recevoir les honneurs funèbres. Elle rouloit dans sa pensée mille projets incertains ; son cœur magnanime luttoit entre l'obéissance aux lois et le desir d'affranchir du dernier opprobre le frère que lui donnèrent les Dieux. Elle étoit agitée par cet instinct de dévouement qui vivoit toujours en elle ; et qui la portoit à surmonter même la retenue de son sexe. Elle s'informe avec soin de ceux qu'elle rencontre ; et qui viennent des funérailles , du lieu où est étendu le corps de l'exilé. Polynice , lui dit-on , a été dépouillé , et laissé nu au pied du tertre de Niobé : c'est là que ce triste objet de terreur et de pitié a reçu le coup de la mort. Des gardes sont à ses côtés , pour

écarter ceux qui auroient la témérité de vouloir l'ensevelir. Les chiens et les corbeaux peuvent seuls s'approcher du cadavre.

« Antigone alors, décidée à braver tous les obstacles, se rend auprès d'Ismène, qui s'étoit retirée dans le palais pour cacher à tous les yeux ses mortelles douleurs. « Ma sœur, « lui dit-elle, nos malheurs ne sont pas finis. « Comme si notre déplorable famille n'avoit « pas assez des maux qu'elle a endurés, voilà « que Créon livre Polynice aux bêtes sauvages « et aux oiseaux du ciel. Ah! s'il fut coupable, « ses fautes ne sont-elles pas expiées par une « vie si misérable, et par une mort plus misérable encore? Ismène, j'ai conçu un projet « hardi sans doute; mais dans les grandes in- « fortunes on ne peut pas régler toutes ses « démarches comme durant le cours ordi- « naire de la vie. Dès que la nuit aura couvert « la terre, j'irai donner la sépulture à Poly- « nice: si vous voulez m'accompagner, un tel « projet sera plus facile à exécuter. »

« Ma sœur, répond Ismène, c'est aussi une « grande douleur pour moi de savoir le mal-

« heureux Polynice privé de sépulture; mais  
« comment enfreindre des ordres aussi sévères?  
« Si les hommes doivent obéir, à plus  
« forte raison de jeunes filles. Nous n'avons  
« ni la force qui fait qu'on peut braver la ri-  
« gueur d'une loi, ni, laissez-moi vous le  
« dire, cette raison élevée qui permet d'exa-  
« miner jusqu'à quel point cette loi est juste  
« ou injuste. »

« Ma sœur, disoit à son tour Antigone, les  
« lois peuvent-elles jamais ordonner une im-  
« piété? Non, il ne s'agit point ici d'examiner.  
« Je ne désapprouve pas cependant vos ré-  
« flexions timides; je crains qu'en effet vous  
« n'ayez raison de vous opposer à ma résolu-  
« tion : je l'exécuterai néanmoins; oui, je  
« l'exécuterai; car je me sens poussée comme  
« par une force invincible qui m'entraîne au-  
« delà de moi-même, au-delà du devoir peut-  
« être. »

« Antigone, reprit Ismène, allons nous je-  
« ter aux pieds de Créon, et demandons au  
« frère de Jocaste la grace de l'exilé. » Anti-  
gone consentit à suivre l'avis de sa sœur;

mais elle étoit bien loin de s'attendre au succès.

« Les deux sœurs se rendirent aussitôt dans l'appartement de Créon. Il revenoit des funérailles de son fils Ménécée, qui s'étoit si généreusement dévoué pour la patrie. « Roi « de Thèbes, lui disoient-elles en embrasant ses genoux, prenez pitié de ce reste « malheureux du sang d'Œdipe. Ah! nous « vous en conjurons par tant de souvenirs « cruels qui reposent sur deux orphelines délaissées; nous vous en conjurons par l'urne « modeste où reposent les cendres de celle « qui se nommoit votre sœur, et qui nous « donna le jour, ne prolongez pas les misères « de notre frère Polynice. Jamais il ne ceignit « la triste couronne d'Œdipe : il est mort « sous le poids de l'exil, à la vue de sa ville « natale, et au milieu des champs où se joua « son enfance fortunée. Hélas! ce ne sont « point les honneurs du bûcher funèbre que « nous implorons pour lui; ses mânes plaintifs, au défaut du trône, demandent seulement quelques grains de poussière: »

« Je pourrais me dispenser, dit Créon, de  
« vous rendre compte des raisons qui m'ont  
« porté à une telle sévérité ; néanmoins je  
« veux bien vous en instruire. Étéocle est  
« mort roi de Thèbes ; et, avant de mourir,  
« il a défendu que Polynice, assassin de la  
« patrie, fût enseveli. Qu'y a-t-il de plus sa-  
« cré que la volonté des morts, sur-tout lors-  
« que c'est un roi qui commande du sein du  
« tombeau ? »

« Créon, s'écrie Antigone, ce n'est point le  
« roi de Thèbes qui a prononcé l'arrêt ; c'est  
« le génie aveugle de la vengeance. Ah ! pour  
« Étéocle lui-même, ne croyez pas à des pa-  
« roles que la mort l'a empêché de rétracter ;  
« ne le punissez pas d'avoir laissé les Furies  
« parler par sa bouche. »

« N'abusez point de ma patience, dit Créon  
« avec colère : filles de l'opprobre et du mal-  
« heur, ce n'est point à vous à interpréter la  
« volonté d'un roi mourant. D'ailleurs le sé-  
« nat de Thèbes s'est expliqué. » En parlant  
ainsi, l'inexorable Créon s'éloigne, et laisse  
les deux sœurs plongées dans un douloureux

étonnement. Antigone alors comprend qu'elle seule pourra rendre les derniers devoirs à son frère. Semblable à l'alcyon timide, qui se cache parmi les algues du rivage, lorsque, sur la mer, la tempête vient lui causer trop de terreur, Ismène s'enfuit, épouvantée des dures paroles de Créon, et se retire dans son appartement.

« Antigone se retire aussi dans le palais d'Œdipe, palais que désormais elle n'habitera plus; mais c'est pour aller pleurer encore une fois dans le lieu obscur qui receloit les restes de la malheureuse Jocaste. Elle réunit, sur cette tombe ignorée, une boucle de ses cheveux à celle des cheveux de son père, qu'elle-même y avoit attachée.

« Dès que la nuit a étendu ses voiles sur la terre, elle s'échappe furtivement, semblable à la magicienne qui va converser avec les mânes. Hélas! la vierge magnanime ignore les enchantements et l'art d'évoquer ceux qui ne sont plus; mais elle croit que la mort ne peut rompre les liens de nos affections. Cou-

verte d'un long voile, elle se glisse mystérieusement dans l'ombre. Arrivée près de la porte Néitide, elle est interrogée par les gardes vigilants : « Sans doute, lui dit-on, vous « êtes une jeune épouse que la guerre vient « de rendre veuve; et vous allez nourrir votre « douleur autour des bûchers qui ont consumé le guerrier courageux : mais, femme « infortunée, croyez-nous, il seroit plus sage « d'attendre que le jour fût venu. Vous allez « être effrayée par les ombres des morts; car « c'est l'heure où les mânes qui n'ont pas encore traversé le Styx accourent, avec un « triste empressement, pour se repaître des « libations faites autour des tombeaux, et « pour goûter le sang des victimes expiatoires. Croyez-nous donc; il seroit plus sage « d'attendre que le jour fût venu. »

« Hélas! répond Antigone, je ne suis point « une jeune épouse; je suis une fille délaissée « qui a perdu ses deux frères, moissonnés « misérablement à la fleur de leur âge; et « maintenant je suis seule. »

« Infortunée, réplique l'un des gardes,

« ceux qui vous ont donné le jour ont-ils  
« donc aussi péri? »

« Oui, répond Antigone, mon père et ma  
« mère ne sont plus; je suis seule. »

« Ne vous reste-t-il pas au moins une sœur  
« chérie »? reprend encore l'un des gardes.

« Il me reste une sœur, dit Antigone en  
« soupirant; mais elle est plus jeune que moi,  
« et elle ne peut me servir d'appui. »

« Pauvre orpheline, dit alors le même  
« garde, je ne suis point étonné que la dou-  
« leur ôte toute prudence. Si vous veniez à  
« être saisie par l'effroi, seule, vous pourriez  
« mourir dans d'inexprimables angoisses.  
« Jeune fille, retirez-vous, rentrez dans Thé-  
« bes, et demain vous pourrez, à votre gré,  
« mener le deuil parmi les funérailles. »

« Mais Antigone, sans écouter davantage  
les discours qu'on lui tenoit, franchit le seuil  
de la porte Néitide, et dirige ses pas du côté  
du tertre où repose Niobé avec ses filles.

« Des soldats veilloient auprès du corps de  
Polynice, jeté nu, comme le naufragé, sur  
les bords de la mer, et que les pirates ont

odieusement dépouillé. Ce corps, éclairé par la lueur blanchissante de la lune, paroissoit de loin un de ces monceaux isolés de neige qu'aux premiers jours du printemps on aperçoit encore, parmi des mousses rougeâtres, sur les croupes élevées du Ménale. La vierge du Cythéron n'est point assez près pour reconnoître son frère; mais elle ne doute pas que ce ne soit lui-même. Polynice lui paroît seulement endormi; puis elle croit le voir se réveiller doucement, se lever et marcher à sa rencontre. Il a une taille plus haute qu'à l'ordinaire; son air est calme et solennel; et il salue sa sœur d'un geste amical. Alors elle s'arrête et pousse un grand cri; mais elle ne tarde pas de reconnoître son erreur: elle voit que le malheureux est resté couché dans la poussière. Elle fait un effort sur elle-même, et elle continue de s'avancer, quoique ses genoux défaillants se dérobaient sous elle. Hélas! rien ne favorisoit le pieux dessein de la vierge timide. Il n'y avoit aucun bosquet où elle pût se cacher pour épier le moment favorable; aucun nuage ne troubloit la sérénité d'un

ciel étoilé. Cependant elle s'approche, toujours à pas lents, et la tête baissée, car ses yeux ne peuvent regarder autour d'elle sans voir de grandes ombres qui se traînent sur les rives des fleuves et le long des fontaines. Elle prie les Dieux immortels de la pardonner si son action renferme quelque chose de répréhensible. Elle tremble de frayeur au milieu de ces campagnes désolées; et son oreille épouvantée entend de longs et sourds gémissements qui sortent du sein de ce morne et vaste silence : « Terre de deuil, dit-elle en elle-même, tu gémis ! » De temps en temps, les bêtes féroces, réveillées par l'odeur du carnage, se lèvent à moitié dans leurs tanières, et poussent d'affreux rugissements qui retentissent dans la profondeur des forêts. Déjà elles se sont rassasiées de cadavres; mais elles voudroient s'en rassasier encore. La nuit n'est pas assez avancée; elles attendent le moment où elles ont coutume de tromper la vigilance des chiens et de surprendre plus facilement les troupeaux dans le parc du berger qui a succombé au sommeil.

« Les gardes alloient et venoient auprès du corps de Polynice; et, lorsqu'ils se rencontroient, ils s'arrêtoient un instant pour vouer le proscrit à la colère des Dieux infernaux. Antigone se présente à eux : « Soldats, leur dit-elle avec douleur, pourquoi outragez-vous ainsi ce corps sans défense? Ah! c'étoit lorsque la voix de Polynice pouvoit se faire entendre, lorsque son front attendoit le bandeau royal, qu'il falloit lui prodiguer vos menaces! Maintenant où est le courage? »

« Jeune fille, répond un des soldats, vous qui errez ainsi, pendant la nuit, au sein de ces terribles solitudes, qui êtes-vous? Qui êtes-vous, pour venir nous interroger et nous blâmer de ce que nous exécutons les ordres sévères qui nous ont été donnés? »

« Je ne vous blâme point, réplique Antigone en pleurant, je ne vous blâme point de ce que vous exécutez les ordres qui vous sont donnés; mais je vous blâme d'outrager un mort. Il fut le fils de votre roi; il devoit être un jour votre maître. Quant à

« moi, infortunée ! je suis la sœur du pro-  
« crit. Du moins vous me permettrez de ras-  
« sasier ma douleur par la vue de ce corps  
« inanimé. »

« A ces mots, sans attendre la réponse des  
gardes, et, profitant de l'étonnement dont ils  
sont frappés, elle s'élançe auprès du cadavre.  
En même temps elle détache à la hâte le long  
voile qui couvre sa noble figure, et jette ce  
voile pudique sur le corps de son frère. Puis,  
s'inclinant sur le visage de ce frère chéri, An-  
tigone le baigne de larmes, et lui adresse de  
touchantes paroles, qui eussent ému l'ame  
la plus farouche. « O mon frère, disoit-elle  
« ensuite à voix basse, non, ta sœur ne souf-  
« frira pas que tu sois exilé des royaumes  
« sombres, comme tu l'as été de ta patrie et  
« du trône de tes pères. » En parlant ainsi,  
elle avoit pris, à la dérobée, une poignée de  
poussière dont elle parsemoit le corps de Po-  
lynice. Les gardes veulent la retenir, mais ils  
n'osent porter la main sur la fille des rois.  
D'ailleurs un respect religieux pour le devoir  
qu'elle accomplit en cet instant les contient

comme malgré eux. Le souvenir des vertus d'Antigone, de son dévouement pour son père, leur inspire aussi un sentiment d'admiration qui les fait hésiter sur ce qu'ils ont à faire. Enfin ils la conjurent d'avoir pitié d'elle-même, et de ne point s'exposer à la mort.

« Elle, pendant que les gardes délibèrent entre eux, va puiser un peu d'eau à une fontaine qui couloit non loin de là. Elle lave la blessure de Polynice, place une boucle de ses cheveux sur la poitrine de l'infortuné, et, sur son front, une fleur de lotos, symbole de la vie future. Elle jette encore une seconde et une troisième poignée de terre autour du corps, et lui crie un dernier adieu. Maintenant elle est satisfaite; la cérémonie expiatoire est accomplie : les mânes plaintifs de son frère sont apaisés. Au moment où elle alloit se retirer, deux des gardes se placent à ses côtés pour la conduire dans la ville, et de là au palais de Créon. Elle marchoit sans crainte entre les deux soldats : le visage de la vierge magnanime étoit à découvert, car

elle avoit laissé son voile sur le corps de Polynice.

« Le sort d'Antigone ne fut pas long à être décidé. Elle habite quelques instants encore la prison où elle avoit déjà été enfermée pour soigner la dure captivité de son père. Elle sait qu'elle n'a point de grâce à attendre. Elle commence à se familiariser avec les idées de la mort. Hélas ! la vie n'avoit eu jamais aucun charme pour elle ; et néanmoins elle sent quelque regret de la voir sitôt lui échapper. Il lui semble que, quitte envers sa famille, elle pourroit désormais vivre pour elle-même. Elle pense avec amertume à Hémon, noble choix qui lui fut indiqué par le malheur. Une douleur intime et profonde réveille en elle tout ce qui peut y rester de foible. Elle va mourir, elle en est certaine ; mais elle ignore quel supplice lui est réservé. Elle craint que la vengeance trompée ne s'étende sur elle après sa mort, et que la sépulture ne lui soit encore refusée. Quel courage eût pu soutenir de telles idées, un tel état d'abandon et de délaissement ? Cependant elle est ras-

surée par les dernières paroles d'Œdipe mourant; et elle se plaît à répéter en elle-même tous les discours de son père. « Telles sont, « se disoit-elle, les choses sublimes qu'il me « racontoit sur les rivages de l'Alide; tels furent ses adieux sur le Cythéron. »

« Il n'est que trop vrai, Antigone est condamnée à mourir; et de quelle mort, grands Dieux! Elle sera enfermée dans une caverne, un pain et un vase plein d'eau seront mis à ses côtés. Créon croit éviter ainsi tout reproche d'impiété, et se soustraire à cette sorte de souillure qui atteint le juge lorsqu'il déclare qu'un coupable mourra de faim, séparé de la société des hommes. L'entrée de la caverne sera scellée par une pierre énorme. Tel est l'arrêt du roi : cet arrêt est confirmé par le trop foible sénat de Thèbes.

« Antigone est tirée de sa prison pour marcher à la mort : douce victime, elle alloit à son dernier asile sans faire entendre une seule plainte. Affaissée sous le poids de tant de maux, elle forme avec peine ses pas. C'est la force et non le courage qui lui manque.

Un soldat la soutient en gémissant. Mais la vierge pudique regrette de n'avoir point, comme dans les jours où elle voyageoit en suppliante, un long voile pour cacher son visage charmant, baigné de larmes. « Hélas! « disoit-elle à ses gardes, je n'aurai donc pas « la douceur d'embrasser une dernière fois « ma sœur Ismène; je ne verrai point, avant « de mourir, la compagne de mon enfance, « la fille de Tirésias! Sans doute, ajoutoit-elle ensuite, sans doute il vaut mieux que « je subisse mon sort dans la solitude. » Le soleil éclairoit de ses derniers rayons les sommets du mont Phicéus. « Lumière du jour, « disoit-elle alors, je n'ai plus à jouir que « quelques instants de tes bienfaits! Ah! je « respire encore l'air des vivants! Je ne tarderai pas de retrouver les déplorables auteurs « de mes jours, et mes deux frères malheureux; peut-être pourrai-je leur être de quelque secours dans le sein des royaumes sombres. Cet anathème qui pesoit sur le sang « d'Œdipe, cet anathème terrible ne se prolongera pas au-delà de cette vie passagère.

« La mort aura tout purifié ! Et ma désobéissance, trop punie, sans doute, aura du moins permis à Polynice de se réunir avec sa famille. J'aurai fini son exil. »

« Pendant qu'elle parloit ainsi, on arrive à la caverne. La vierge sublime y entre ; un soldat y entre avec elle, dépose à ses pieds le vase plein d'eau, et le pain, dernier aliment accordé à la fille d'Œdipe. Il y joint une corbeille de fruits, et il se retire en versant un torrent de larmes. Ensuite, pour obéir aux ordres cruels qui lui sont donnés, il roule devant l'entrée de la caverne une pierre énorme.

« Le bruit de l'arrêt qui condamne Antigone à mourir de faim ne tarde pas de se répandre dans la ville. Ismène, qui étoit retenue dans son appartement par des gardes, est saisie d'un violent désespoir : maintenant elle se reproche sa faiblesse ; elle s'estimerait heureuse de partager le sort de sa sœur. Elle parvient enfin à s'échapper, et elle accourt auprès de ma fille Daphné. Toutes les deux, avec leurs jeunes compagnes et quelques

mères vénérables, se rendent auprès de la caverne. Hélas! aucune d'elles n'ose concevoir la pensée de chercher à enlever la pierre qui en ferme l'entrée, tant étoit grande la terreur qu'imprimoit le caractère inexorable de Créon! tant le respect pour une loi avoit aussi quelque chose de religieux et de terrible! D'ailleurs il ne falloit pas de foibles bras pour accomplir un tel dessein; et des gardes, dispersés çà et là, sembloient surveiller de loin le tombeau de la vierge magnanime.

« Alors commencent les entretiens de la mort. Antigone, reconnoissant la voix de sa sœur, celle des compagnes de sa jeunesse et des mères vénérables, éprouva une vive joie. Elle parloit aux jeunes filles des jeux de l'enfance; elle parloit aux mères des révélations d'une autre vie. « Ma sœur, disoit-elle en suite, et toi, Daphné, je vous en conjure, « n'amollissez pas mon courage par vos plaintes touchantes; chantez alternativement les hymnes de l'Aonie : les accents des Muses suspendent les peines de l'ame; ils adou-

« ciront ce que les derniers instants ont de  
« trop funeste. » Elles chantoient pour obéir  
à Antigone ; mais elles chantoient en pleu-  
rant. Antigone, du fond de la caverne, ré-  
pondoit à ces doux refrains qui avoient été  
faits pour les jours de fête. Et lorsque les  
chants cessoient, on entendoit un concert  
de gémissements. Antigone demandoit de  
nouveaux chants ; elle y répondoit toujours :  
ensuite revenoient les entretiens de la mort.  
Voici quelques unes des paroles d'Antigone :

« Souvenirs de la vie, éteignez-vous en moi.  
« Fleurs des prairies, déjà depuis long-temps  
« vous n'aviez plus de charmes pour la fille  
« d'Œdipe : souvenirs de la vie, soyez à pré-  
« sent pour moi ce qu'étoient naguère les  
« fleurs des prairies. Mon père, sur les riva-  
« ges de l'Aulide, me racontoit un jour l'his-  
« toire d'Eurydice. Cette nymphe charmante  
« mourut au printemps de son âge. Son  
« époux descendit sur les sombres bords ; et,  
« vainqueur du Dieu des enfers, il ramenoit  
« Eurydice sur la terre. Elle commençoit à  
« entrevoir avec étonnement la clarté du jour :

« Orphée, oubliant la loi qui lui fut imposée,  
« se retourne pour considérer celle qu'il ai-  
« moit; et elle lui fut ravie de nouveau : elle  
« s'échappe, fugitive comme un songe. Ah!  
« je ne veux pas regarder derrière moi! Sou-  
« venirs de la vie, éteignez-vous dans mon  
« cœur. L'espérance a toujours habité mon  
« sein; mais, à la fin, l'espérance s'est enfuie.  
« Oui, maintenant je vivrois en vain; je le  
« sens, la douleur a tout détruit. L'arbre  
« consumé par le feu laisse-t-il autre chose  
« que des cendres? Mais vous, mes compa-  
« gnes, que j'entends gémir, ne vous interdi-  
« sez pas l'espérance : vous n'êtes pas les filles  
« d'Œdipe. Et toi, Ismène, ne t'interdis  
« point l'espérance, tu n'es pas Antigone : ton  
« père mourant ne t'a point dit les illusions  
« de la vie. Va, tu ne seras pas seule sur la  
« terre; lorsque ta sœur ne sera plus, ta foi-  
« blesse trouvera un autre appui. Hélas! de-  
« venue foible moi-même, je n'aurois pu  
« protéger long-temps ma sœur Ismène. Vous  
« toutes, mères vénérables, et vous, compa-  
« gnes de mon enfance, ne me plaignez point;

« ce jour n'est pas sans avenir. La mort ne  
« finit pas nos destinées. »

« Personne ne viendra-t-il délivrer la sup-  
« pliante » ? disoient les mères vénérables, en  
regardant autour d'elles. « Personne ne vien-  
« dra-t-il délivrer la vierge innocente, la douce  
« victime » ? disoient, à leur tour, les jeunes  
filles en pleurant. « Non, répondoit Anti-  
« gone, personne ne viendra délivrer la sup-  
« pliante. Il seroit trop tard, je sens les pre-  
« mières atteintes de la mort. Ah ! les pres-  
« sentiments de la mort ne sont pas nouveaux  
« pour moi, je les ai déjà éprouvés. J'en fus  
« délivrée alors ; mais aujourd'hui nul ne  
« viendra me secourir. Nul ne viendra me  
« montrer que les orages sont apaisés. Dites-  
« moi, mes compagnes, si le ciel est toujours  
« serein, car ici je suis dans une obscurité  
« profonde. » On lui dit que le ciel avoit toute  
sa sérénité.

« En effet, jamais le manteau de la nuit ne  
brilla d'un plus doux éclat. La lune, au haut  
des cieux, ressembloit à la lampe des tom-  
beaux : cette lumière douteuse, tempérée en-

core par les vapeurs de la terre, paroissoit, en éclairant tous les objets, les couvrir d'un voile mystérieux et paisible. De temps en temps un vent léger agitoit le feuillage des arbres, et se jouoit dans les boucles de cheveux des jeunes filles. Il y avoit dans l'air un parfum qui s'exhaloit des plantes et des fleurs. Sacrifice de l'innocence, tu étois agréé par les Dieux!

« La nuit se passa ainsi, avec des alternatives de chants et d'entretiens. Quelquefois Antigone demandoit si la nuit étoit bien avancée; et, lorsque le crépuscule parut, elle demanda si l'aurore étoit prochaine. « Oui, « lui répondit-on, l'aurore est bien près de « paroître. Les sommets des montagnes com-  
« mencent à être éclairés; des nuages de feu  
« dorent l'horizon. »

« L'aurore est bien près, dit Antigone; je  
« ne la verrai point. Ah! il me semble qu'un  
« peu de lumière entre dans ma caverne. »  
Elle voulut alors reprendre les entretiens;  
mais sa voix baissoit. Elle pria de recommen-  
cer les chants; et elle ne répondit point aux

refrains. Elle fut appelée avec angoisse par Ismène et par ma fille; et on n'entendit qu'un léger murmure qui ne put devenir une parole articulée. Les pleurs et les gémissements redoublèrent. Le soleil, en ce moment, s'élançoit sur son char de feu : on interrogea encore; mais aucun bruit ne sortit de la caverne.

« Cependant Hémon, que ses graves blessures retenoient sur un lit de douleur, étoit dans une inquiétude mortelle. Il s'étoit fait raconter les funérailles des héros; il s'étoit informé du sort de Polynice. Il avoit osé blâmer son père du barbare traitement qu'il faisoit essayer à un fils d'Œdipe; et le chagrin amer qu'il en avoit ressenti n'avoit fait qu'aggraver son mal. Mais il étoit bien loin de se douter du dernier dévouement d'Antigone, et du sort qui étoit réservé à cette princesse magnanime. Il l'apprend enfin. Aussitôt il se lève, et se traîne, presque mourant, aux genoux de son père, qui demeure inflexible. Alors, sans perdre de temps, et rassemblant le peu de forces qui lui restent, il se revêt de

ses armes, à l'insçu de ses gardiens. Il se dérobe ainsi à tous les regards : c'étoit le moment où le sommeil a le plus de charmes pour les mortels. Il accourt du moins pour recueillir les dernières paroles d'Antigone. Il arrive, il demande, à grands cris, où est la douce victime. On ne lui répond que par des larmes et des gémissements. Il interroge de nouveau avec une anxiété terrible. On lui montre la pierre qui scelloit l'entrée de la caverne. « Femmes, dit-il, et vous, jeunes filles, retirez-vous : que la faute, s'il y en a une, retombe toute sur moi ! Retirez-vous, dit-il encore ; » car on ne peut lui obéir assez promptement au gré de son impatience. Alors, sans consulter ses forces épuisées à-la-fois par les vives douleurs de ses blessures, et par les cruelles souffrances de l'ame, il saisit la pierre, il l'ébranle, la détache, et la fait rouler assez loin pour dégager l'entrée de la caverne. Il se précipite dans le tombeau de la vierge magnanime : elle rendoit paisiblement le dernier soupir, comme l'enfant qui s'endort ; plein d'innocence, sur le sein

de sa nourrice. Les yeux d'Antigone ont pu néanmoins, avant de mourir, voir encore une fois le généreux Hémon. Elle ne lui a adressé aucune parole; mais un sourire de résignation et de bonheur s'est reposé un instant sur ses lèvres; et ce sourire, dernier éclair de la vie, a été remplacé aussitôt par le calme solennel de la mort.

« Hémon, saisi d'une joie douloureuse, a recueilli dans son âme le sourire de la victime, expression touchante d'un amour qui fut toujours si pur, et qui maintenant est revêtu d'immortalité. Le soleil éclairait de ses premiers rayons la caverne, tapissée de lierre et de mousse. Antigone n'avoit point touché aux aliments qui furent mis à ses côtés. Elle n'avoit cependant pas succombé aux cruelles angoisses de la faim; mais elle s'étoit flétrie, semblable à un beau rosier dont l'orage auroit brisé la tige. L'arbuste odorant, détaché de la terre qui l'a nourri, et jeté sur une pierre aride, peut conserver quelques instants encore ses fleurs charmantes; mais elles ne tardent pas de se faner, et le parfum

qu'elles exhalent finit par s'évanouir tout-à-fait dans les airs. Ainsi Antigone mourut accablée sous le poids des souffrances, et non dans les angoisses de la faim. Ainsi furent trompées à-la-fois et la vaine précaution du roi de Thèbes et la pitié stérile du soldat. Le fils de Créon, s'inclinant sur la vierge privée de vie, lui parle à voix basse, comme dans la crainte d'interrompre le repos sacré de l'innocence : « C'est donc aujourd'hui, dit-il, « que la suppliante du Cythéron devient mon « épouse ! Oui, c'est aujourd'hui que vont « s'accomplir les promesses d'Amphiaräus. « Antigone, tu n'attendras pas long-temps « celui que tu daignas aimer au fond de ton « cœur. »

« Les femmes et les jeunes filles s'étoient rapprochées de la caverne ; elles entendoient les paroles du héros : elles gardoient le silence, sans oser l'interroger ; mais elles ne pouvoient se persuader que les yeux de la vierge fussent fermés sans retour à la clarté des cieux. Ismène, tout en larmes, s'approchant encore, considéroit avec une sorte de

respect sa sœur ensevelie dans les ombres mystérieuses de la mort. « C'en est fait, disoit-elle, Antigone n'existe plus. Elle s'est éteinte dans l'excès de la douleur. Et moi, infortunée! que vais-je devenir? Trop tard j'ai appris à te connoître, ame sublime de ma sœur! Ah! il falloit que je fusse bien étrangère à tous les sentiments élevés, pour avoir pu ignorer si long-temps ce que ton cœur renfermoit de touchant et de magnifique. Accoutumée à apprécier l'existence d'après des idées moins hautes que les tiennes, je te voyois sans envie concevoir et exécuter de généreux desseins. Le malheur s'étendoit autour de nous, le malheur frappoit toute notre famille déplorable; et j'accueillois encore l'espérance, et l'avenir avoit encore des charmes pour moi. Hélas! j'ai été foible jusqu'à la fin. Maintenant que je pourrois comprendre tes paroles, et m'encourager de tes exemples, maintenant tu m'es ravie. »

« Daphné, accablée elle-même de douleur, cherchoit à calmer la douleur d'Ismène. Elle

la serroit avec tendresse dans ses bras ; et toutes deux pleuroient amèrement la mort d'Antigone.

« Les femmes et les jeunes filles versaient aussi des larmes abondantes ; elles se disaient les unes aux autres : « Voyez la douce victime !  
« comme elle repose paisiblement ! comme,  
« sur sa belle figure, on retrouve encore la  
« trace des plus nobles pensées, des affections  
« les plus touchantes ! Ne diroit-on pas que,  
« dans un songe merveilleux, elle reçoit les  
« graves révélations des Muses ? »

« Hémon, debout aux côtés d'Antigone, la considérait, sans faire attention aux entretiens des femmes et des jeunes filles. De temps en temps il laissoit échapper de sa poitrine de profonds soupirs ; puis il repassoit dans sa mémoire les paroles qu'il avoit ouïes sortir de la bouche d'Antigone, lorsqu'il traversoit, avec la suppliante, la forêt de Némée. « Déjà, lui disoit-il, tu avois enten-  
« du la voix qui sort des tombeaux ; déjà, trop  
« cruellement blessée par la douleur, tu te  
« penchois, arbuste charmant, vers la terre,

« dernier asile des hommes. Ah ! si du moins  
« l'aiglon eût retenu, à l'instant même, son  
« souffle destructeur ! »

« A ces mots, Hémon, se retournant du  
côté des femmes et des jeunes filles, leur  
parle ainsi d'une voix pleine de douceur :  
« Mères vénérables, et vous, vierges modes-  
« tes, vous toutes qui entouriez la caverne,  
« dites-moi, Antigone, du fond de sa demeure  
« funèbre, a-t-elle conversé avec vous ? Avez-  
« vous recueilli quelques sons harmonieux  
« du cygne mourant ? »

« Oui, répond une femme, Antigone a  
« conversé avec nous ; et sa voix mélodieuse  
« avoit le pouvoir de suspendre un peu l'a-  
« mertume de nos peines. Elle nous parloit  
« de la vie future ; et ses nobles pensées éle-  
« voient notre ame. »

« Pour nous, dit une jeune fille en pleu-  
« rant, elle nous entretenoit des jeux de notre  
« enfance. Hélas ! désormais nous ne cueille-  
« rons plus les fleurs des prairies, si ce n'est  
« pour parer son tombeau. »

« Elle a été pour la mort, reprend une

« femme, ce qu'elle fut pour le malheur,  
« douce et magnanime. »

« Ismène et Daphné, durant de si tristes discours, se tenoient embrassées, et ne faisoient que gémir.

« Hémon étoit debout et immobile, comme, dans un temps calme, un superbe peuplier sur le bord d'un torrent; il écoutoit avec tranquillité les réponses des femmes et des jeunes filles. Alors méditant, à son tour, les pensées de la mort, dans son cœur, il dit adieu à cette vie pleine de troubles et de misères. Il ne forme qu'un vœu, celui de franchir la seule barrière qui le sépare à présent d'Antigone. Il veut rendre les honneurs de la sépulture à la vierge sublime, puis mourir.

« Le fils de Créon recueille le peu de forces qui lui restent; il se baisse avec peine, et, appuyant un de ses genoux contre la terre, il saisit la fille d'Œdipe dans ses bras, pour la sortir de la grotte qui doit être sa tombe ignorée. Le héros se relève, et fait quelques pas en se reculant, chargé de ce douloureux fardeau, qu'il dépose mollement sur un tapis

de verdure embaumée, tout près de l'entrée de la caverne. Il veut rester encore debout à contempler, pour la dernière fois, l'épouse que lui donne la mort. Mais il est trop faible : ses forces sont entièrement épuisées. Il ne peut plus se soutenir ; ses blessures lui causent d'inexprimables angoisses ; une sueur froide inonde son visage décoloré. Il s'assied alors à côté d'Antigone, et s'incline légèrement sur la noble figure de la vierge, qu'il ose à peine regarder de si près, tant il respecte, jusqu'à la fin, les lois austères de la pudeur. « Ce que j'éprouve en cet instant, « dit le guerrier, sans doute, victime innocente, tu l'as éprouvé aussi ; car nul être « peut mourir sans douleur. »

« Les femmes et les jeunes filles demeurent immobiles dans le silence et dans les larmes.

« Créon, apprenant que son fils avoit dirigé ses pas du côté de la caverne, accourt avec une inquiète sollicitude. Ce n'est plus un sentiment d'aversion contre le sang d'Œdipe, ce n'est plus une aveugle sévérité contre la suppliante du Cythéron, qui le conduit :

hélas! il ne veut que sauver du désespoir le seul fils qui lui reste; et il est décidé à le sauver, même au prix d'une alliance avec la fille d'Œdipe, avec la fille de l'opprobre et du malheur. Il arrive; il voit Antigone sans vie, et auprès d'elle le généreux jeune homme plongé dans une sorte de calme que son père prend pour le calme stupide de la douleur. Il essaie de le ramener par des paroles flatteuses. Hémon refuse un instant de répondre; puis, craignant que son silence ne soit un outrage à l'auteur de ses jours, sans quitter son attitude, sans ôter les yeux de dessus l'objet de ses regrets, il laisse échapper ce peu de mots : « Mon père, votre ten-  
« dresse est bien tardive; je vous remercie  
« néanmoins : je sais à présent qu'un peu  
« d'amour pour moi reposoit au fond de vo-  
« tre cœur. Hélas! ma seule ambition fut de  
« devenir l'époux de cette fille sublime; mais  
« je serai son époux dans la tombe. Le prêtre  
« guerrier que les Dieux voulurent soustraire  
« à une guerre impie, Amphiaräus, avant de  
« descendre dans les abymes de la terre, m'a

« prédit que je devois être l'époux d'Antigone  
« sur les sombres bords. Voilà que ses pro-  
« messes vont s'accomplir. Le fils d'Oïclée  
« étoit enveloppé des vapeurs que déjà ex-  
« haloient autour de lui les fleuves des en-  
« fers; et c'est au milieu de ces vapeurs de la  
« mort que le ministre auguste d'Apollon,  
« prenant pitié de mes secrètes douleurs, m'a  
« fait cette prédiction solennelle. Ah! la vé-  
« rité parloit par sa bouche; et il connoissoit  
« tout le prix de la vierge magnanime; car  
« il me disoit encore: « Qui pourroit, sur la  
« terre, être digne d'unir sa destinée à la des-  
« tinée d'Antigone? » Mon père, je vais re-  
« joindre l'épouse qui m'est promise. Réglez  
« en paix sur les peuples de la Béotie. Adieu,  
« mon père. »

« Il expire à ces mots. Accablé de fatigue,  
ses larges blessures s'étoient rouvertes; le  
sang, qui ne pouvoit plus être contenu par  
les appareils, s'étoit échappé avec violence;  
et, Dieux! le vêtement blanc de la vierge  
pudique fut à l'instant même inondé de  
ce sang généreux. Hémon mourut ainsi,

les yeux toujours attachés sur la fille d'Œdipe.

« Créon se retira, entraîné par ses amis, qui étoient accourus près de lui. Les deux époux furent placés sur le même bûcher, et ensuite ensevelis dans le lieu même où ils avoient été réunis par la mort.

« Ismène et Daphné, avec les compagnes de leur âge et les mères vénérables, menoient le deuil pour la vierge du Cythéron ; nul ne menoit le deuil pour le prince de Thèbes, parceque son père malheureux, solitaire dans les palais de Laïus, se livroit tout entier à son morne désespoir. Les cérémonies des funérailles durèrent tout le jour, et se prolongèrent pendant la nuit.

« La ville de Cadmus étoit dans les larmes : la douleur publique fut augmentée encore par ce nouveau malheur : chaque famille pleuroit, dans le silence, les deux victimes, comme si elles leur eussent appartenu par les liens du sang.

« La jeunesse de Thèbes se rassembla le lendemain autour du tombeau de la pieuse

Antigone et du généreux Hémon. Les jeunes filles avoient des branches de myrte et des couronnes de roses ; les jeunes hommes tenoient à la main des couronnes de chêne et des branches de laurier. Un vieillard, assis sur le tertre du tombeau, soutenoit à peine une cithare voilée , et versoit des larmes , comme dans les jours orageux de sa jeunesse. Après un long silence, il parla en ces mots :  
« Les Dieux n'ont-ils donc prolongé ma vie  
« que pour me rendre témoin de tant de  
« maux , pour me faire assister à tant de fu-  
« néraillies ? Heureux , et mille fois heureux  
« ceux qui n'ont pas vu la funeste gloire  
« d'OEdipe ! Guerriers échappés au glaive ,  
« vous qui fûtes les compagnons du prince  
« de Thèbes , chantez l'épithalame funèbre.  
« Filles de l'Aonie, dont les premières années  
« s'écoulent dans la douleur, vous qui avez  
« si souvent marié vos voix à la douce voix  
« d'Antigone, chantez aussi l'épithalame fu-  
« nèbre. Jeunes hommes , jeunes filles , qui  
« ignorez encore et les charmes et les tour-  
« ments de l'amour, déposez sur ce triste lit

« nuptial les couronnes que vous avez tres-  
« sées pour les nouveaux époux, les branches  
« que vous avez coupées dans les forêts pour  
« orner la couche où ils doivent dormir en-  
« semble. Dites la gloire de l'un, la grace de  
« l'autre, la vertu et l'amour de tous les deux.  
« Ah! ce n'est pas la blonde Vénus qui est  
« venue présider à leur union, c'est l'aimable  
« sœur du Sommeil, c'est la Mort. Les em-  
« brassements vulgaires n'étoient pas faits  
« pour eux; il leur falloit les longs embras-  
« sements, les embrassements éternels des  
« ombres heureuses dans les Champs-Élysées.  
« Déplorable famille d'OEdipe! l'amour fut  
« profané par toi; et voici deux époux qui te  
« rendent ta pureté première! Allons, jeunes  
« hommes et jeunes filles, prêtez l'oreille aux  
« sons de ma cithare, et qu'elle dirige vos  
« chants. »

« A ces mots, le vieillard se leva; et les  
guerriers et les jeunes filles s'avancèrent tour-  
à-tour, et déposèrent sur la tombe leurs cou-  
ronnes et leurs branches de feuillages, pen-  
dant que la cithare voilée préludoit par une

harmomie doucement plaintive, semblable aux soupirs de la vierge timide qui entre avec crainte dans la chambre nuptiale. Alors les chants commencèrent.

« Voilà ton époux, disoient les guerriers,  
« voilà ton époux; jeune, beau, plein de sen-  
« timents généreux, il t'aime comme on aime  
« la gloire, comme on aime sa propre vie,  
« lorsque tout sourit dans l'avenir, lorsque  
« toutes les pensées reposent dans l'espérance.  
« Il t'a consacré ses jours brillants, ses belles  
« actions, ses nobles sentiments; oh! lève tes  
« yeux sur lui; ses cheveux sont couronnés  
« de la fleur d'hyacinthe; on lit sur ses lèvres  
« les paroles harmonieuses qui vont y éclore.  
« Ne refuse pas de voir comme ses regards  
« s'enivrent du bonheur de te contempler  
« dans l'éclat de l'innocence et de la beauté. Il  
« te tend ses bras, qui semblent en ce moment  
« désaccoutumés du glaive menaçant. Néan-  
« moins la force habite sa mâle poitrine : il  
« saura te protéger et te défendre; son bou-  
« clier t'environnera dans ta faiblesse. Vierge  
« modeste, approche de ton époux. »

« La voilà, disoient les jeunes filles, la voilà  
« celle qui excite tant d'amour. Voyez comme  
« elle est belle! Elle est meilleure encore qu'elle  
« n'est belle. Une couronne de roses couvre  
« son front ingénu. Les Graces elles-mêmes  
« ont tissu le voile léger qui descend sur son  
« visage; ses yeux laissent échapper une dou-  
« ce flamme; l'expression de mille sentiments  
« tendres et élevés semble errer sur ses lèvres  
« charmantes. Nous la connoissons, c'est notre  
« compagne, c'est notre amie; nous avons  
« passé avec elle les premières années de no-  
« tre enfance parmi les prairies fertiles qu'ar-  
« rose le Dircé. Plus d'une fois nous nous  
« sommes baignées avec elle dans les eaux de  
« la fontaine Acidalie; plus d'une fois nous  
« l'avons aidée à tresser des guirlandes pour  
« parer les autels des Muses. Ah! ce sera le  
« souvenir le plus beau de notre vie, ce sera  
« le sujet éternel de nos entretiens d'avoir  
« ainsi été les compagnes, les amies d'Anti-  
« gone. Pourquoi veux-tu nous quitter, ô la  
« meilleure et la plus belle? T'avons-nous fait  
« quelque déplaisir? Es-tu dégoûtée de nos

« jeux innocents? Et ton époux t'aimera-t-il  
« mieux que ne t'aiment tes compagnes?  
« Qu'as-tu besoin de protection et d'appui,  
« ô la meilleure et la plus belle? Ta vertu; tes  
« graces parfaites, ne font-elles pas ta sûreté?  
« Les Dieux te défendroient, au défaut des  
« hommes. Une vierge ressemble à ces fleurs  
« olitaires qui exhalent leurs plus suaves  
« parfums dans le vallon écarté, ou dans le  
« creux d'un rocher inaccessible. Elles ne  
« sont visitées que par les rayons de l'au-  
« rore; elles vivent de la rosée du ciel. Ainsi  
« une vierge passe ignorée au milieu des  
« hommes. Les Dieux seuls connoissent les  
« secrets de son cœur et le charme de ses  
« pensées intimes. »

« Non, reprenoit le chœur des jeunes hom-  
« mes, non, la meilleure et la plus belle ne  
« se plaint point de ses aimables compagnes;  
« mais vous ignorez, ô jeunes filles sans ex-  
« périence, vous ignorez ce qu'est la vie. Il  
« ne suffit pas d'aimer et d'être aimé; le  
« malheur tourne sans cesse autour de la  
« vertu. Vierge timide, mets-toi sous la pro-

« tection de l'homme fort. Le courage est  
« nécessaire pour marcher au travers des pé-  
« rils dont notre carrière est semée; il est né-  
« cessaire pour s'avancer vers ce terme in-  
« connu et mystérieux qui est la mort. »

« Qu'elle cherche un époux, disoient les  
« jeunes filles, qu'elle cherche un époux,  
« celle qui ne sait ni conjurer le malheur, ni  
« braver la rigueur du destin. Mais celle qui  
« trouve en elle-même et la force pour ac-  
« complir ses devoirs, et le courage pour ré-  
« sister à l'infortune et à la douleur, celle  
« dont l'âme est au-dessus des plus grands re-  
« vers, qu'a-t-elle besoin d'un époux? Le héros  
« que le danger réjouit au sein de la bataille  
« pâliroit devant les calamités qui n'ont point  
« intimidé Antigone. Refuse le joug de l'hy-  
« men, fille du malheur; refuse le joug de  
« l'hymen, ô la meilleure et la plus belle!  
« Est-ce à toi, en effet, de connoître l'amour,  
« l'amour que l'on peint entouré des jeux et  
« des ris? Toutes ces illusions de plaisir d'un  
« instant et de félicité éphémère ne sont pas  
« faites pour toi. D'ailleurs l'amour s'écoule

« avec l'âge aimable de la jeunesse ; le flam-  
« beau qu'il tient à la main pâlit de jour en  
« jour, les fleurs cessent peu-à-peu de naître  
« sous les pas ; et le cœur d'Antigone ne doit  
« s'ouvrir qu'aux choses durables, aux choses  
« qui ne passent point en même temps que  
« les heures fortunées de la jeunesse. »

« Pourquoi, disoient à leur tour les jeunes  
« hommes, pourquoi voulez-vous qu'Anti-  
« gone demeure dans la solitude ? L'époux  
« que nous lui présentons est digne d'elle ;  
« c'est un prince noble et généreux ; tous les  
« sentiments qui honorent l'homme sont dans  
« son cœur. Il apprit à l'école de l'adversité  
« à pratiquer la vertu. Jamais il n'a vu le  
« sourire de sa mère ; il s'est nourri, au sein  
« des forêts, de la moelle du lion, du miel  
« que l'on trouve dans le creux des vieux  
« chênes. Ah ! nous le savons, le bonheur  
« sera une chose sérieuse pour l'époux que  
« nous offrons à Antigone. Ne vous effrayez  
« donc point du temps qui s'écoule comme  
« l'onde, de la jeunesse qui s'enfuit, et qui  
« entraîne avec elle les jeux et les ris. Jeunes

« filles, apprenez les véritables secrets de l'a-  
« mour : pour ceux qui s'aiment réellement,  
« pour ceux qui n'ont qu'une ame et qu'un  
« cœur, pour ceux dont toutes les pensées ré-  
« sonnent à l'unisson, comme les cordes d'une  
« lyre, pour ceux enfin qui sont animés du  
« même souffle de vie, le temps ne passe  
« point, la jeunesse dure toujours. Aimer,  
« c'est commencer de vivre au-delà de cette  
« vie passagère, c'est se soustraire au temps  
« qui s'enfuit, c'est anticiper sur l'immorta-  
« lité. Jeunes filles, prenez pitié de l'homme  
« fort; voyez sa souffrance, voyez ses yeux  
« s'éteindre, ses joues pâlir, sa couronne de  
« fleurs d'hyacinthe se flétrir sur sa tête. Lais-  
« sez sortir du milieu de vous la royale épouse  
« d'un prince magnanime. »

« Eh bien, répondoient les jeunes filles,  
« nous ne te retiendrons plus parmi nous, ô  
« la meilleure et la plus belle ! Tu peux aller  
« embellir la demeure de celui qui s'est nour-  
« ri de la moelle du lion, du miel du vieux  
« chêne; va répandre sur ses jours cette joie  
« sérieuse qui est le véritable amour. Entre

« dans la chambre nuptiale ; précède ton  
« époux , selon l'usage , et reçois nos adieux  
« sur le seuil. Hélas ! cet hymen ne coûtera  
« aucun sacrifice à la pudeur. Adieu , ô la  
« meilleure ! ô la plus belle ! »

« Adieu , répétoient les jeunes hommes ,  
« adieu , noble prince ; adieu , vierge char-  
« mante ! adieu , ô le plus généreux et le plus  
« vaillant ! adieu , ô la meilleure et la plus  
« belle ! »

« A ces paroles touchantes , à cette triste  
fiction d'une fête de l'hymen , les jeunes filles  
se mirent à pleurer et à gémir. Les jeunes  
hommes pleuroient et gémissaient aussi. Le  
vieillard laissoit retomber sa cithare , qu'il  
n'avoit plus la force de tenir. Mais nul ne  
faisoit entendre des cris aussi déchirants  
qu'un chef thébain , qui étoit venu assister,  
comme furtivement , à cette dernière pompe  
de l'hymen uni à la mort. Il se tenoit à l'é-  
cart , sur la pointe d'un rocher ; sa tête étoit  
enveloppée dans son manteau. On ne savoit  
qui étoit ce personnage voilé , qui sembloit  
en quelque sorte représenter le deuil de Thè-

bes : on ne vouloit point l'interroger, parcequ'on respectoit sa douleur.

« Cependant les chants recommencèrent. La cithare se tut. Une seule voix faisoit entendre quelques accents lugubres ; et cette voix disoit :

« L'amour et le malheur ont été une même chose pour eux : pour eux la mort et l'hymen devoient aussi être une même chose.

« Le peu de jours qu'ils ont passés sur la terre ont été consacrés tout entiers à de belles actions. Leur vie à tous les deux fut une vie d'expiation pour plusieurs et d'exemple pour tous.

« Ils ne sont plus. Ainsi passe tout ce qu'il y a d'aimable et de bon ; ainsi s'éteignent les plus belles vies. Ah ! s'il y avoit des êtres dont on dût desirer de voir prolonger l'existence, c'étoient sans doute la pieuse Antigone et le vertueux Hémon. Mais cette terre éclairée par le soleil n'étoit pas faite pour eux. Ils sont allés recevoir la récompense de leur piété envers les Dieux, de leur piété envers leurs parents. »

« Ici, le personnage voilé se dégagèa lentement de son manteau, et l'on vit alors à découvert l'expression d'une douleur qui ne ressembloit à aucune douleur. C'étoit l'infortuné tyran de Thèbes, c'étoit Créon, qui étoit venu entendre les chants funèbres. S'accusant d'avoir ajouté le dernier malheur à tous les malheurs de sa patrie, il n'avoit pas voulu se soustraire aux malédictions qu'il méritoit, et dont il croyoit qu'on l'accablèroit. Ceût été pour lui un soulagement; et ce roi, tout-à-l'heure si orgueilleux, maintenant est devenu si misérable, qu'il a soif d'outrages, comme d'autres ont soif de consolations. Trompé encore dans cette attente, il en éprouve un reste de joie qui devient à l'instant même un surcroît de douleur. Immobile, les regards fixes et sans larmes, il garde un silence terrible. De temps en temps il jette des cris affreux, comme les rugissements d'un lion blessé à mort, et ces cris sortent du fond de sa poitrine sans agiter ses lèvres. On diroit un homme que les Dieux, par pitié, ont changé en marbre,

dans le moment du plus violent désespoir.

« Alors tous les pleurs furent taris, tous les sanglots cessèrent. Quelle douleur, en effet, ne devoit pas se perdre dans cette douleur immense et sans bornes ?

« Ismène et Daphné n'avoient pris aucune part aux chants de l'épithalame funébre : elles étoient confondues dans la foule, et elles pleuroient avec la multitude. La présence du roi, enchaîné ainsi par les remords cruels, ne les avoit point distraites de leurs amers regrets : elles continuoient de faire entendre leurs plaintes touchantes. Néanmoins Ismène considéroit avec effroi, sur la figure farouche et immobile de Créon, ce formidable caractère dont le ciel marque les sacrilèges ; car le mépris pour le malheur est une odieuse impiété qui ne reste jamais impunie. »

Tirésias, à ces mots, s'arrêta ; et toute la famille du puissant monarque de l'Asie, ainsi que le roi lui-même, restèrent plongés dans le silence le plus profond.

Tels étoient les récits du devin aveugle dans les palais de Priam. Et cependant quelques pressentiments funestes commençoient à faire germer les inquiétudes au fond des cœurs. Les graves leçons que le vieillard thébain mêloit à tous ses discours, bien plus encore que les vagues prédictions de la belle Cassandre, réveilloient dans les ames la crainte du châtiment pour la justice outragée, pour l'hospitalité trahie. Hélas ! des bruits menaçants vont éclater tout-à-coup : le cri de la guerre retentira en même temps et dans les vallées de la Thessalie, et sur les rives de l'Eurotas, et parmi les îles nombreuses de la mer. Déjà les nations de la Grèce, qui sortent à peine des combats terribles, se préparent à de nouveaux combats non moins terribles. Les fils de ceux qui ont péri devant Thèbes seront aussi vaillants que leurs pères, et trouveront, dans les plaines de Troie, des héros également redoutables. Les jours d'Ilion s'approchent, ses destinées vont finir : de ses cendres naîtra un nouvel empire, qui long-temps, à son tour, agitera

le monde. Ainsi les peuples se succèdent les uns aux autres sans rencontrer le repos; ainsi les générations naissent et meurent au sein de la douleur; ainsi l'homme vit dans de continuelles alarmes, et la voix du gémissement sans cesse se fait entendre par toute la terre.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.



---

## ÉPILOGUE.

**LORSQUE** je formai le projet de peindre Antigone, j'étois bien loin de ne vouloir retracer que d'anciens malheurs, des malheurs qui, depuis Eschyle jusqu'à nos jours, n'ont jamais cessé d'attrister la Muse tragique. Ces calamités devenues triviales, cette inflexibilité d'un destin aveugle, tous ces lieux communs qui sont comme un reste déplorable de l'héritage d'OEdipe, auroient peu mérité, sans doute, qu'on s'en occupât encore pour les présenter sous un jour nouveau. Mais, il faut bien le dire, les traditions que j'ai entrepris de rassembler ici ont été, depuis les poètes grecs, à-peu-près entièrement méconnues. On a refusé d'y voir l'histoire même de l'homme, l'histoire de ses misères, de ses foiblesses, de ses courtes et trompeuses félicités, de ses longues douleurs, de ses

chagrins amers, de ses tristesses infinies : on a refusé aussi d'y voir le développement des plus hautes pensées et des sentiments les plus généreux ; car le malheur est une belle révélation de l'homme moral.

L'antique énigme du Sphinx dénonce un être qui n'a qu'une voix, et qui n'est debout qu'un instant. N'est-ce pas là tout l'homme ? N'est-ce pas là cet être qui ne sait que gémir, et dont la vie, sans durée, se perd, pour ainsi dire, entre deux enfances misérables ? Il marche par des chemins obscurs en s'avancant vers un but qu'il ignore. Souvent il desire ce qu'il devrait éviter ; souvent il forme des projets qui trompent son attente, lors même qu'ils ont succédé selon ses vœux. Ses pas sont incertains, ses passions l'égarer, et sa prudence elle-même lui tend des pièges cruels. Quelquefois encore il croit ne commettre que des fautes, et c'est de grands crimes qu'il s'est rendu coupable : leçon rare, mais terrible, qui lui est donnée pour lui enseigner à conserver son cœur toujours innocent ! Tel fut OEdipe. Mais cet homme

du malheur, cet homme que l'antiquité regardoit comme l'emblème des destinées humaines, ce roi de l'énigme, eut des enfants, qui vinrent en quelque sorte compléter une telle vie. Nous voyons ses fils, héritiers malheureux de son ambition, de son orgueil, de son caractère inflexible, se disputer, à main armée, le trône de leur père. Ses filles, colombes gémissantes, méritèrent d'avoir les belles qualités qui le firent distinguer parmi les hommes : elles eurent quelque chose de son brillant génie, et tout-à-fait son goût pour les choses honnêtes et pour la vertu. Antigone seule reçut en partage la magnanimité d'Œdipe, et l'élévation de ses sentiments : elle eut, de plus, cette douceur et cette patience qui aiment sur-tout à s'approcher du cœur des femmes ; elle eut cet oubli de soi-même, qui met le comble à toutes les vertus héroïques : aussi Antigone est-elle, au milieu d'une famille si funeste, et parmi les calamités de sa patrie, tantôt comme une divinité secourable qui encourage et console, tantôt comme une victime pure qui expie les fautes

des autres. Nous ne sommes donc point isolés sur cette terre de deuil ; non, Dieu jamais n'abandonna sa noble créature : à côté des erreurs, de l'infortune, même de l'opprobre, il plaça l'innocence, la vertu, le dévouement, et l'homme, ce roi détrôné, traverse son exil, toujours accompagné de l'Antigone que le ciel lui envoya.

Mais qu'on ne cherche point ici, de rapprochement ni d'allusion : ce n'est pas une allégorie que j'ai prétendu faire ; j'ai dit tout mon dessein. D'ailleurs, au moment où j'écrivois, trop d'amertume étoit au fond de mon ame pour qu'il me fût permis de me livrer à de tels jeux de l'imagination ; et trop de respect auroit enchaîné ma plume : non, ma pensée ne s'est point élevée jusqu'à ces objets d'un culte filial et douloureux, dont on pourroit croire que j'ai voulu rappeler l'image, à l'aide d'une fiction mensongère. Ah ! ce n'auroit pas été ainsi qu'il eût fallu peindre de si augustes malheurs et de si hautes vertus ! Néanmoins, si, en retraçant, d'après l'antiquité, l'idéal d'une vie de dé-

vouement et de sacrifice, j'ai rencontré quelques traits de cette princesse admirable qui a passé sa première enfance dans les prisons et sa première jeunesse dans l'exil; de cette princesse née pour expier les fautes des hommes et pour consoler un grand monarque dans ses peines; de cette princesse éprouvée par de si étranges infortunes, par des souffrances qui semblent dépasser les limites des forces humaines; enfin si j'ai rencontré quelques traits de cette princesse magnanime, qui n'a reçu le nom d'Antigone françoise que parceque ce nom, consacré par la vénération des siècles et par les merveilles de la poésie, est devenu celui de la piété filiale elle-même : alors j'aurai atteint un degré d'estime et de gloire auquel j'étois bien loin de prétendre.

Et pendant qu'inspiré par la Muse de la douleur j'essayois de dire la grandeur et la misère de la condition humaine, les destinées de ma patrie s'agitoient dans les balances de l'Éternel. Le plus bel empire de la terre paroissoit accablé sous le poids de la

malédiction; un peuple remarquable entre tous les peuples exploit ses fautes nombreuses, ses coupables erreurs, de trop vastes triomphes. Un autre OEdipe, un nouveau roi de l'énigme, précipitoit la malheureuse France dans la consternation et dans les larmes. L'Europe entière étoit devenue comme l'ancienne Cadmée; par-tout les sillons engraisés de sang sembloient ne produire sans cesse de nouveaux bataillons que pour présenter sans cesse de nouvelles moissons à la mort. L'incendie et le meurtre, se succédant sans relâche, étoient continuellement vengés par le meurtre et l'incendie; le carnage ne s'arrêtoit jamais; et nos villes, naguère si florissantes, attendoient, à chaque instant, le sort le plus déplorable. Qui n'eût dit alors que c'étoit la fin de toutes choses? Atteint de funestes pressentiments, ainsi que Tirésias à la cour du roi Priam, je prévoyois une ruine entière: le devin fugitif portoit d'avance, dans son ame attristée, le deuil de la grande métropole de l'Asie; et moi, dans ma pensée, déjà je cherchois avec angoisse la place de

nos cités détruites. Mes terreurs avoient de trop justes fondements; car il ne s'agissoit plus de présages, ni de vagues considérations sur les vicissitudes humaines, sur le cours ordinaire des évènements: ah! l'avenir nous étoit ôté; et nous étions, après toutes les horreurs d'une effroyable tempête, livrés à un naufrage certain. Pouvions-nous, en effet, connoître les secrets de cette Providence divine qui veilloit encore sur nous? Pouvions-nous savoir que tout-à-coup aux prodiges de la colère alloient succéder les miracles de la clémence?

Mais d'illustres victimes prioient pour nous dans le ciel, en même temps que l'exil nous conservoit les restes précieux du sang de nos rois. Religion des souvenirs, tu n'étois pas éteinte dans nos cœurs: tu préparois en silence le retour de cette famille qui semble être pour nous la patrie elle-même; tant la patrie et cette famille auguste sont intimement unies par des liens d'affection, d'honneur, et de gloire. Le dépôt de nos véritables lois, de nos véritables mœurs, des

seules institutions qui nous convinssent, ce dépôt sacré existoit loin de nous : il nous a été rapporté intact par le noble héritier de nos touchantes et vénérables traditions. Et, s'il m'étoit permis de parler encore une fois un langage auquel j'ai dû m'accoutumer, je dirois que nos Dieux domestiques nous ont été rendus.



FIN.

## NOTICES.

---

OEUVRES COMPLÈTES D'HOMÈRE, traduction nouvelle, par M. DUGAS-MONTBEL, 4 vol. in-8°, imprimerie de P. Didot l'aîné, en vente chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs.

Cette traduction, quoique récemment publiée, et dans des circonstances peu propres à favoriser le succès d'un ouvrage de littérature, a déjà pris une place honorable dans l'opinion des gens de lettres, des érudits et des hommes du monde. Sans doute, il ne nous appartient point d'apprécier ici les qualités qui doivent la recommander à l'estime publique; mais qu'il nous soit permis de remarquer qu'indépendamment de son plus ou moins de mérite, elle possède l'avantage incontestable d'être la seule complète, et de faire connoître tous les ouvrages attribués à Homère.

Plusieurs pièces en effet paroissent pour la première fois dans notre langue: la plus remarquable est l'hymne à Cérés, monument précieux d'antiquité, dont le texte n'a été découvert, à Moscow, que vers la fin du dernier siècle, et dont, jusqu'à cette époque, on ne connoissoit que quelques vers cités par Pausanias. Ce petit poème est d'environ 500 vers.

Les fragments recueillis dans divers auteurs qui les rapportent comme faisant partie des ouvrages d'Homère, n'avoient pas non plus été traduits encore en françois. Quoique d'une moins grande im-

portance que l'hymne à Cérès, ils sont néanmoins très curieux, soit à cause de leur origine, soit parce qu'ils nous ont conservé plusieurs faits mythologiques entièrement opposés aux traditions reçues. Nous n'en citerons qu'un exemple, qui est assez singulier : dans le dernier fragment de ce qui nous reste du poème intitulé *la Petite Iliade*, et qui est compris dans la traduction de M. Duga-s-Montbel, il est dit qu'Énée fut emmené captif par le fils d'Achille; or on sait que les tragiques grecs et Virgile ont adopté une tradition toute différente.

Les avantages que nous venons de signaler donnent à la traduction nouvelle une supériorité en quelque sorte matérielle, qu'il est impossible de contester, et que, par conséquent, il est bien permis à un éditeur d'avouer.

---

ESSAI SUR LES INSTITUTIONS SOCIALES, DANS LEUR RAPPORT AVEC LES IDÉES NOUVELLES, par M. P. S. BALLANCHE, 1 vol. in-8°, imprimerie de P. Didot l'aîné, en vente chez le même libraire.

L'auteur de cet ouvrage a eu pour but de peindre l'âge actuel de la société, la lutte des idées anciennes contre les idées nouvelles, la différence des mœurs et des opinions; d'établir que si toutes nos traditions sociales finissent, il ne faut pas néanmoins méconnoître l'esprit de ces traditions, ni les bienfaits qu'elles ont répandus parmi nous; il cherche à prou-

ver ensuite que l'homme naît dans la société, qu'il ne peut rien sans elle; qu'il n'est créature morale, libre, intelligente, que par elle; que les lois de l'organisation sociale reposent sur l'expérience et sur des faits, et non sur des théories et des hypothèses; puis, abordant le problème si souvent débattu de l'origine du langage, il parvient, de conséquences en conséquences, à trouver que nous sommes dans l'âge de l'émancipation de la pensée, mais que cette émancipation n'a pu avoir lieu avant que les facultés de l'homme, créées en quelque sorte par la parole, n'eussent reçu le degré de perfection qu'elle devoit leur donner; enfin, il essaie de démontrer que le problème de l'origine de la société étant intimement lié à celui de l'origine du langage, ces deux problèmes doivent se résoudre de la même manière; et qu'ainsi il faut, encore à présent, partir de l'existence de la société pour raisonner avec certitude sur le nouvel ordre de choses qui tend à s'établir, quelque indépendant qu'il soit d'ailleurs de tout ce qui a précédé, comme il faut partir du don primitif de la parole pour parvenir à concevoir l'émancipation graduelle de la pensée. L'auteur croit que désormais les mœurs et les opinions doivent marcher sur deux lignes séparées, et recevoir des développements successifs dans ces deux lignes, tout-à-fait distinctes entre elles. Il considère tour-à-tour le sentiment religieux, le dogme de la légitimité, les lois de la poésie et de la littérature, sous le point de vue que lui présente la série d'idées et d'inductions que nous venons d'énoncer succinctement. Cet ouvrage n'est ni

un traité de métaphysique, ni un système politique : on n'y trouvera point l'exposition de toutes les vérités sur lesquelles la société est établie; mais il en contient le germe, et nous osons espérer qu'il en fera naître le sentiment, ou du moins qu'il pourra contribuer à l'entretenir. Peut-être nous est-il permis d'affirmer qu'il est assez approprié aux besoins du moment, puisqu'il tend à nous réconcilier avec l'esprit de tradition, sans toutefois nous placer sous sa tutèle immédiate.

Nous sommes arrivés à une époque de fin et de renouvellement, à un âge distinct de l'esprit humain, à une ère nouvelle de la société; et c'est un tel état de choses que l'auteur a cru important de faire comprendre et sentir.



FIN DES NOTICES.





2



